

COURS
D'HISTOIRE
NATURELLE.



Omnibus incutiens blandum per pectora amorem.

Lauret. I. 1

COURS
D'HISTOIRE
NATURELLE,
OU,
TABLEAU
DE LA NATURE

Considérée dans l'Homme, les Quadrupèdes,
les Oiseaux, les Poissons & les Insectes.

*Ouvrage propre à inspirer aux gens du monde
le desir de connoître les merveilles de la Nature.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ DESAINT, Libraire, rue du Foin S. Jacques;

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilège du R.



P R É F A C E

POUR rendre cet ouvrage plus utile & ne rien omettre de ce qui peut inspirer à mes Lecteurs le desir de voir, d'étudier la Nature, j'ai consulté les ouvrages des Ecrivains modernes les plus célèbres en ce genre; notre siècle est, on peut le dire, celui des lumières, mais la Physique & l'Histoire Naturelle plus qu'aucunes autres Sciences, approchent de la perfection. Les principales sources où j'ai puisé, sont sur-tout, *la Collection Académique de Dijon, l'Histoire Générale des Voyages, &c. & les Ecrits du sublime Historien de la Nature.* J'ai toujours cités les garants des faits que j'ai avancés, & quand j'ai cru nécessaire d'employer leurs termes, parce que je n'en aurois pas trouvé d'autres qui eussent aussi-bien exprimé ce qu'ils ont dit. J'ai ordi-

iv P R É F A C E.

nairement indiqué les citations par des guillemets. Cet Acte de probité & de bonne foi, est en même temps un tribut de reconnaissance dont un honnête-homme s'aquitte toujours volontiers.....

ARISTIDE, qui tenoit ses jardins ouverts au peuple d'Athènes, vouloit que chacun y cueillit des fruits & des légumes sans même l'en remercier. Tout homme de Lettre doit être un ARISTIDE, mais aussi quiconque profite de ses bienfaits sans le remercier, sans lui rendre quelque hommage, est un ingrat.

Il m'a semblé à propos d'entremêler à des détails souvent un peu froids mais nécessaires, les charmes de la Poésie ; j'emploie quelques traits de LUCRECE, de VIRGILE, de VANIERE, &c. lorsque je trouve occasion de les placer. *Les Fables de la Fontaine*, que l'on doit savoir par cœur & que l'on doit aimer à retrouver partout, seront aussi un des ornemens de cet ouvrage.

P R E F A C E. ¶

AVEC moins de talens que M. PLUCHE, il m'a été facile d'aller plus loin que lui dans la carrière où il a marché. Elle est depuis quelques années devenue si lumineuse, si belle, si étendue!....

L'HOMME seul occupera la plus grande partie du premier volume de l'Ouvrage que j'offre aujourd'hui au Public; l'Homme est un abrégé de l'Univers, il est le maître de la Terre entière, le coopérateur de la Nature & souvent aussi son destructeur. (*) Le considérer en détail sous tous les points de vue possibles seroit une tâche immense à remplir; il faudroit pour cela, joindre à la description

(*) Rien à proprement parler ne peut être détruit, mais c'est détruire autant qu'il est possible, que de faire dans les formes ou modifications de la matière, des changemens trop fréquens ou trop prompts, changemens qui, faits à propos & avec choix, contribueroient à l'embellissement de la Nature & au bonheur des êtres sensibles.

vj P R E F A C E.

Physique de l'Homme, le précis de l'Histoire Civile de tous les siècles, qui n'est en effet que celle du développement & de la perfectibilité du cœur & de l'esprit humain.

APRÈS l'Homme, j'introduirai sur la scène les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Poissons & les Insectes. Je ne tarderai pas, si mon travail est goûté, d'y joindre les Reptiles & les Coquillages, ce sera avoir traité tout ce qu'on appelle *Zoologie*, (connoissance des Animaux ou de la Nature vivante.) Je parcourrai peut-être ensuite les Végétaux & les Minéraux; cet ouvrage alors contiendra le précis des faits les plus intéressans de la Nature; je puis renfermer dans trois ou quatre volumes au plus les objets qui me restent à parcourir, mais je le répète, c'est au public à juger si je dois continuer mon travail.

P R E F A C E vij

Le mot Nature, signifie, tantôt Dieu agissant au dehors, tantôt le premier des agens ou la première des grandes roues de l'Univers; on peut dire, en prenant la Nature pour Dieu même, qu'elle a produit d'un seul jet la variété infinie des formes; je dis formes, car le fonds est le même en chacun des êtres; ainsi, engendrer & détruire est à peu près comme faire d'un morceau d'argile une boule, puis une pyramide, puis un cube, &c. mais comme il pourroit arriver, si tous les êtres étoient abandonnés au hazard, que l'équilibre qui doit régner entr'eux se dérangerait, & que les plus forts vinssent absorber les plus foibles, ce qui réduiroit toutes les formes à presque une seule, & la terre à une masse de matière *hispid*, silencieuse & morte, Dieu a voulu que l'action paternelle & invisible avec laquelle il régit & conserve tout ce qu'il a créé, fut pour

vlij P R E F A C E

ainsi dire cachée sous l'action sensible d'un être composé d'intelligence & de matière; & que cet être ne pût trouver son bonheur que dans les soins qu'il donneroit au maintien de l'équilibre général. Quelle autre créature que l'Homme étoit plus capable de cette importante & auguste fonction? mieux il la remplit, plus il est heureux.... Il ne la peut bien remplir qu'en rétablissant continuellement l'ordre parmi les Animaux, les Végétaux & les Minéraux même, qu'en faisant dans les trois grandes divisions de la Nature, des combinaisons nouvelles, des additions & des retranchemens propres à rendre l'ensemble de la terre, plus beau, plus délicieux; il ne peut faire tout cela qu'en se divisant en sociétés nombreuses, qu'en se livrant avec ardeur aux travaux de l'agriculture. Il ne peut donc être parfaitement heureux qu'à la campagne..... puisse uno

P R E F A C E. ix

celle conséquence être bien sentie !

C'EST donc aux personnes qui s'occupent des travaux champêtres que j'offre cet ouvrage, c'est à elles sur-tout que je veux tâcher de plaire, parce que ce sont celles qui peuvent me lire avec plus de fruit. Mon langage ordinaire qui est, du moins par sa simplicité, celui de la Nature, ne leur est point étranger, mais il l'est à la plupart des habitans de la Ville ; au reste, soit à la Ville ou à la Campagne, voici peut-être pour chacun de mes lecteurs, un moyen de s'assurer s'il s'amusera de cet ouvrage, & s'il pourra se le rendre utile ; l'impression plus ou moins vive, que fera sur son ame le tableau suivant, pourra le déterminer à continuer de lire ou à y renoncer.

QUEL spectacle que celui de la Terre & des Cieux pour qui fait en jouir, c'est-à-dire, pour un homme que d'utiles malheurs, ou

x P R É F A C E.

une éducation assez parfaite pour suppléer aux malheurs , a rendu capable de jouir de lui-même. Habitant d'une région bien supérieure à celle où se forment les nuages & les tempêtes, loin du grand monde, il passe des nuits tranquilles & des jours heureux ; tous les matins, l'Aurore semble venir l'avertir qu'elle commence à déchirer le voile de la Nuit, elle semble attendre son reveil pour ouvrir les portes de l'Orient. Les premiers rayons de la lumière frappent doucement ses yeux, il porte sur les objets qui l'environnent des regards déjà rians, quoiqu'encore indécis ; il se hâte d'aller jouir de la renaissance de la Nature & de la sienne. Si le Ciel est d'un bel azur, si l'Astre qui nous éclaire, s'élevant majestueusement sur notre horizon, commence à étendre dans la plaine les longues ombres des côteaux & à mêler l'or de sa lumière au verd brillant des feuil-

les encore couvertes des vapeurs de la nuit ; il contemple, il admire ce magnifique tableau, il oublie qu'il l'a encore vu hier. Pour en rendre la scène plus vaste, il monte sur la montagne prochaine, là s'offrent tour à tour & presque en même-temps à ses yeux, mille objets renaissans. Il voit au dessous de lui une forêt, dont les arbres entrelassant leurs branches élevent les unes vers le Ciel pour recevoir ses fécondes influences, & courbent les autres en berceau vers la Terre pour en entretenir la fraîcheur ; il voit au pied de la montagne une rivière qui en embrasse une partie, s'en éloigne par un grand détour, s'en approche par un autre, serpente dans une plaine, tantôt se cache, tantôt reparaît. Ici son mobile cristal n'est bordé que de sable, que d'une terre nue ; à quelque distance delà, elle s'étend dans une prairie, dans des pâturages émaillés de fleurs

qu'elle fertilise, qu'elle orne & qui lui prêtent à leur tour un nouvel éclat. Des collines, des bosquets, des hameaux, une ville même vue dans l'éloignement, tout cela l'enchanté, élève son ame, y verse une sérénité, un plaisir pur qui se répand sur tous les instans de ce jour, que la même cause fera renaitre demain.

IL descend de la montagne, il va reprendre les soins de sa maison, de son jardin, & les petits travaux parmi lesquels sa vie s'écoule dans l'innocence & le bonheur. La rivière qu'il vient d'admirer n'en est-elle pas l'emblème?

Tout l'arrête en son chemin, tout lui offre de nouvelles merveilles, de nouveaux plaisirs. Une Plante, une Fleur, un Insecte, un grain de Sable, il n'est rien qui ne lui fournisse des observations curieuses, d'agréables sujets de réflexions, il n'est rien qui ne le porte à Dieu: il le contemple,

il l'adore, il revient ensuite à lui-même, il y revient toujours bien volontiers, il n'a aucune raison de s'éviter, son cœur est pur.

LE gibier timide qu'il voit fuir devant lui, n'excite pas ses desirs, il se plaît à une chasse plus innocente; un Papillon, dont la fraîcheur de la nuit a mouillé les ailes, que le Soleil n'a pas encore pu sécher, voltige avec peine; il le poursuit, l'atteint, le prend doucement, pour ne pas enlever la poussière précieuse dont ses ailes sont parsemées, & l'emporte chez lui. Qu'un Artiste vienne lui vanter les belles étoffes qu'il fait, il lui montre un Papillon & le désespère.

OCCUPÉ le reste du jour, en partie du travail des mains, en partie des lectures amusantes & utiles, celles qui lui font le plus de plaisir, sont celles qui le ramènent au spectacle de la Nature; il a vu dans sa promenade un beau

coin de la terre , mais il n'en a vu qu'un coin , ses livres font passer sous ses yeux l'univers entier.

SA promenade du soir n'est pas moins belle que celle du matin , il entre dans cette forêt que le matin il a vu à ses pieds ; l'ombre , le frais , le silence , l'invitent au recueillement ; son admiration devient muette , mais elle n'en est pas moins vive. S'il compare cette douce & majestueuse sécurité , l'air pur qu'il respire , les tendres accens du Rossignol , que l'Echo semble n'oser répéter de peur de les affoiblir , s'il compare tout cela aux ténèbres & aux vapeurs chaudes & épaisses répandues dans les assemblées qu'à la ville on trouve agréables , il se promettra bien d'y aller le moins qu'il pourra.

QU'AU sortir de ce bois il suive la rivière , qu'il parcourre les vallons qui la bordent , qu'attiré par le bêlement des troupeaux il les vienne voir rentrer sous le toit.

P R E F A C E. xv

qu'il vienne voir les Agneaux bondissans après leurs mères, qu'il vienne voir les Hommes & les Animaux passant avec joie de l'utile fatigue de l'Agriculture dans les bras du plaisir & du repos: il benira la Providence d'avoir si sagement ordonné toutes les choses; & comme il trouve son bonheur à suivre l'ordre général, sans l'intervertir jamais, il regagnera aussi son humble & paisible demeure, il y passera une nuit tranquille, & recommencera le lendemain un jour heureux.

MAIS j'ai promis un tableau fidèle, n'omettons rien. Demain fera peut-être un jour nébuleux & triste, il n'y a point de ces jours-là pour un Sage, il croit d'ailleurs que la pluie est faite pour les Plantes & pour lui; aussi, tous les temps lui sont-ils égaux: il aime les promenades d'hiver, parce qu'elles ont aussi leurs agrémens pour un homme que la mollesse ne

xxj **P R E F A C E.**

rend pas trop sensible aux impressions de l'air. Son imagination que rien ne trouble, que rien n'agite, lui fait voir des fleurs sous la neige qui les couvre. La sérénité de son ame supplée à celle de la Nature ; un amant ne peut détourner ses regards de dessus le corps froid & inanimé d'une femme qui lui a été chère, l'amant de la Nature seroit-il moins sensible, lui qui est sûr de la voir bientôt renaître avec toute la fraîcheur & tous les charmes de la jeunesse.





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

NATURELLE DES ANIMAUX.

UN des plus beaux Tableaux de l'Univers naissant , est sans contredit , celui du premier homme étonné , ravi de son existence , regardant comme autant de parties de lui-même ; tout ce que ses sens & son cœur peuvent embrasser , c'est-à-dire , la Nature entière. Mais le principal objet de sa délicieuse surprise est la Nature vivante. Tous les Animaux se présentent à lui. Les uns viennent , en rampant , lui baiser les pieds , d'autres bondissent , courent , font parade de la plus brillante légèreté , d'autres voltigent , & joignent à ce joli manège , des sons ravissans. Il n'est pas jusqu'aux Poissons qui ne jouent

Tome I.

A

I N T R O D U C T I O N .

devant lui sur la surface des eaux. Tous briguent l'honneur de l'amuser & de lui plaire. Ils s'applaudissent d'être soumis à un maître en qui il ne voient rien que d'auguste & de divin.

SON ame ne suffit pas au plaisir qu'il éprouve, il voit qu'il est l'objet d'un ravissement général, & il en est d'autant plus flatté, que chacun de ses admirateurs mérite d'être admiré lui-même. Heureuses les ames fortes & sensibles qui savent encore voir la Nature comme il l'a vue ! Elles seules sont admises dans son sanctuaire, & contemplent sans obstacle, la multitude infinie de ses merveilles.

ON peut regarder l'Univers comme un tout, & même comme un seul être composé de deux élémens, la matière vivante & la matière morte. Les diverses combinaisons de ces deux matières produisent tous les êtres possibles, & tous ne sont par conséquent que des individus qui appartiennent à la grande & unique espèce, à l'Être général. La matière vivante est divisée en une in-

INTRODUCTION. 3

finité de parties presque insensibles, mais très-mobiles, très-actives, que nous nommerons particules ou molécules organiques. Ces particules s'introduisent, sans cesse, entre les petits corps de différentes figures, de l'assemblage desquels est formé la masse de matière morte.

EN admettant ce système, qui paroît d'accord avec ce que nous appercevons du changement continuel de tous les êtres visibles, nous pouvons nous représenter les trois règnes ou familles de la Nature sous l'emblème d'une pyramide dont la base sont les minéraux, le milieu les végétaux, & la pointe les animaux. Ces derniers ont reçu du Créateur l'esprit de vie, qui a passé, mais toujours en diminuant, aux végétaux, & jusqu'aux minéraux mêmes.

L'AUTEUR de la Nature a tellement organisé, construit les individus des trois règnes, que les animaux peuvent recevoir beaucoup de molécules organiques imprégnées de cet esprit de vie, que les végétaux n'en peuvent recevoir qu'une

4 INTRODUCTION.

petite quantité, & les minéraux presque point. *

REMONTONS au grand œuvre de la création ; osons y porter des regards respectueux mais hardis ; ne craignons point de vouloir pénétrer dans le sein de la divinité ; soyons des enfans pleins d'amour & de reconnaissance qui veulent approcher de leur père, & que sa tendresse y invite.

DIEU est la sagesse, la toute-puissance, l'ordre. Comme sagesse, le plan ou modèle intérieur de ce qu'il devoit produire a dû être le plus simple possible, la sagesse évite la complication, la pluralité des causes & des effets ; comme toute-puissance, il a dû exécuter ses œuvres de la manière la plus simple possible ; on ne multiplie pas les instrumens quand on peut tout faire

* Quand je dis que Dieu a organisé, constitué les animaux, &c. Il ne faut pas croire qu'il en ait coûté aucun effort à sa sagesse, ni à sa toute-puissance, tout cela s'est fait aussi aisément que le liège surnage, & que le plomb s'enfonce dans l'eau.

INTRODUCTION.

avec un seul : comme ordre, il a dû mettre entr'elles la liaison & les rapports les plus simples, les plus aisés à entretenir & à perpétuer : s'il ne l'avoit pas fait, il auroit manqué de sagesse ou de puissance..... » Les productions diverses de la Nature, dit M. BONNET, ne sont pas différens traits du même dessein ; elles ne sont que différens points d'un trait unique, qui par ses circonvolutions infiniment variées, tra- ce aux yeux du CHÉRUBIN étonné, les formes, les proportions & l'enchaînement de tous les êtres terrestres. Ce trait unique crayonne tous les mondes ; le CHÉRUBIN, lui-même, n'en est qu'un point ; & la MAIN ADORABLE qui traça ce trait, possède seule la manière de le décrire. » *

IL résulte des principes que nous venons d'établir, que tous les êtres doivent avoir entr'eux une ressemblance générale qui annonce l'unité de dessein

* *Contemplation de la Nature*, VIIIe. part., ch. XVII.

6 INTRODUCTION.

& d'action ; & qu'ils doivent , en même-temps , être variés à l'infini dans les formes , parce que la sagesse & la toute-puissance doivent être tout à la fois , très-simples , très-abondantes & très-magnifiques dans leurs œuvres. Il résulte encore de ces mêmes principes, qu'il faut que la liaison & les rapports faciles qui sont entre tous les êtres fassent de leur ensemble , c'est-à-dire , de l'univers entier , une chaîne immense toujours en mouvement , mais dont les chaînons ne se mêlent & ne se croisent jamais , voilà le chef-d'œuvre de l'ordre , voilà ce qui produit l'harmonie de l'univers.

PAR une suite de l'auguste & invariable simplicité qui a présidé à la création , il faut que chaque être en particulier soit formé , combiné , à peu près , de la même manière que l'ensemble des êtres : aussi voyons-nous que les loix de l'action & de la réaction , de l'équilibre, des forces motrices, &c. s'observent invariablement entre les moindres parties de chaque être , comme entre les vastes globes qui sont

les membres du corps illimité, infini, * que nous appellons l'Univers; de-là vient que chacun des individus des trois règnes, réunit en soi, plus ou moins distinctement, l'inertie des minéraux, l'action très-lente des végétaux, & l'action vive des animaux; il les réunit même pour l'ordinaire, à peu près dans l'ordre de la pyramide allégorique dont j'ai parlé ci-dessus. En effet, le mouvement, même le plus facile, le plus prompt des pieds des animaux, & de leurs autres parties en montant vers la tête, est à celui des nerfs dont l'origine est dans le cerveau, ce que les règnes minéral & végétal sont au règne animal. Les traînantes & humides bifurcations des racines des plantes, ont aussi à peu près les mêmes rapports avec l'agrée-

* L'infini est en Dieu seul & n'existe pas ailleurs; mais c'est un mot fait pour soulager la foiblesse de notre esprit & de notre imagination, qui dirigés par l'amour-propre, se persuadent que les choses dont ils ne peuvent appercevoir les deux extrémités, n'ont en effet, ni commencement, ni fin.

2 INTRODUCTION.

ble & légère mobilité des rameaux de leurs sommets. En considérant ensemble tous les minéraux, toute la matière brute, qui ne fait qu'une seule masse, qu'une croûte épaisse, nous reconnoissons encore, qu'eu égard à la variété, à l'action, au changement continuel des formes, la surface de la terre est à son centre ce que les animaux sont aux minéraux..... Voulez-vous vous en assurer par vos yeux? Entrez dans les profondes cavernes de la terre, descendez dans ses abîmes; il n'y règne que ténèbres & repos, tout y est mort; si le silence y est quelquefois interrompu, c'est par le bruit épouvantable des torrens d'eau & de feu; si quelquefois les ténèbres y sont éclairées un instant, c'est par la lueur passagère du bitume enflammé; si dans ces cavernes, dans ces abîmes vous rencontrez un être vivant, c'est presque toujours quelque monstre informe, hideux, rampant, qui y est né, si je l'ose dire, à l'insu de la Nature. Vous y trouverez quelquefois, il est vrai, des grottes d'une étendue immense, dont la voûte hardie in-

INTRODUCTION.

trassée de congellations, semble être un ciel de diamant porté sur des piliers d'or; (matières brillantes & stériles, qui n'étoient destinées qu'à soutenir la terre & non pas à l'orner) vous trouverez ailleurs des bancs de pierre & de craie, souvent interceptés par des rochers, débris affreux de la structure primitive de notre globe : tout cela jetté au hazard & formant un spectacle pompeux, que son irrégularité même rend encore plus magnifique. . . . mais aussi tout cela visible seulement à la pâle lumière d'un flambeau ou des feux souterrains; mais aussi par-tout la nuit, par-tout une sombre horreur, un froid léthargique. . . . Remontez vers la surface de la terre; tout commence à s'éclairer, & à s'embellir à mesure qu'on en approche, & vous voyez enfin son sein couvert de productions charmantes, animées & variées à l'infini.

J'ÉTOIS donc fondé à assurer, que le centre de la terre est à sa surface, ce que les minéraux sont aux animaux, & que la Nature suit en cela, comme dans toutes ses

autres productions, l'ordre simple & invariable que j'ai représenté sous l'émblème d'une pyramide ; c'est donc une des premières loix de la Nature que dans l'ensemble des êtres, & dans chaque être en particulier, une base de matière plus ou moins brute, porte une certaine quantité de matière plus animée qu'elle, & celle-ci, une autre encore beaucoup mieux organisée & plus vivante.

IL ne faut cependant pas croire que cet ordre soit toujours observé numériquement, c'est-à-dire, que la première couche inférieure soit sous la seconde, & celle-ci sous la troisième ; ni que par conséquent la mobilité aille toujours par degrés du bas vers le haut. Car dans le corps humain, par exemple, on peut regarder les os comme la matière brute, ou minérale ; la chair, les ongles, les cheveux, &c. comme la matière végétale ; le sang, les nerfs, les muscles, &c. comme la matière animée..... Au reste, cette observation ne détruit pas celle que j'ai faite ci-dessus, que dans presque tout ce qui

INTRODUCTION. 11

existe , la mobilité , la vivacité* va toujours croissant de la base au sommet ; car les trois matières peuvent être mêlées dans la texture générale de la plupart des corps , mais elles le sont de telle sorte , que la matière vivante est toujours en plus grande abondance à l'extrémité supérieure qu'à l'inférieure.

S'IL est un enthousiasme & j'ose dire un fanatisme qui élève véritablement l'ame , c'est celui qu'inspire la Nature vue sous de grands aspects.... Oui , l'admirateur , l'amant de la Nature , sera toujours & par une suite nécessaire , celui de la vérité , & de la vertu. Nous ne sommes au-dessous des êtres célestes , que parce que nous aimons moins ardemment , moins impétueusement qu'eux , la Nature & son Auteur.

APRÈS avoir considéré sous un seul point de vue les trois règnes ou familles de la Nature , revenons au règne animal , qui est l'objet de cet ouvrage.

* J'entends ici par *vivacité* ou *qualité vivace* le principe du mouvement & de l'action.

32 INTRODUCTION.

LE mouvement que l'on appelle spontanée ou volontaire, le don de sentir & d'agir, en un mot, l'ame est une émanation, un jaillissement perpétuel de la Divinité, c'est le souffle de Dieu ; ce souffle a répandu la vie dans les premiers êtres, & la vie n'a jamais cessé & ne cessera jamais de passer de ces êtres à tous ceux qui ont existé ensuite & à tous ceux qui existeront.

ELLE est commune aux Animaux, & jusqu'à certain point, aux végétaux mêmes cette ame dont je viens de parler, cette faculté de se mouvoir, de sentir, de vivre, &c.

UNE autre ame d'un rang bien supérieur est celle de l'homme, elle dirige en nous l'instinct presque aussi souverainement que Dieu gouverne l'univers. Elle donne des lumières & des forces à cet instinct * qui nous est commun

* On pourroit distinguer en nous l'ame terrestre, ou l'instinct & l'ame céleste, ou la faculté de penser : celle-ci exerce souvent sur l'autre un Empire tyrannique, elle ne devrait s'occuper que de sublimes spéculations, que des grandeurs de Dieu, des beautés de la

INTRODUCTION. 13

avec les animaux ; elle nous apprend à observer les Corps qui nous environnent , à empêcher qu'ils ne nous nuisent & à les faire même servir à notre usage : ce que le Chancelier BACON a exprimé d'une manière énergique par ces mots *insolentias materia coerces*. Mais il arrive souvent qu'aveuglée & tourmentée par des passions funestes * elle s'oublie , elle se perd , & non seulement nous abandonne à la seule conduite de l'instinct , mais nous livre à des transports furieux , qui nous entraînent dans des précipices , nous & tout ce qui nous environne..... Doit précieux de penser , doit de connoître , d'analyser l'Univers , & presque de le régir , étoit-ce donc pour une fin si

Nature & des moyens les plus faciles de multiplier , sans excès , sans confusion , tout ce qui peut servir au bonheur des particuliers , & en même temps à celui de la société.

* Il n'y a dans la Nature que le germe de ces passions , elles doivent leur accroissement aux préjugés & aux erreurs de la société ou mal instituée , ou mal gouvernée.

14 INTRODUCTION.

malheureuse , que tu nous avois été accordé !

NOUS avons déjà observé au commencement de ce discours , qu'il y a beaucoup plus de rapports sensibles des animaux aux végétaux , que des uns & des autres aux minéraux , quoique ces trois règnes se touchent & que les nuances qui les séparent (du moins les deux premiers) soient très-déliçates.

LE type ou modèle de la création ayant dû être très-simple , parce que la sagesse & l'ordre l'exigent ; & la toute-puissance ayant dû varier à l'infini les formes des êtres , sans s'écarter , quant au fonds , du modèle unique ; il est certain qu'il ne doit pas y avoir de différence essentielle des animaux aux végétaux ; & nous allons prouver qu'il n'y en a pas. S'il s'en trouve de beaucoup plus marquées des règnes animal & végétal au minéral , c'est que celui-ci est la matière première des deux autres , c'est que l'assemblage fortuit de cette matière ne peut rien produire qui ait exactement la forme extérieure , & bien moins encore l'orga-

INTRODUCTION 15

naissance d'un animal ou d'une plante ; quoique chacune des parties qui composent cette même matière , n'attende que d'être mise en mouvement par quelque molécule vivante , pour aller s'unir , s'affimiler à un animal ou à une plante.

NOUS ne pouvons donc établir de parallele qu'entre les animaux & les végétaux. Or , on démontre qu'il n'y a aucune différence essentielle des uns aux autres , & que la Nature joint par une nuance presqu'insensible , ces deux règnes , tellement que si vous voulez regarder comme le dernier animal, c'est-à-dire , comme le moins organisé l'huitre ou quelque autre zoophyte (animal-*plante*) & comme la première plante celle qui est la mieux organisée, la sensitive , par exemple , vous verrez que l'huitre est presqu'une plante , que la sensitive est presque un animal , & que , par conséquent , les extrémités des deux règnes se touchent.

A VOIR apperçu cette vérité , c'est déjà avoir trouvé un rapport bien marqué entre les animaux & les plantes. *Achevons de nous convaincre de leur*

16 INTRODUCTION

approximation & presque de leur identité, en écartant les principales différences que l'on croit voir entr'eux.

M. DE BUFFON & M. BONNET, ont répandu beaucoup de jour sur cette matière, voici ce que dit le dernier :

» On ne voit pas nettement où finit
» le *végétal*, & où commence l'*animal*.
» Et c'est là une suite de la gradation
» que l'AUTEUR de la Nature a ob-
» servé dans ses ouvrages.

» NI le plus ou le moins de simpli-
» cité dans l'organisation, ni la ma-
» nière de naître, de se nourrir, de
» croître & de multiplier; ni la fa-
» culté *loco-motive*, * ne fournissent
» des caractères suffisans pour différen-
» cier ces deux ordres d'êtres.

» IL y a des animaux dont la structure
» paroît aussi simple que celle des plantes.

» CE que la graine & le germe sont
» à la plante, l'œuf & l'embryon le
» sont à l'animal.

* C'est-à-dire, le mouvement progressif, ou la faculté de marcher, qui en effet n'est pas accordé à tous les animaux, témoin l'huître, le polype, &c.

INTRODUCTION. 17

» LA plante & l'animal croissent également par un développement insensible que la nutrition opère.

» LES matières reçues dans l'une & dans l'autre par intus-susception, y subissent des préparations analogues. Une partie revêt la nature de la plante ou de l'animal; le reste est évacué.

» IL est chez les plantes comme chez les animaux, une distinction de sexes; & cette distinction y est suivie des mêmes effets essentiels qui l'accompagnent dans ces derniers.

» PLUSIEURS espèces d'animaux multiplient de bouture & par rejettons.

» ENFIN, on en connoît qui, comme les plantes, passent toute leur vie fixés à la même place.

» S'IL est un caractère qui paroisse propre à l'animal, c'est d'être pourvu de *nervs*. Mais quelque distinctif que semble ce caractère, on ne sauroit affirmer, sans témérité, qu'il soit exempt d'exception.»

ON pourroit prouver que les plantes ont une sorte de faculté de sentir presque égale à celle des animaux de la

18 INTRODUCTION.

la dernière classe ; & qu'elles ont , par conséquent , dans leur organisation ; quelque chose qui ressemble aux *nerfs* ; où réside cette faculté dans les animaux. Sans parler ici de la sensitive que l'on peut appeller *timide & modeste* , presque toutes les fleurs ne semblent-elles pas éprouver les douceurs de la volupté dont elles sont le symbole ? Observez-les un matin au lever de l'aurore , elles sont fraîches , riantes , vous diriez qu'elles désirent , qu'elles appellent les premiers rayons du soleil : ils s'élancent bientôt de dessous le voile d'azur qui les cacheoit , & les fleurs s'entr'ouvrent pour les recevoir , pour s'en laisser pénétrer. La chaleur augmente peu-à-peu malgré les zéphyrus qui la modèrent. C'est alors que les fleurs se livrent à une volupté languissante ; elles ne soutiennent plus leurs feuilles , elles paroissent s'abandonner à l'excès du plaisir : enfin le soleil venant à s'éloigner , insensiblement , elles reprennent aussi par degrés leur fraîcheur & leurs forces pour les perdre encore aussi délicieusement le lendemain.... Si tout cela n'est pas du

sentiment, c'est au moins quelque chose qui en approche beaucoup.

Je ne m'arrêterai pas aux autres rapports qui se trouvent entre les animaux & les végétaux, j'observerai seulement que ceux-ci, comme moins parfaits, sont subordonnés aux premiers, & que peut-être même ils ne sont destinés qu'à leur usage. * Il y a une beaucoup plus grande quantité d'animaux que de végétaux, quoique ceux-ci se multiplient plus facilement & plus abondamment. Dieu a, sans doute, voulu que la vie proprement dite, que la faculté d'agir, se reproduisît & pullulât de toutes parts : dans ce dessein il a voulu qu'il n'y eût de plantes qu'autant qu'il en falloit pour l'usage des animaux, & que pour qu'ils eussent besoin d'une moindre quantité

* Quand je dis qu'ils sont destinés à l'usage des animaux, cela ne doit s'entendre que d'une destination conditionnelle & secondaire. Ainsi, un épi de bled, un chou, une pomme, est destiné d'abord à *exister*, à paroître un moment sur le théâtre de la Nature, & puis à servir, s'il le faut, d'aliment à quelque animal pressé de la faim.

20 INTRODUCTION:

de plantes, plusieurs d'entr'eux fussent voraces, carnaciers; ce que l'on voit sur-tout dans les poissons, & ce qui est aussi plus nécessaire à leur égard, parce que comme il est plus difficile aux plantes de se multiplier au fond de l'eau qu'à la surface de la terre, les poissons manqueroient de nourriture, s'ils n'avoient que celle qu'ils peuvent tirer du règne végétal.

TOUT est harmonique dans l'Univers, parce que tout y est l'effet de l'ordre éternel qui est DIEU même. On pourroit représenter, du moins foiblement, cette harmonie, en divisant la pyramide dont j'ai parlé, en couches horizontales selon les dégradations naturelles des sept couleurs primitives. Ce seroit un essai d'harmonie optique: le P. CASTEL Jésuite a fait dans ce genre quelques tentatives qui n'ont pas entièrement réussi, mais qui ne sont peut-être pas aussi déraisonnables que certaines personnes l'ont cru..... Je rapporterai dans l'histoire de l'homme, à l'article du goût, une espèce de distribution musi-

cale de saveurs & des odeurs imaginée par l'Auteur de la Chymie du goût & de l'odorat... Ce que les anciens ont cru de l'harmonie de notre monde planétaire, * n'étoit pas non plus chimérique. Ils se font trompés, sans doute, sur le prétendu concert qu'ils supposent que font les planettes, mais l'harmonie sonore, n'est point du tout la seule qui existe, il en est d'autres & d'un genre bien supérieur. Le mouvement vaste & majestueux des mondes, l'état toujours paisible & tranquille d'une grande ame, sont des accords d'une harmonie muette mais sublime. On doit regarder aussi, comme très-harmoniques, la belle simplicité & la justesse des proportions qui font le mérite le plus réel des chef-d'œuvres de l'Art.

NOUS avons observé les rapports qu'ont ensemble les végétaux & les animaux. Jettons un coup d'œil sur la manière dont ceux-ci croissent & se reproduisent.

* Voyez dans *les Pensées* de CICÉRON par M. l'Abbé d'OLIVET, *le songe de Scipian*.

22 INTRODUCTION.

ON pourroit prendre pour exemple sensible, mais très-imparfait, de la nutrition, & du développement des animaux, le poids de marc qui est composé de plusieurs petits vases ronds & concentriques. Le plus petit de ces vases s'emboîte dans un autre un peu plus grand, celui-ci dans un troisième, & ainsi de suite jusqu'au dernier, & tous ensemble n'en font qu'un. Tels sont encore ou les petits cubes enchassés les uns dans les autres, qui composent un grain de sel ou de sable, ou les cercles ligneux que l'on voit dans le tronc d'un arbre coupé horizontalement, & qui marquent, du moins à peu près, ses accroissemens annuels. Mais tout cela n'est, comme je viens de dire, qu'une expression grossière & peu satisfaisante, du développement des corps animés.

UNE force secrète, inconnue, inexplicable, mais dont le principe est dans la chaleur interne, fait que, des alimens que nous mangeons & que nous digérons, la plus grande partie est poussée hors du corps par la transpiration & par les autres voies excrétoires,

tandis que le reste qui ne contient plus qu'une matière organique & vivante, passe dans notre substance, s'y distribue également dans toutes les parties qui la composent, s'assimile à chacune & l'étend sans en augmenter sensiblement le volume.

DÈS qu'un animal a pris son accroissement * qu'il a atteint ce qu'on appelle

* M. DE BUFFON remarque que la durée de la vie de chaque animal, est d'environ sept fois le temps qu'il a mis à croître. L'accroissement, le développement de l'homme, est à peu-près fait à 14 ans, ainsi il doit vivre au moins de 90 à 100 ans, & quand il ne va pas jusques là, c'est presque toujours sa faute. Je dis que le développement de l'homme est fini à 14 ans, c'est-à-dire, que ses membres ont acquis alors la consistance & la solidité nécessaire pour qu'il soit homme; il est vrai qu'après cet âge il grandit & se fortifie encore, mais cela prouve seulement qu'il continue de végéter. Ainsi une rose bien épanouie, est une rose dont le développement est fini, c'est une rose parfaite, elle n'acquerra plus de nouvelles feuilles, mais les feuilles qu'elle a, s'ouvriront encore & augmenteront encore de volume, avant qu'elles tombent.

24 INTRODUCTION.

L'âge de puberté, il commence à désirer de se reproduire. C'est ici le chef-d'œuvre de la sagesse, de la toute-puissance, de l'ordre. Il falloit que tout se perpétuât, que tout changeât continuellement de forme, que la matière vivante & la matière morte fussent continuellement unies & séparées; il falloit que ce miracle continuel s'opérât de lui-même sans embarras, sans trouble, sans efforts; il falloit, en un mot, que la cause toujours renaissante de la conservation, de la perpétuité de l'Univers, fût un besoin & un plaisir pour tout ce qui existe; il falloit que chaque individu trouvât le bonheur suprême à transmettre à une nombreuse postérité l'inestimable trésor de la vie qu'il a reçu de ses pères.

CE moyen si simple & si beau de perpétuer la vie, mérite d'être examiné avec quelques détails. Rien n'est plus propre qu'une telle étude, à nous faire sentir tout ce que nous devons à la Nature; rien n'est plus propre à nous inspirer tous les sentimens que l'admiration, le respect, & la reconnoissance peuvent produire dans de belles ames;

Je dis, dans de belles ames, car le mystère sacré que je vais découvrir n'est pour les ames corrompues que le spectacle des plaisirs grossiers auxquels elles se livrent. Il faut pour être digne de contempler, même la surface de la terre & la voûte des cieux, & pour se laisser bien pénétrer de leurs charmes, un esprit tranquille & un cœur honnête; mais il faut tout cela sur-tout, pour observer l'organisation intérieure des corps vivans, & le mécanisme de leur reproduction: » il faut présenter son ame à nud aux rayons de la vérité: » en vain prétend-on approcher du sanctuaire de la Nature si l'on ne s'y présente comme une vierge timide, » avec une ame pure, des yeux chastes » & la modestie sur le front. » (*Disc. sur l'étude de l'Hist. Nat. par M. de M.*)

O vous pères & instituteurs* de la

* Je serois fâché de séparer ces deux qualités: on doit gémir quand on pense qu'il y a des pères entre les mains desquels l'éducation de leurs enfans ne seroit pas bien.

16 INTRODUCTION.

jeunesse, dites hardiment à chacun de vos enfans, lorsque vous les verrez arriver à l'âge de pleine puberté, & que le désir, l'inquiétude, le besoin de se reproduire commencera à agiter leurs sens. Mon fils, tu touches au moment précieux où la Nature veut que tu deviennes père à ton tour ; * ce moment est aussi celui où tes passions, tes appetits de toute espèce sont dans leur plus grande effervescence. Ne crois pas ce que te diront ou les livres fades

on doit gémir encore, quand on voit que les hommes que l'on substitue à ceux-là, n'ont pas pour leurs élèves, des entrailles paternelles.

* MONTAGNE, dans son admirable chapitre *de l'institution des enfans*. (c'est le XXV^e du liv. I.) s'élève avec courage contre la fausse délicatesse de ne vouloir pas qu'un jeune homme de 12 ou 15 ans sache ce que c'est que la génération & tout ce qui y appartient, sur tout les maux qui résulte des différentes sortes de débauches. » On nous apprend à vivre, dit-il, quand la vie est passée. Cent écoliers ont pris la V....., avant que d'être arrivés à leur leçon d'Aristotele de la tempérance.

INTRODUCTION. 27

& pleins de folies, que l'on appelle *Romans*, ou les hommes foibles que l'on appelle *amoureux*; ces livres perdent les trois quarts du genre humain, & ces hommes sont devoués à la jalousie, à l'inaction, au désespoir, à tous les malheurs.

L'AMOUR vif, *délicat*, furieux, qui transporte les héros de romans & leurs émules, n'est qu'un fantôme produit par une imagination exaltée; crains le cependant, tu ne le saurois trop craindre; un fantôme est plus redoutable qu'un monstre; on combat celui-ci avec de la force & du courage, mais l'autre, il n'y a qu'un moyen de le vaincre; c'est de ne pas prendre la peine de le combattre, c'est de se bien assurer qu'il n'existe pas. Le flambeau de la raison peut seul t'affurer de la non-existence du fantôme; je veux porter devant toi ce flambeau.

L'AMOUR est, pour les hommes, de même que pour tout ce qui respire, le besoin délicieux de contribuer à la production de son semblable; l'urbanité, les qualités sociales que nous avons

28 INTRODUCTION.

acquises , nous ont fait trouver divers moyens d'augmenter , de perfectionner les plaisirs des sens. Nous avons voulu donner au plus piquant , au plus vif , qui est l'amour , tous les accessoires possibles , & nous lui en avons donné plus qu'il ne falloit ; revenons un peu à la Nature , dont nous nous sommes trop écartés ; crois-moi , mon fils , traite l'amour comme un plaisir bien pur , bien doux , bien parfait , mais ne le traite pas comme l'arbitre de ton bonheur ou de ton malheur.

Puisque la politique de Sparte , qui établissoit entre les citoyens une communauté générale , n'a pas lieu chez nous ; attache-toi à une femme en particulier , choisis-la sage , honnête , laborieuse & économe ; aime-la , ne lui fais pas de peine , condescends un peu à sa foiblesse , sans trop t'exposer à devenir la victime de ses caprices , si elle en a : mais garde-toi bien d'être jaloux ; de faire dépendre ton repos d'une chose dont on ne peut jamais être sûr. Traite ta femme de manière qu'elle ne puisse te manquer de fidélité sans une injustice

manifeste ; sois laborieux , attentif , sobre ; sois assidu auprès d'elle , prend tout le soin possible de l'éducation de tes enfans , & n'aie aucune autre sollicitude.

Quand vous aurez fait à votre élève cette leçon préliminaire de morale , expliquez-lui , sans détour , les moyens admirables que la Nature emploie pour la génération des animaux & de l'homme en particulier ; il n'y a dans tout cela rien d'indécent , ni de deshonnête , qu'autant que nous y portons des regards , fautiveux-mêmes par des mœurs corrompues.

» COMME l'organisation de l'homme
 » & des animaux , est la plus parfaite
 » & la plus composée, dit M. BUFFON,
 » * leur reproduction est aussi la plus
 » difficile & la moins abondante ; car
 » j'excepte ici de la classe des animaux,
 » ceux qui , comme les polypes d'eau
 » douce , ** les vers , &c. se repro-

* Hist. Naturelle tom. III. [de l'édit. in-12.] Chap. 4.

** Il sera parlé de cet étrange animal dans l'histoire des insectes.

30 INTRODUCTION.

» duisent de leurs parties séparées ;
» comme les arbres se reproduisent de
» boutures , ou les plantes par leurs
» racines divisées & par caïeux. J'en
» excepte encore , les pucerons & les
» autres espèces qu'on pourroit trou-
» ver , qui se multiplient sans copula-
» tion. »

L'HOMME (& il en est de même
des autres animaux , excepté ceux qui
se multiplient sans copulation , sans coït)
l'homme étant parvenu à l'âge de pu-
berté , c'est à-dire , à l'âge où son ac-
croissement cesse , il se fait en lui une
nouvelle distribution de la substance qu'il
prend par la nourriture , & ce change-
ment seul va produire dans tout son
être les plus grands effets , une révolu-
tion universelle *

DANS un jeune homme dont le dé-
veloppement est fini , les molécules or-
ganiques , que lui fournissent les choses
dont il se nourrit , ne pouvant plus être
reçues dans chacune des parties de son

* Voyez dans l'histoire de l'homme, l'ar-
gècle de l'Adolescence.

INTRODUCTION. 31

Corps, où elles avoient jusques-là, trouvé place, en sont repoussées; il arrive alors, & par l'effet d'une force aussi merveilleuse qu'inconnue, comme je l'ai dit plus haut (page 22) que ces molécules organiques retournent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & viennent se rassembler, dans un petit réservoir que l'on nomme les testicules, d'où elles passeront dans le corps de la femme à laquelle le jeune homme s'unit, & y formeront un fœtus ou un enfant à naître.

JE n'entrerai point dans de plus grands détails sur ce que l'on peut appeler le mécanisme de la génération, cela demanderoit une suite de raisonnemens, & de preuves qui ne sont ni à ma portée, ni à celle de la plupart des lecteurs pour qui j'écris; je rapporterai seulement quelques-unes des observations faites sur la liqueur séminale * & sur les diffé-

* On nomme ainsi la liqueur où nagent les molécules organiques qui doivent servir à la formation du fœtus. Cette liqueur est dans le réservoir dont j'ai parlé, on la nomme séminale parce qu'elle contient la semence d'où doivent sortir des animaux semblables à ceux

31 INTRODUCTION.

rentes manières d'engendrer des différentes espèces d'animaux.

UNE goutte de liqueur séminale que M. DE BUFFON a fait tirer des testicules d'un homme qui venoit de mourir de mort violente, * lui a paru avec un bon microscope, contenir une multitude de petits êtres vivans, qui s'agitoient en tout sens, & ne cessèrent pas de s'agiter pendant plusieurs jours. Ces petits êtres sont des molécules organiques. S'ils paroissent enfin s'éteindre & mourir quand la liqueur se dessèche, c'est que l'air les entraîne alors, parce qu'il n'y trouve plus d'obstacle, & ils vont de nouveau s'unir

en qui elle se forme : admirons encore ici la sagesse de Dieu, qui pour multiplier les êtres sans étendre l'espace, a voulu que les femelles fissent à l'égard des animaux, la fonction précieuse de la terre à l'égard des plantes.

* S'il étoit mort de maladie, la liqueur séminale auroit été altérée & presque desséchée, & n'auroit pas pu servir à l'expérience que M. DE BUFFON vouloit faire.

sur premier animal ou végétal, sur lequel l'air ou quelque autre cause les porte.

L'EXPÉRIENCE dont je viens de parler, & qui a été souvent réitérée, a toujours donné le même résultat : on trouve aussi (& cela doit être, car la Nature n'a pas deux manières d'opérer) on trouve dans les liqueurs féminates des animaux tant mâles que femelles, des molécules organiques comme dans la liqueur de l'homme & de la femme.

De célèbres Naturalistes, tels que MM. BONNET, HALLER, &c. ne font pas du sentiment de M. DE BUFFON sur la manière dont se forme & se développe le germe animal; il faut voir tout cela discuté dans leurs ouvrages.

QUOIQUE la génération des animaux ne puisse pas varier quant au fonds, c'est-à-dire, quoiqu'ils naissent tous de semence, de même que les végétaux, il y a une variété admirable dans le réservoir où est reçu cette semence, & dans la manière dont elle s'y développe.

ON remarque, en général, que les grands animaux sont moins féconds que les petits; cela doit être parce qu'ils prennent des nourritures abondantes & grossières, dans lesquelles il y a, proportion gardée, beaucoup moins de molécules organiques, qu'il n'y en a dans une égale quantité de matière plus déliée & plus organisée; * or, puisqu'il leur reste, eu égard à leur propre masse & à celle de leur nourriture, une moindre quantité de molécules organiques qu'il n'en reste aux petits animaux, ils doivent avoir aussi moins de liqueur séminale, être moins féconds; d'ailleurs, l'ordre de l'univers exige que cela soit ainsi. En effet, tout ce que la terre produit seroit bientôt consommé, si la multiplication des grands animaux, à laquelle les autres ne peuvent pas s'opposer, étoit aussi facile & aussi abon-

* Il y a infiniment plus de molécules organiques dans les fleurs & les graines dont se nourrissent les oiseaux & les insectes, que dans le foin & la chair des animaux que le bœuf & l'homme mangent.

INTRODUCTION. 33

ante que la leur ; ou si les grands animaux , en ne multipliant pas même plus qu'ils ne font , vivoient comme les petits , de fleurs & de grains , ou de sang , de lait , &c.

LES animaux ovipares sont en général plus petits que les vivipares , & produisent aussi beaucoup plus.

LES animaux (de l'une ou de l'autre de ces deux classes) qui multiplient beaucoup , commencent de bonne-heure à engendrer. Ils multiplient beaucoup , parce qu'ils puisent dans leur nourriture une grande quantité de molécules organiques. Par la même raison , ils en ont plus qu'il ne faut pour leur nutrition , pour leur accroissement , & le reste va au réservoir de la génération , ce qui les rend capables de produire , lors même qu'ils ne sont qu'à la moitié ou au quart de leur accroissement ; on en peut donner pour exemple , le coq , le lapin , le cochon d'inde , &c.... Et sur-tout la plupart des poissons ; il y a beaucoup de ces derniers qui engendrent dès la première ou seconde année , quoiqu'ils doivent vivre cent cinquante ans , &c.

même davantage * On voit dans les fossés des châteaux de *Fontainebleau* & de *Chantilly*, &c. des carpes de plus de cent ans qui engendrent encore.

LES quadrupèdes qui sont couverts de poils sont vivipares & produisent moins par conséquent que ceux qui sont couverts d'écaillés, car ceux-ci sont ovipares, & nous avons déjà observé que les ovipares sont les plus féconds; les vipères & les salamandres, jettent en même temps des œufs & des petits, ce qui arrive aussi à d'autres animaux.

LES poissons mâles ne faillissent pas leurs femelles, mais quand elles ont jetté leurs œufs ils répandent leur laite dessus, & les fécondent ainsi hors du corps de la mère.

LES limaçons ont les deux sexes,

* Ils ne sont pas immortels comme le prétend LEUWENOCK, mais ils vivent très-long-temps, parce qu'ils ne sont pas exposés, comme les animaux terrestres, aux vicissitudes & aux injures de l'air. (Voyez le Chancelier BACON, *Traité de la vie & de la mort.*)

INTRODUCTION. 37

les pucerons n'en ont aucun, les poly-
pes & les vers de terre, se multiplient
ou de semence, comme les autres, ou
de boutures.

» PRESQUE tous les animaux, à l'ex-
» ception de l'homme, * ont chaque
» année des temps marqués pour la géné-
» ration. Le printems est pour les oiseaux
» la saison de leurs amours. Celle du
» frai des carpes & de plusieurs autres
» poissons, est le temps de la plus
» grande chaleur de l'année. Les chats
» se cherchent au mois de Janvier, au
» mois de Mai, & au mois de Sep-
» tembre, les chevrenils au mois de
» Décembre, les loups & les renards
» en Janvier, les chevaux en été, les
» cerfs au mois de Septembre & d'Oc-
» tobre, presque tous les insectes ne
» se joignent qu'en Automne.

Le temps pendant lequel les femelles
portent leurs petits, varie aussi selon les
espèces. Les jumens portent leurs foetus
pendant onze à douze mois. Les femmes,

* Histoire Naturelle, Tome III. (de
l'édition in-12.) Chapitre IX.

36 INTRODUCTION.

les vaches, les biches, pendant neuf mois, les renards, les louves pendant cinq mois, les chiennes pendant neuf semaines, les chattes pendant six, les lapins trente-un jours. La plupart des oiseaux sortent de l'œuf au bout de vingt-un jours, les serins, & quelques autres n'y restent que treize ou quatorze jours.

On voit par cette énumération que les animaux les plus grands, les plus forts, sont ceux qui portent le plus long-temps leurs petits, & ils les portent long-temps par la même raison qu'ils en font peu, c'est-à-dire, parce qu'il ne leur reste pas, des nourritures qu'ils prennent, une quantité suffisante de molécules organiques, pour que le mâle puisse faire beaucoup de petits & pour que la femelle puisse hâter le développement de ceux qu'elle porte.

LA génération des animalcules, ou animaux microscopiques, est aussi variée, aussi admirable que celle des autres animaux, mais beaucoup plus difficile à suivre & à observer, comme on le verra à la fin de l'Histoire des Insectes.

INTRODUCTION. 39

QUAND on traite l'Histoire Naturelle aussi sagement que l'a fait M. DE BUFFON, on peut commencer comme lui, par expliquer la matière & la forme de la terre, c'est-à-dire, quelle est l'essence des parties qui la composent, quel est leur assemblage, quel est l'ordre qui règne entr'elles, & comment elles ont pu former le globe que nous habitons. Mais ces grands objets, que le génie le plus vaste peut seul embrasser, ne doivent pas entrer dans un ouvrage élémentaire tel que celui-ci : j'essaierois d'ailleurs vainement de m'élever si haut. N'examinons donc ni la construction ni le mécanisme intérieur du théâtre ; arrêtons-nous au seul jeu des acteurs, & tâchons d'en tirer tout le fruit possible, c'est-à-dire, de profiter des leçons de sagesse que chacun d'eux nous donne à sa manière.

Pour mettre un peu de méthode dans l'introduction à l'Histoire des animaux, il étoit bon d'établir quelques principes sur les rapports des trois règnes de la Nature entr'eux : sur l'organisation

des animaux, * sur leur nutrition et développement, & sur leur reproduction. J'ai traité le plus clairement que j'ai pû, chacun de ces articles, je vais passer à l'Histoire de l'homme, de cet être merveilleux dont la supériorité sur tous les animaux est constatée par ce seul fait, que son espèce se multiplie sans obstacle, dans toute la terre, où chacune des autres n'occupe qu'un petit intervalle, qu'un point qui lui a été assigné le jour de la création.

S'IL falloit une autre preuve de la supériorité & de l'espèce de toute-puissance de l'homme, on la trouveroit dans le tableau suivant: il est l'ouvrage d'un peintre ** qui se livre quelquefois

* L'économie, soit animale ou végétale, que l'on appelle aussi organisation, ou système organique, est la construction, la distribution, le mécanisme & les divers rapports qu'ont entr'elles les parties qui composent chaque animal ou chaque plante; je n'en ai rien dit que de général dans ce discours; mais on trouvera, sur l'économie animale, un article exprès à la suite de l'histoire de l'homme.

** Le P. Castel, Jésuite;

INTRODUCTION. 43

trop à son imagination , mais qui dans ses écarts même saisit de grands traits & les rend bien.

» VOUS me demandez, (dit-il en parlant de l'influence de l'homme sur la Nature ,) si je crois bien sérieusement que les hommes fassent la pluie & le beau temps ? Je n'ai garde de dire que les hommes fassent tout cela , mais je vous avoue que je les soupçonne assez d'y déterminer la Nature...

» Je ne vois pas qu'on puisse douter que l'action libre des hommes n'influe beaucoup dans mille événemens assez considérables.

» LE canal seul du *Languedoc*, & sur-tout ses grands réservoirs , ont rendu leurs voisinages sujets à des orages , à des frimats inconnus jusques-là dans les pays d'alentour. Les hommes ne tiennent point registres de toutes les singularités qu'ils introduisent dans la Nature. Peut-on douter que la machine de Marly & toutes les beautés de Versailles n'aient un peu enlaidi la sérénité du climat ? Souvent ce n'est qu'à la longue & dans des climats

INTRODUCTION.

« lointains que se font sentir les influences
« ces qui résultent de nos caprices : une
« fontaine nouvelle dont on enrichit la
« France, peut en faire tarir une ancienne
« à la Chine, qui n'a garde de nous en
« soupçonner; c'est comme la révolution
« que les saignées & les ventouses causent
« dans les fluxions & les catarres. »

ICI le P. CASTEL donne le plus grand effort à son génie. Il étend cette belle idée d'une fontaine qui ne commence peut-être à couler en France, qu'au dépens d'une autre qu'elle fait tarir à la Chine. Il dit que si les Ethiopiens ou Abyssins creusoient de vastes réservoirs, semblables au lac Moëris, pour y retenir les eaux qui tombent de leurs montagnes dans le temps de la fonte des neiges, ces eaux n'allant plus grossir le Nil, on verroit les climats de l'Ethiopie & de l'Égypte, entièrement changés : « Et les nouveaux vents qui
« en résulteront, ajoute-t-il, (comme
« si tout cela étoit déjà fait) viendront
« peut-être, avec le temps, porter des
« changemens jusques dans le cœur de
« l'Europe, de l'Asie & des terres Australes. »

NE pourroit-on pas trouver dans les travaux des hommes la cause des vents du nord qui nuisent tant aux fleurs des arbres durant les mois de Mars, d'Avril, & quelquefois jusqu'à la mi-Mai dans nos Provinces les plus exposées à ces vents, c'est-à-dire, la Flandre, l'Artois, la Picardie, une partie de la Normandie & l'Isle de France? Des forêts abattues ou des montagnes aplaniées sur les bords des Mers septentrionales ont peut-être ouvert le passage à ces vents qui font périr nos fleurs, & hâtent le desséchement du globe dans notre climat.

Tel est le pouvoir presque illimité de la force de l'homme, pouvoir dont il se sert quelquefois contre lui-même, comme nous le voyons ici. Les effets de son adresse, de son ingénieuse activité, ne sont pas moins surprenans que ceux de sa force, & ne lui sont souvent pas moins nuisibles; que ne fait pas son adresse & son industrie?

QUAND on mélange les corps, on produit une infinité de nouvelles formes; & quand on rompt sans cesse l'é-

45 INTRODUCTION.

équilibre qui règne entr'eux , cet équilibre , qui se rétablit aussi sans cesse , est la cause d'une infinité de nouveaux mouvemens qui facilitent les changemens de formes dont je viens de parler. De ces deux principes , le P. CASTEL conclut que l'homme change tout dans la Nature , car tout ce qu'il fait ne tend qu'à mêler les corps & à rompre l'équilibre qui est entr'eux. » La porcelaine » de la *Chine* vient se briser contre la » cuiller d'argent du *Pérou* , & le thé » de l'*Asie* se noyer dans l'eau de l'*Europe* , imbibée du sucre de l'*Amérique* » que. »





HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME.

L'HOMME est le roi des animaux
 & le coopérateur de la Na-
 ture. Il doit paroître le pre-
 mier sur le vaste & magnifique théâtre
 où elle étale toutes les merveilles qu'elle
 a produites. Le corps humain peut être
 regardé, sur-tout dans son économie
 intérieure, comme le modèle que la
 Nature a suivi pour la formation de tous
 les autres animaux ; ainsi ce que je di-
 rai de son mécanisme, de ses sens,
 & de ses autres parties, est une intro-
 duction nécessaire à l'histoire des autres

46 HISTOIRE NATURELLE

animaux, à quelques modifications & quelques changemens près, comme j'ai dit plus haut. (pag. 5.)

Quand on a bien vû, bien étudié la composition, l'organisation du corps de l'homme, on connoît en général celle de tous les animaux, il ne reste qu'à descendre du plus au moins. . . . Mais ce n'est encore là que l'homme physique; or, l'homme moral, l'homme perfectionné & dépravé, (deux choses qui malheureusement peuvent aller ensemble) est celui qu'il nous faudroit sur-tout connoître & que nous connoissons trop peu.

LA raison pourquoi nous ne connoissons pas bien l'homme moral, c'est que nous réfléchissons peu, c'est que nous n'aimons pas assez à être avec nous-mêmes: la plupart des hommes vont jusqu'à s'éviter, se fuir; ils vont jusqu'à s'estimer moins qu'ils n'estiment non-seulement une terre, une charge, mais un habit, un rien: & la plupart des hommes aussi en s'estimant moins que ces bagatelles, s'estiment leur juste valeur; car l'importance qu'ils mettent à des choses frivo-

Ils , prouve qu'ils raisonnent mal & calculent faux en tout , excepté dans la très-mince valeur qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. Or , ne pas faire usage de sa raison , & calculer faux , sur-tout dans l'art d'être heureux , dans cet art dont les calculs sont cependant si simples & si faciles , c'est se dégrader , s'avilir , c'est tomber du rang suprême , au-dessous des animaux les plus abjects. *

* Rien dans la Nature n'est méprisable , à proprement parler , car tout y est en sa place & tel qu'il doit être ; la moindre plante est aussi parfaite , aussi estimable en soi qu'un cèdre ou un chêne ; un puceron vaut comme puceron , ce qu'un dromadaire vaut comme dromadaire. La comparaison seule fait que nous estimons plus une chose qu'une autre , que nous préférons , par exemple , un arbre à un brin d'herbe , & un chameau à un puceron. Cette habitude de comparer fait que nous trouverions méprisable , un chêne ou un chameau qui pouvant rester dans son état de grandeur & de force se dégraderoit au point de vouloir devenir herbe ou insecte : c'est aussi en ce sens que j'ai dit , que l'homme qui renonce à sa raison se met au-dessous des animaux les plus vils , & ce n'est qu'en ce sens qu'il peut y avoir des animaux plus vils les uns que les autres.

48 HISTOIRE NATURELLE

ON ne fait pas calculer le bonheur, quand on ignore, comme font la plupart des hommes, que les plaisirs du faste & de l'oisiveté, sont à ceux du travail, de la vie champêtre & du calme des passions, (avec lesquels ils ne peuvent pas subsister) ce qu'un est à mille; on ne fait pas calculer le bonheur quand on ignore qu'il vaut mieux vivre tranquillement & sans infirmités un siècle entier, que de mourir après 40 ans d'une vie tumultueuse & remplie d'amertume; que par conséquent, on ne sauroit trop ménager sa santé, sa fortune, multiplier sur-tout les vertus, qui seules peuvent rendre la vie douce, & qui par cela même qu'elles la rendent douce servent à la prolonger.

LES principaux objets que je me propose de traiter dans cet abrégé de l'histoire de l'homme sont 1°. les quatre âges de la vie, 2°. les sens, 3°. les variétés de l'espèce humaine dans les différens climats, 4°. l'économie animale, ou système de l'organisation, 5°. l'homme dans l'état de maladie, 6°.
l'homme

L'homme sauvage & l'homme marin.

L'HOMME réunit en soi deux substances, l'une matérielle & semblable en tout aux autres êtres composés ; l'autre spirituelle, simple, indivisible, c'est l'ame. Le sens intime ou intérieur, que l'on peut appeller le flambeau de l'ame, nous sert à observer ce qui se passe en nous-mêmes, & à mettre parmi nos pensées & nos affections le même ordre que Dieu a mis dans l'univers. Notre ame qui parcourt en un instant & qui semble contenir le monde entier, est elle-même un monde qu'elle gouverne, presque en tout, comme il lui plaît : je dis presque en tout, car elle se laisse quelquefois maîtriser par des passions violentes, qu'elle ne ramène à l'ordre qu'avec beaucoup de peine.

Que n'ai-je le génie & l'éloquence des hommes les plus célèbres qui ont parlé de l'ame & du sens intime ; j'oserois en parler après eux, j'oserois mêler mes raisonnemens, mes conjectures aux leurs ! Mais incapable d'une telle entreprise, je ne ferai qu'effleurer ce

grand objet.... Puissé-je en dire assez pour inspirer à mes lecteurs, sur-tout aux jeunes gens ; le désir de s'occuper de choses solides.

L'AME est une substance distincte du corps ; elle n'a qu'une modification qui est la pensée. (on y en pourroit joindre une seconde, le sentiment ; mais elle part de la même source que la première) L'ame est simple, indivisible, nous sommes plus certains de son existence que de celle du corps, & cela est aisé à prouver. Nos sens nous trompent souvent, on pourroit même douter s'ils ne nous trompent pas toujours ; ce que nous croyons voir, toucher, &c. tout cela n'est peut-être qu'un songe perpétuel & seulement un peu moins découffu que ceux de la nuit. Nous sommes sûrs, au contraire, que nous pensons ; car en supposant que tout ce qui paroît exister, & même notre propre corps, ne soit que l'effet d'un songe, il faut au moins, pour faire ce songe, avoir la faculté de penser, c'est-à-dire, une ame. La faculté que nous avons de penser, peut donc être

regardée comme la preuve la plus complète que nous ayons de notre existence.

QUOIQUE nous soyons plus sûrs de l'existence de notre ame que de tout ce qui nous environne, nous ne pouvons cependant pas non plus douter de celle-ci. Nous redressons par des observations, par des tentatives & des expériences répétées, les erreurs de nos sens; & à moins de supposer que nous les redressons par d'autres erreurs, & ces dernières par de nouvelles, &c. ce qui n'est nullement probable, il faut avouer que nous sommes certains des choses que nos sens nous rapportent constamment de la même manière, pourvu aussi que le témoignage de la raison soit d'accord avec le leur, ou qu'il le rectifie. Appliquons ce principe à quelques exemples. J'ai plusieurs fois éprouvé que des arbres & d'autres objets, qui, de loin, m'avoient paru très-petits, m'avoient au contraire paru très-grands lorsque je m'en étois approché, & il y a bien des motifs de croire que j'ai été moins exposé à erreur dans le second cas.

72 HISTOIRE NATURELLE

que dans le premier : donc toutes les fois que je verrai un objet de fort loin, je pourrai assurer qu'il est beaucoup plus grand qu'il ne me paroît.

UN arbre , une maison , &c. qui est près d'une pièce d'eau , s'y peint renversée , de manière que l'image & l'objet réel , font ensemble un angle droit. Ainsi lorsqu'un mur , ou tel autre obstacle m'empêchera de voir un arbre ou une maison , dont je verrai l'image dans l'eau , je ne douterai pas que cette maison ou cet arbre ne soient debout quoiqu'ils m'y paroissent renversés.

Quand l'eau courbe un bâton ma raison la redresse ,

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux , moyennant ce secours ,
Ne me trompent jamais en me mentant
toujours,

La Font. Liv. VII. F. 18.

Lorsque je traiterai de chacun des sens en particulier , j'établirai avec plus de détail les divers degrés de probabilité ou de certitude que chacun d'eux peut

NOUS donner sur ce qui existe hors de nous.

JE n'ajouterai rien au peu que je viens de dire de la Nature de l'ame, mais je crois devoir faire observer encore à mes lecteurs, * que les seuls hommes qui, même avec du génie, soient propres à étudier l'ame & à la connoître, sont ceux qui vivent dans la paix & dans le silence des passions, loin du tumulte du monde, au milieu d'une société peu nombreuse, honnête, ennemie de l'oïfiveté, où l'on ne connoisse que des plaisirs tranquilles. . . .

Malheur à l'homme qui vit seul, dit SALOMON, & il est vrai que l'état d'un homme entièrement isolé est bien triste, bien opposé à la Nature : mais si ce que nous appellons aujourd'hui le monde, avoit été connu du temps de Salomon, il auroit dit, malheureux l'homme qui vit seul, & plus malheureux encore celui qui vit dans les petites & méchantes sociétés du monde. Heureux celui qui fait se tenir éloigné

* Voyez ci-dessus pages 2 & 25.

74 HISTOIRE NATURELLE

de la frivolité & du papillonage. Heureux celui qui étudie la Nature, & s'étudie lui-même, en cultivant son champ! Heureux les hommes du temps de SALOMON & sur-tout d'HOMÈRE, s'ils avoient eu la douceur & l'aménité de nos mœurs, avec la belle simplicité des leurs. Tous, dans ces premiers temps, étoient Bergers ou Laboureurs. Les palais étoient de vraies métairies, que les Princesse se faisoient honneur de gouverner.

LE sens intime est en même-temps le flambeau qui éclaire l'ame, & le conseil qui la dirige : elle ne sauroit trop l'écouter, l'observer & le suivre. Si elle fait profiter de ses lumières, elle détermine avec douceur toutes les actions du corps, vers le bien de lui & des autres êtres vivans, auxquels il peut se communiquer; mais si elle s'agite & se dissipe trop, ou, ce qui ne vaut pas mieux, si elle se concentre & s'abyme en elle-même, elle ne peut ni dans l'un ni dans l'autre cas, profiter de la lumière qui lui est offerte ;

elle marche au hazard, elle ne fait que des faux pas, & se jette à chaque instant, dans quelque nouveau précipice.

MAIS soit que l'ame fasse usage ou non des lumières & des autres secours du sens intime, elle commande au corps sa maîtresse absolue: dès qu'elle veut, toute la machine se met en mouvement, ou s'arrête. Les esprits animaux, qui sont les parties les plus déliées, les plus actives de la matière vivante, sont continuellement aux ordres de l'ame; ils les portent, en un clin d'œil, à tels nerfs, à tels muscles, à tels ressorts qu'elle veut faire agir. Rien de possible ne lui est jamais refusé; mais quand elle veut des choses déraisonnables & impossibles, (ce qui n'arrive que quand elle s'écarte de l'ordre suprême, qui est son modèle) elle en est punie par la résistance aussi nécessaire qu'insurmontable qu'elle éprouve de la part du corps.

APRÈS avoir vû rapidement, mais avec autant d'admiration que de respect, l'homme métaphysique ou considéré du côté de l'ame seulement; se ve

56 HISTOIRE NATURELLE

nous à l'homme physique ou considéré comme formé de l'ensemble d'un corps & d'une âme.

POUR ne rien laisser à désirer sur ce qui regarde l'homme physique, je devrois commencer par expliquer la génération, la formation du fœtus ou développement du germe, & la rupture violente & douloureuse qu'il fait au sein de sa mère, lorsqu'il a acquis assez de volume pour y être mal à son aise; moment qui est aussi celui où il a assez de force pour rompre ses liens. Ce tableau seroit, quoique l'on puisse dire, honnête & décent, mais il doit être réservé à une main habile; & d'ailleurs, il suppose des connoissances anatomiques malheureusement trop rares dans les gens du monde à qui cet ouvrage est principalement destiné.

Je crois devoir substituer aux détails savans, dont ce seroit ici le lieu, une réflexion morale bien importante; c'est qu'il n'y a point d'égards que l'on ne doive à une femme enceinte, n'occupât-elle que le dernier rang de la société. On le fait à la Chine & on n'y

manque pas ; mais on l'ignore en Europe.... Le plus grand des hommes n'est-il peut-être pas encore à naître parce qu'on a maltraité la mère qui le portoit !.... Oui , si l'on me demandoit qui sont les individus les plus respectables de l'espèce humaine , je répondrois hardiment que c'est un sage , couronné ou non , & une femme enceinte. *

* A Paris , où malgré la vigilance des Ministres de nos loix , la Nature est à tout moment contredite & outragée : une pauvre femme près du terme de ses couches , apporte de l'eau dans une cuisine ; elle est obligée d'appuyer sur son ventre un seau qu'elle lève avec effort pour le vider dans la fontaine : & cependant , de grands laquais inutiles la regardent & ne l'aident pas. Il devroit y avoir une loi contre ce crime , si les loix pouvoient quelque chose sans les mœurs. Il y en a une très-sage , je ne me rappelle pas dans quel pays , par laquelle il est ordonné à tout homme qui rencontre une femme grosse de lui offrir de l'accompagner ou de lui rendre tout autre service.

DE LA NAISSANCE

ET DU PREMIER AGE.

LES premiers signes de la vie qui annoncent sur la terre un enfant qui vient de naître, sont les cris, les gémissemens par lesquels il sollicite, il implore la compassion de tout ce qui l'environne. Il ne peut employer à aucun usage ses membres tendres & délicats, ses jambes refusent de le soutenir, ses mains ne cherchent encore à rien saisir, tous ses sens sont obtus, & tout sentiment est nul pour lui, si on en excepte la douleur.

AVANT de naître il étoit plongé dans un fluide tranquille, où régnoit une chaleur tempérée & toujours égale. De-là, il passe dans un élément très-vif, & sujet à des variations sensibles & continuelles, qui agissant sur les nerfs de l'odorat, & sur les organes de la respiration, produit une secousse, une espèce d'éternument, à

l'aide desquels l'air, ce nouvel élément dont je viens de parler, se fait un passage dans les poumons.

DÈS qu'une femme est accouchée, si l'on mettoit son enfant dans de l'eau tiède, il se retrouveroit dans un fluide à-peu près semblable à celui où il étoit dans le sein de sa mère, * il y nageroit, il y seroit à l'aise, il y vivroit peut-être comme auparavant, sans le secours de l'air. Si l'on continuoit de le laisser dans l'eau & de ne l'accoutumer que peu à peu à l'air, il deviendroit un excellent plongeur, une espèce d'animal amphibie. C'est du moins ce que paroît promettre une expérience faite par M. DE BUFFON sur quelques chiens.

DIFFÉRENT de presque tous les autres animaux, l'homme leur maître, ouvre les yeux dès qu'il est né, mais il ne

* *Le sein* est ici un mot vague, inventé par une décence mal-entendue, je dirai ailleurs *la matrice*, qui est un sac destiné par la Nature à recevoir l'enfant ou fœtus; ce sac est situé près du bas ventre, dans une cavité que les Anatomistes nomment *basin*.

60 HISTOIRE NATURELLE

les peut fixer encore sur rien, il ne voit les objets que confusément. Ses autres sens ne sont pas moins imparfaits que sa vue ; ce sont des instrumens dont il faut qu'il apprenne peu à peu à se servir. Celui dont l'usage lui est le plus familier & qui redresse, qui rectifie tous les autres, parce que répandu dans tout le corps, tous les membres sont ses organes, * c'est le toucher.

L'ENFANT ne commence à avoir des sensations décidées que quarante jours après sa naissance. Il commence alors à être capable de plaisir, il sourit, il regarde d'un air affectueux tout ce qui lui paroît agréable, & sur-tout sa mère. Ce n'est qu'alors aussi qu'il commence véritablement à pleurer, c'est-à-dire, à répandre des larmes. La Nature a destiné les mêmes organes à marquer la douleur & la joie, c'est ainsi qu'elle met la peine à côté du plaisir, le froid auprès du chaud, &c. c'est ainsi que par l'éternel balancement des contraires,

* J'expliquerai au commencement de l'article des sens, ce que c'est qu'un organe.

L'ensemble du monde est BIEN quoique les individus pris séparément aient quelquefois à se plaindre.

JUSQU'A ce qu'un enfant soit parvenu au terme de quarante jours, il ne pousse que des cris & des gémissements. Il a le cœur trop pressé de douleur pour pouvoir pleurer : toute la Nature lui semble armée contre lui, il souffre, il se sent jetté dans un nouvel élément, qui ne lui cause que des sensations confuses & fâcheuses, c'est un cahos où tout l'embarrasse, où tout l'afflige, sans que rien le soulage ni le console.

MAIS il faut convenir aussi que quand il a passé ce malheureux temps, & qu'il s'est accoutumé peu à peu aux nouveaux objets qui l'environnent, il commence à sentir que la vie, la lumière, les caresses de l'amour sont des choses délicieuses ; & lorsqu'elles ont quelquefois pour lui de tristes alternatives, ce qui est inévitable, il mesure exactement sur la durée de la douleur, le chagrin qu'elle lui cause ; il l'oublie dès qu'elle cesse ; en quoi l'instinct le sert mieux

HISTOIRE NATURELLE

que notre raison, qui ne nous empêche pas de prolonger nos maux par le secours de l'imagination, & de nous en faire même d'illusoires. Du reste nous avons aussi sur l'enfance un grand avantage, nous savons hâter, amplifier, prolonger nos plaisirs par les efforts inépuisables de cette même imagination qui nous sert à étendre & à accumuler nos maux.

LE ris & les pleurs commencent pour nous au moment où nous commençons à sentir, & ne cessent qu'avec leur cause, c'est-à-dire, avec la vie. Ils sont les effets de deux sensations intérieures, qui toutes deux dépendent de l'action de l'ame; aussi ces signes sont-ils particuliers à l'espèce humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'ame, tandis que les cris, les mouvemens & les autres signes des douleurs & des plaisirs du corps sont communes à l'homme & à la plupart des animaux. *

AVEC quel tendre effusion la joie se

* Histoire Naturelle de l'homme par M. BUFFON.

manifeste dans tous les traits & surtout dans les yeux d'un *enfant libre*, * que sa mère tient sur ses genoux. Avec quel plaisir vif il répond à ses caresses, la regarde, lui sourit, la baise, se précipite sur son sein, & y cause un désordre charmant! Quel état bien plus doux, bien plus délicieux encore, que celui d'une mère sur le sein de laquelle se promènent ces petites mains qui lui sont si chères, & qui caressent si voluptueusement son cœur!

LA grandeur d'un enfant né à terme, est ordinairement de vingt-un pouces; il pèse douze ou quatorze livres. Sa tête est, à proportion, plus grosse que son corps, elle se réduit peu à peu à la dimension qu'elle doit avoir pour le reste de la vie, & cette dimension est la huitième partie du corps.

LA face d'un enfant qui vient de naître, est mal dessinée, & n'exprime rien. Ses cuisses pliées, par l'habitude.

* Je parlerai plus bas (page 76) de l'affreux usage du maillot.

qu'elles ont contractées dans le ventre de la mère, se refusent aux plus légers mouvemens. Enfin, si on l'abandonnoit à lui-même, il resteroit couché sur le dos, sans pouvoir se remuer.

PLUS sa peau est rouge, plus elle sera belle & blanche dans la suite, car elle n'est rouge que parce qu'elle est assez fine, assez transparente pour laisser appercevoir la couleur de la chair.

ON voit peu d'enfans qui n'aient le troisième jour une jaunisse; il y a aussi alors dans leurs mamelles, du lait que l'on exprime avec les doigts.

DANS quelques enfans nouveaux nés, le sommet de la tête palpite & il s'y forme une croûte dont la matière est à peu près semblable à celle des cornes. A mesure que cette croûte se dessèche, on l'enlève doucement avec une brosse.

AU lieu d'essuyer l'enfant, & au moment de sa naissance, & dans la suite, il faut le baigner; c'est une méthode bien plus facile pour la mère, & bien plus agréable pour lui. On

Pourroit ajouter que cette méthode est beaucoup plus saine que celle d'essuyer, sur-tout avec des linges chauds; mais au lieu de vouloir rendre nos enfans vigoureux, il semble que nous cherchions à ne leur faire qu'une santé foible & chancelante.

DES peuples stupides que notre mollesse n'a pas encore gagnés, ceux par exemple de l'isthme de l'Amérique, jettent les mères & les enfans dans l'eau froide aussi-tôt après l'accouchement: * les femmes y jettent, à leur tour, leurs maris, quand ils ont le malheur de s'enivrer: ** & tous ces gens

* Cet usage est bon pour les enfans de tout pays, parce que dans quelque pays que ce soit, il n'y a point d'habitude louable & saine que l'on ne puisse prendre en naissant. Mais lorsqu'on n'a pas profité des premiers momens de la vie pour multiplier ses forces, on n'en est presque plus capable ensuite: de-là vient que les bains d'eau froide si salutaires aux femmes de l'Amérique lorsqu'elles viennent d'accoucher, seroient mortels pour la plupart des Européennes, dans la même circonstance.

** Je dis *le malheur*, parce que l'ivrognerie

66 HISTOIRE NATURELLE

là privés de fluxions de poitrine, de rhumatismes, de gouttes, d'engelures, &c. jouissent d'une santé robuste, & n'éprouvent aucun des maux que notre fausse délicatesse nous attire.

L'AUTEUR de *l'avis au peuple sur sa santé*, a éprouvé combien les bains d'eau froide sont bons à tout âge; je n'affoiblirai point ses expressions, elles doivent faire loi pour ceux qui aiment la Nature & l'humanité.

» **TOUT** le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de le nettoyer dès qu'il est né, & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur est dangereux.

rie est un des vices les plus honteux qu'il y ait; on ne peut le tolérer que dans des barbares privés de toutes lumières, ou dans des esclaves qui gémissent sous le joug de l'oppression. Du reste, il ne faut pas regarder comme ivrognerie ce qu'on peut appeller une débauche honnête qui ne va pas jusqu'à faire perdre la raison.

» On peut réitérer ce lavage quelques
» jours de suite; mais c'est une très-
» mauvaise coutume que de continuer
» à les laver ainsi tiédement, & on en
» augmente le danger, si l'on met du
» beurre, comme on ne le fait que
» trop souvent, dans l'eau & le vin
» qu'on emploie. Si cette crasse paroît
» épaisse & gluante, il faut se servir d'une
» décoction de camomille avec un
» morceau de savon gros comme une
» noisette. La base de la santé est la
» régularité avec laquelle se fait la
» transpiration. Pour obtenir cette régu-
» larité, il faut fortifier la peau; & les
» lavages tièdes l'affoiblissent. Quand
» la peau a la force nécessaire, elle fait
» toujours ses fonctions, & la transpi-
» ration ne se déränge pas à tous les
» changemens de temps. On ne doit
» donc rien négliger pour la mettre dans
» cet état; & pour parvenir à ce point
» important, il faut laver les enfans
» peu de jours après leur naissance avec
» de l'eau froide, telle qu'on l'apporte
» de la fontaine.

» ON se sert d'une éponge, & l'on

68 HISTOIRE NATURELLE

» commence par le visage , les oreilles
» le derrière de la tête (on évite la
» fontanelle) * le col , les reins , tout
» le corps. Cette méthode usitée il y a
» tant de siècles , & pratiquée de nos
» jours par plusieurs peuples qui s'en
» trouvent très-bien , paroîtra révoltan-
» te à nombre de mères ; elles croiront
» tuer leurs enfans & elles n'auront
» point le courage sur-tout de résister
» aux cris qu'ils font souvent les pre-
» mières fois qu'on les lave. Mais si
» elles les aiment véritablement , elles
» ne peuvent pas leur donner une mar-
» que plus réelle de leur tendresse. Les
» enfans foibles sont ceux qui ont le
» plus besoin d'être lavés. Il y a cepen-
» dant un degré de foiblesse qui doit
» l'empêcher , c'est quand l'enfant a
» besoin de chaleur , de cordiaux , de
» frictions , pour ne pas périr de foi-

* » On nomme fontanelle cet espace sur
» la tête dans lequel on sent au toucher ,
» dans les enfans , que les os ne sont pas
» joints ou sont plus long-temps mous que
» les autres parties environnantes.

» bleffe. On ne peut croire qu'après
 » l'avoir vû souvent, combien cette mé-
 » thode de laver les enfans contribue
 » à leur donner promptement des forces,
 » J'ai eu le plaisir de voir (continue
 » M. TISSOT,) depuis que j'ai cher-
 » ché à l'introduire ici (*en Suisse,*) que
 » plusieurs mères, les plus tendres &
 » les plus raisonnables, l'ont employée
 » avec le plus grand succès. Les sages-
 » femmes qui en ont été les témoins,
 » les nourrices & les gouvernantes
 » qui en ont été les exécutrices la répan-
 » dent (*en Suisse, **). & si elle peut
 » devenir générale, comme tout me
 » l'annonce, je suis pleinement persua-
 » dé qu'en conservant un très-grand
 » nombre d'enfans, elle contribuera à
 » arrêter le progrès de la dépopulation.
 » Il faut les laver très-régulièrement
 » tous les jours, quelque temps qu'il
 » fasse; & dans la belle saison, les
 » plonger dans des seaux, dans des

* Que ne puis-je ajouter, & *en France!*
Mais nous sommes encore à bien des
 égards, loin de la sagesse helvétique.

70 HISTOIRE NATURELLE

», bassins de fontaine, dans des ruisseaux

», dans des rivières. *

», APRÈS quelques jours de pleurs ils
», s'accoutument tous si bien à cet exer-
», cice, qu'il devient un de leurs plai-
», sirs & qu'ils rient pendant toute l'opé-
», ration. **,

* Je crois devoit faire une réflexion sur le
texte de M. TRISSOT, c'est qu'il faut se gar-
der de baigner les enfans quand ils ont trop
chaud, parce que cela arrête la transpiration.
Nous ne sommes malheureusement pas aussi
robustes que certains peuples qui se jettent
dans l'eau froide ayant très-chaud & n'en
sont pas incommodés.

** A l'autorité que je cite ici, autorité
respectable & d'ailleurs appuyée de la raison
& de l'expérience, je vais en ajouter une
autre qui réunit ce double avantage. L'eau
[dit M. SMITH, célèbre Médecin Anglois]
» L'eau est d'un grand usage pour fortifier
» les enfans d'une constitution foible. Le
» Docteur BROWNE nous apprend dans son
» *Traité des cures faites par les Bains froids*,
» que dans la principauté de Galles les fem-
» mes empêchent que leurs enfans ne soient

* Voyez son *Traité des vertus médicinales de l'eau com-
mune*, 2. vol. in-12. Paris, chez Cayeller 1726; page 11.

MAIS il ne faut pas détruire le bien qu'on leur a fait en les lavant.

» noués, en les lavant soir & matin avec
 » de l'eau froide jusqu'à l'âge de neuf mois.
 » Et FLOYER, dans son *Traité des Bains*
 » *froids*, nous dit qu'une Dame en *Ecosse*,
 » qui avoit perdu plusieurs enfans par foi-
 » blesse, conserva par le conseil d'une pau-
 » vre femme montagnarde, ceux qu'elle eut
 » dans la suite, en les lavant tous les jours
 » avec de l'eau froide. J'ai conseillé mêm-
 » même [reprend M. SMITH] à un de mes
 » voisins, dont l'enfant commençoit à se
 » nouer, de le traiter de la même manière,
 » mais au lieu de le laver, on le plongeoit
 » tous les matins dans l'eau pardessus la
 » tête, parce que c'étoit en été. Voici ce
 » qui en arriva : l'enfant devint fort & vi-
 » goureux, paroissant se bien porter, quoi
 » qu'avant cela il eut le visage fort pâle &
 » défait, ce qui fait voir les grands effets
 » que l'eau produit, lorsqu'on s'en sert, pour
 » fortifier les esprits & la Nature. »

J'aurois pu abréger cette citation, mais il seroit injuste de rien retrancher à des choses aussi bonnes, aussi utiles : d'ailleurs c'est une espèce d'hommage dû à un Ecrivain savant & estimable que de citer ses propres paroles, quand même il n'auroit pas l'élégance & la douceur de style que l'on ne doit exiger que dans les ouvrages de pur agrément.

72 HISTOIRE NATURELLE

par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud ; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfans ; il faut les accoutumer à être peu habillés tant le jour que la nuit , à avoir sur-tout la tête très-peu couverte , & point du tout pendant le jour depuis l'âge de deux ans ; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes , & les faire vivre au grand air , soit l'été , soit l'hiver , le plus qu'il est possible. Les enfans élevés au chaud sont souvent enrhumés , foibles , pâles , bouffis , tristes ; ils sont attaqués de la noueure , du rachitis , de la consommation , des convulsions , des maladies de la peau , & de toutes sortes de langueurs ; ils meurent dans l'enfance ou vivent misérables en proie à tous les maux.

L'ENFANCE n'est pas le seul temps de la vie dans lequel ces bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué pour des personnes de tout âge , même pour des septuagénaires ; & il y a deux maladies plus fréquentes , il est vrai , à la ville qu'à

„ qu'à la campagne dans lesquelles ils
 „ réussissent très-bien ; c'est dans les
 „ foiblesses de nerfs , & quand la transf-
 „ piration se fait mal , qu'on craint l'air ,
 „ qu'on est fluxionnaire , foible , languis-
 „ sant. On doit les prendre avant dîner.
 „ AUTANT ces bains sont utiles , au-
 „ tant l'usage habituel des bains chauds
 „ est pernicieux , ils disposent à l'apo-
 „ plexie , à l'hydropisie , aux vapeurs ,
 „ à l'hypocondrie , & l'on voit les
 „ villes , où l'usage en est fréquent , dé-
 „ solées par toutes ces maladies.

LES gens du monde n'aiment pas les
 bains froids , cette recette est un peu
 dure & très-saine , deux motifs pour
 qu'elle ne leur plaise pas ; ils aiment
 mieux se livrer à des médecins com-
 plaisans , à des médecins qui sont souvent
 plus à craindre que la mort même ;
 car elle ne fait que retrancher de notre
 espèce le trop grand nombre d'indivi-
 dus , & ces médecins semblent avoir
 résolu de changer le reste en automa-
 tes à demi animées.... „ Je ne fais , dit
 „ M. ROUSSEAU de Genève , de quelles
 „ maladies nous guérissent les méde-

„ cins , * mais je fais qu'ils nous en don-
 „ nent de bien funestes ; la lâcheté , la
 „ pusillanimité , la crédulité , la terreur
 „ de la mort : s'ils guérissent le corps , ils
 „ tuent le courage. Que nous importe
 „ qu'ils fassent marcher les cadavres ?
 „ Ce sont des hommes qu'il nous faut ,
 „ & l'on n'en voit point sortir de leurs
 „ mains.

„ La médecine est à la mode parmi
 „ nous ; elle doit l'être , c'est l'amuse-
 „ ment des gens déœuvrés , qui ne
 „ sachant que faire de leur temps le
 „ passent à se conserver. S'ils avoient
 „ eu le malheur de naître immortels ,
 „ ils seroient les plus misérables des
 „ êtres ; une vie qu'ils n'auroient jamais
 „ peur de perdre , ne seroit pour eux
 „ d'aucun prix. Il faut à ces gens-là
 „ des médecins qui les menacent pour

* Ce respectable Auteur s'abandonne trop
 à sa bile. Du reste , il attaque ici seulement
 les médecins qui abusent de notre foiblesse
 & de notre crédulité : il parleroit , sans
 doute , avec respect des TISSOT , des HIRZEL ,
 des TRONCHIN , des SENAC , des FERREIN ,
 des CLERCC , &c.

„ les flatter, & qui leur donnent cha-
 „ que jour le seul plaisir dont ils soient
 „ susceptibles, celui de n'être pas
 „ morts.

IL ne faut faire tetter l'enfant que
 douze heures après sa naissance, afin
 qu'il ait le temps de rendre auparavant
 la liqueur & les glaires qui sont dans
 son estomach, & le *meconium** qui est
 dans ses intestins.

QU'UN enfant bien soigné, c'est-à-
 dire, arrangé proprement & sur-tout
 sans mollesse & sans entraves, seroit une
 heureuse créature! avec quelle volupté
 il jouiroit de lui-même & de la Nature
 entière, qu'il croiroit faite pour lui
 seul, sans que la raison ni l'expérience
 pût encore le détromper! Mais jaloux
 de son bonheur, dont il ne nous reste
 plus rien depuis que nous avons subs-
 titué des plaisirs factices, aux plaisirs

* *Meconium* vient du grec & signifie pavot,
 on donne ce nom à une liqueur épaisse &
 semblable au jus de pavot, qui s'amasse
 dans les intestins de l'enfant à naître,

réels, il semble que nous veuillons qu'il partage nos maux, dès sa naissance.

UNE femme tendre par principes & par tempérament, mais que le préjugé rend cruelle, reçoit l'enfant qui vient de naître. A peine l'a-t-elle un peu essuyé qu'elle le baite, qu'elle l'accable de caresses; mais persuadée qu'il ne doit se servir de ses pieds & de ses mains que quand il sera devenu *grand*; elle captive tour-à-tour chacun de ses membres; & l'emmailote comme s'il étoit mort & qu'elle en voulut faire une momie.

JE ne dirai rien des funestes effets du maillot; de dignes vengeurs des droits de la Nature, ont traité à fond, cette importante matière, & se sont élevés, en même-temps, contre un autre abus non moins affreux, je veux dire les corps ou espèces de cuirasses que portent les jeunes filles, * Leur taille est ordinairement si élégante & sur-tout si libre, si dégagée, sous un corset médiocrement ferré! mais on veut de l'ap-

* Voyez ces deux objets traités par MM. MACQUART & WINSLOU. *Collect. de Theses Medico-Chirurgicales*, vol. 5.

prêt, de la gêne.... Et pour qu'il y en ait par-tout, on se coëffe comme on s'habille. Rien n'est plus ridicule, plus mal sain, plus désagréable, qu'un épais mastic de pommade & de poudre, qu'un chignon, qu'un toupet crépé, &c. Est-ce donc ainsi que se coëffoient les graces? Quelques boucles tomboient négligemment sur leurs épaules: * on suit encore un peu ce bel usage dans la plupart de nos campagnes & même dans quelques petites villes où l'on est encore sensible aux beautés de la Nature; & cela est, on ne peut pas plus piquant, plus capable d'inspirer l'amour.... Quel dommage que l'on joigne aux charmes d'une galante chevelure, des chiffons de mouffeline, de dentelle, &c. Mais revenons au berceau.

„ LES Sinaois, les Japonois, les

* Ce que VIRGILE exprime avec beaucoup d'aménité dans ce vers, où il peint les Nymphes qui composoient la Cour de la Déesse CYRÈNE, mère d'ARISTÉE.

Cesariem effusa nitidam per candida colla.

Georg. L. IV.

D iij

„ Indiens, les Nègres, les Sauvages
 „ du Canada, ceux du Brésil, & la
 „ plupart des Peuples de la partie
 „ méridionale de l'Amérique, couchent
 „ les enfans nuds sur des lits de coton
 „ suspendus. Ceux de la partie septen-
 „ trionale, mettent au fond des ber-
 „ ceaux, une bonne quantité de cette
 „ poudre que l'on tire du bois qui a
 „ été rongé des vers & que l'on ap-
 „ pelle communément *ver moulu*. Les
 „ enfans sont couchés sur cette poudre,
 „ & couverts de pelletries. A la Vir-
 „ ginie, on attache les enfans nuds sur
 „ une planche garnie de coton, qui
 „ est percée pour l'écoulement des ex-
 „ crémens. Le froid de ce Pays de-
 „ vroit contrarier cette pratique qui est
 „ presque général en Orient & sur-tout
 „ en Turquie. Au reste cette précau-
 „ tion supprime toutes sortes de soins ;
 „ c'est toujours le moyen le plus sûr
 „ de prévenir les effets de la négligence
 „ ordinaire des nourrices : il n'y a que
 „ la tendresse maternelle qui soit capa-
 „ ble de cette vigilance continuelle,
 „ de ces petites attentions si nécessai-

Freres : peut-on l'espérer des nourrices
mercenaires & grossières ? *

LES petits Nègres têtent d'une ma-
nière bien propre à les rendre aussi ro-
bustes qu'ils le deviennent en effet. Ils
serrent une des hanches de leur mère
avec leurs genoux & leurs pieds, ils
s'attachent à la mamelle avec leurs mains,
& la suçent sans la quitter, tandis que
la mère fait divers mouvemens & tra-
vaille à l'ordinaire. Ces enfans com-
mencent à marcher dès l'âge de deux
mois, ou du moins à se traîner sur
leurs genoux & sur leurs mains, ce
qu'ils font avec une grande agilité....
Quand aurons-nous le courage d'adop-
ter cette bonne éducation physique,
& d'y joindre une aussi bonne éduca-
tion morale ? Ce vœu doit être celui de
tous les honnêtes gens ; il y a long-
temps que je le fais pour ma part. La
preuve en existe non seulement à la fin
de *l'Élève de la Nature*, imprimé en
1764, mais dans un projet de société
heureuse, que je publiai en 1756.

* Hist. Naturelle par M. DE BUFFON.
Div

(*Journal Economique*, mois de Juillet.)

IL est à propos qu'un enfant nouveau né, tette pendant le jour, de deux heures en deux heures, & la nuit toutes les fois qu'il s'éveille. * Mais la plupart des nourrices n'ont pas cette attention scrupuleuse, dont l'amour maternel est seul capable. Elles laissent, sans pitié, crier les enfans ; elles paroissent ignorer, que l'impatience, que la douleur aigrissent le caractère & affoiblissent la santé, surtout dans un âge si tendre.

EN quelque endroit que vous alliez, à vingt lieues autour de Paris, vous rencontrez des charettes pleines de nourrices & d'enfans ; & le plus grand bien que vous puissiez souhaiter à ceux-ci, c'est la mort. Je tâcherois vainement de peindre l'horreur de leur situation, le pinceau me tombe des mains. Il faut à la vérité convenir, que dans les Provinces, au moins dans

* Un enfant s'éveillerait rarement, s'il n'étoit pas gêné dans un maillot,

Celles où règne un peu d'aifance, les nourrices & les enfans font bien moins malheureux; mais ils le font encore trop.

CE feroit une institution, digne du Règne préfent, que celle de maifons communes, établies dans toutes les campagnes, pour recevoir les enfans nouveaux nés: on les y éleveroit avec foin; ceux des perfonnes un peu aifées payeroient une penfion plus ou moins confidérable; ceux des pauvres ou les enfans trouvés y feroient élevés gratuitement, & avec autant de foin que les autres. On y recevroit les filles, qu'une honte malheureufe, & fouvent meurtrière, oblige à fe cacher; on leur y donneroit toutes fortes de fecours; on garderoit, en qualité de nourrices, celles qui voudroient fe charger de cette fonction fi peu confidérée parmi nous, & cependant fi respectable & fi précieufe à l'humanité... Quel fpectacle que trois ou quatre falles fpacieufes, où la propreté fe joindroit à la fimplicité, & dont toute la magnificence confifteroit en un grand nombre d'en-

fans joyeux , robustes ; & de nourrices-jeunes , belles & saines !.....

Je ne fais si la politique de M. l'Abbé PLUCHE , est bien sage , lorsqu'il prétend que » le besoin que les habitans » de la Ville , ont de ceux de la campagne , pour élever leurs enfans , est » avantageux à ces deux ordres de » citoyens ; que cela rétablit entre eux » une sorte d'égalité , une douce liaison , » qui fait passer une partie du superflu » de la ville , dans les cabanes rustiques , » où il se change en un honnête nécessaire . Tout cela est fort bon ! mais il faudroit tâcher de faire passer le superflu des villes , dans les campagnes , par un moyen légitime : or , le seul qu'il y ait , est de n'exiger du Laboureur , qu'un impôt modique , & de ne gêner aucunement la vente des productions , que son industrie arrache à la terre . Voici d'ailleurs , un autre inconvénient affreux , qui résulte de l'usage des nourrices mercenaires . Les enfans de la nourrice sont jaloux de la magnificence de leurs frères de lait , parce qu'ils ne voient pas tout ce que le corps

& l'ame gagnent à vivre sous les innocentes loix de la médiocrité : d'où il arrive que devenus grands, il tâchent de se produire aussi dans le monde, dussent-ils commencer par la triste condition d'esclaves.

DONNER son enfant à une nourrice, quand on peut l'allaiter soi-même, c'est outrager la Nature. Mettre à la campagne les enfans de la ville, quand ils sont sevrés, seroit un bien, si on les y mettoit pour les y laisser ; & si on ne les y chargeoit de tous les ornemens du luxe ; ornemens funestes, qui, *sur parole*, & faute de logique dans la première enfance, & par habitude dans les âges suivans, rendent sous la plupart de ceux qui les portent, & de ceux qui les leur voient porter.

ON doit tourner le berceau, de manière que l'enfant reçoive le jour en face. S'il le reçoit de côté, il tourne les yeux avec effort & peut devenir louche.

IL faut bercer très-ratement, très-doucement, & prendre garde, avant

§4 HISTOIRE NATURELLE

de bercer, si l'enfant est bien à son aise, si rien ne lui manque, car on l'étourdit en le berçant; quelquefois même, on fait pis encore; on lui ébranle la tête d'une manière qui peut avoir des suites fâcheuses: enfin on le fait taire & dormir; mais s'il souffroit quand on l'a bercé, on ne l'a soulagé qu'imparfaitement, il n'aura qu'un sommeil très-court, que le besoin ou la douleur interrompra bientôt.

Si votre enfant a presque toujours envie de dormir, ce qui le prépareroit de loin à la paresse, & à la taciturnité, éveillez-le souvent par des caresses & par des chansons. Ayez soin que quand il ouvre les yeux, les premiers objets qui le frappent, soient des fleurs, de la verdure, promenez-le; ou si la saison est trop rigoureuse, faites-lui voir la campagne, au moins par la fenêtre de sa chambre.... J'oublois, & j'oublierois volontiers pour toujours, que toutes les maisons ne sont pas, comme la mienne, à la campagne.

JE voudrois convaincre les mères

qui liront cet ouvrage, que rien ne seroit plus avantageux à leurs enfans, que rien ne seroit plus propre à leur inspirer cette douce gaïeté d'habitude, qui fait le bonheur de la vie, que de rendre leur réveil presque toujours agréable, sur-tout durant les deux ou trois premières années. On trouve dans les *Essais de MONTAGNE*, un bon modèle de cette partie de l'éducation physique.

SON père, dit-il, favoit que *cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les éveiller en sursaut, & de les arracher du sommeil, auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous: & pour mieux éviter cette mauvaise méthode, il en suivoit une toute opposée, il le faisoit éveiller par le son de quelque instrument, & ne fût jamais sans homme qui l'en servit....*

JE ne trouve à cela qu'un petit inconvénient, c'est qu'il ne faut ajouter nulle autre habitude journalière, à celles de manger, de boire, de dormir & de travailler; principe, suivant lequel on doit, du moins à la seconde ou troisième année, ne plus

éveiller les enfans que de temps en temps, au son d'un instrument ou de de la voix.

LE lait de la mère ou de la nourrice, doit être la seule nourriture de l'enfant, pendant deux ou trois mois. Ce temps passé on peut lui donner de la bouillie bien cuite, & pas trop épaisse, ou du pain blanc un peu mûtonné dans du lait.

UNE femme qui se porte bien, ne devrait nourrir son enfant, que du lait de ses mammelles, pendant environ un an. Ce devoir est si doux, & il est accompagné de tant de volupté quand on la fait goûter! Les Hollandaises, les Italiennes, les Turques, & la plupart des femmes du levant, connoissent cette volupté; elles en jouissent une année entière, & c'est assez. Les Sauvages du Canada, y font plus sensibles encore, elles la prolongent déraisonnablement jufqu'à quatre, cinq & même sept ans.

A l'âge de sept ou huit mois, les huit dents incisives * commencent

* Les Dents que l'on nomme incisives

percer : elles perceroient sûrement plutôt, & causeroient bien moins de douleur, si, au lieu de hochets, on donnoit aux enfans de deux ou trois mois, de petites croûtes de pain, qu'ils s'amuseroient à sucer & à broyer.

VINGT autres dents, savoir : quatre canines (dents de chien) & seize molaires ou machelières, paroissent depuis la fin de la première année, jusqu'à la fin de la seconde. Les incisives, les canines, & les quatre premières machelières, sont poussées hors de leurs alvéolés ou cellules, par d'autres dents semblables, qui croissent vers la septième année, & quelquefois beaucoup plus tard.

QUATRE autres dents, qui achèvent le nombre de trente-deux, occupent les quatre extrémités des mâchoires, elles ne viennent qu'avec l'âge de puberté, & souvent plus tard, on les nomme pour cela *dents de sagesse*.

ou coupantes, sont celles de devant, il y en a quatre à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure.

88 . HISTOIRE NATURELLE

LES enfans commencent dès l'âge de six semaines , à sourire à leur mère , & par conséquent à l'aimer , (car la sincérité est le partage des enfans *) mais ils ne savent encore pourquoi ils l'aiment. Ils le savent bien mieux à un ou deux ans , leur affection alors est raisonnée ; ils commencent à étudier leur mère , ils ne sont occupés que de cela & y réussissent. Un enfant voit bientôt s'il est aimé de sa mère ; & s'il ne l'est pas , il la hait à son tour. Une femme qui a été elle-même , la nourrice de son enfant , & qui l'a toujours bien traité , est sûre d'être aimée de lui. Si elle l'a donné à une nourrice mercenaire , il la haitra quand elle l'aura repris , parce qu'il croira qu'elle lui a

* Cette sincérité ne dure pour l'ordinaire , dans les enfans , que jusqu'environ la seconde année. Nous commençons alors à vouloir leur *parler raison* ; leur amour-propre ou nos menaces , les obligent à faire au moins semblant de nous entendre ; ils acquièrent une habitude de dissimulation & de fausseté , qu'ils gardent souvent toute la vie.

enlevé sa vraie mère, & il aura raison. Il faudra qu'elle se soumette avec patience, & qu'elle tâche de regagner peu à peu, un cœur qu'elle avoit mérité de perdre : si elle manque de douceur pour cet enfant, ou si elle en a d'autres qu'elle aime un peu mieux, il ne tardera pas à s'en appercevoir, il la haïra peut-être toute sa vie, & je le répète, il aura raison. Il faut renoncer tout-à-fait à l'aimable qualité de mère, de père, de gouverneur, &c. quand on n'a pas pour tous les enfans, quels qu'ils soient, une amitié trop tendre, pour en pouvoir aimer un plus qu'un autre, du moins d'une manière visible, & qui puisse faire de la peine à ceux qu'on aime moins.

UN enfant jusqu'à dix-huit mois ou deux ans, paroît surpris, émerveillé de tout ce qu'il voit, il ouvre de grands yeux sur tout ce qui se présente à lui ; *

* La cause de sa surprise, est aussi qu'il voit les objets renversés, comme je le dirai à l'article du sens de la vue.

c'est un étranger qui se trouve, comme par enchantement, dans un pays inconnu. Il ne fait, ni pourquoi, ni comment, il a passé du séjour des ténèbres & du repos, dans celui de la lumière & du mouvement. Représentez-vous l'étonnement, l'extase d'un homme, qui ayant été enfermé dans un cachot, jusqu'à l'âge de vingt ou trente ans, en seroit tiré, & verroit pour la première fois le Ciel & la Terre; la surprise d'un enfant est la même, excepté qu'elle est moins vive & plus durable.

A prendre la moyenne proportionnelle entre un développement trop tardif, & un développement précoce, on peut dire qu'un enfant bien constitué, commence à bégayer à douze ou quinze mois, mais son langage n'est encore qu'une suite de sons informes, & à peine articulés. Il continue de végéter plutôt que de vivre, jusqu'environ la troisième année, qu'il prononce plus distinctement; c'est aussi le temps où la vie, qui a été jusques-là fort chancelante, commence à s'affermir: mais

À l'âge de sept ou huit ans, il a passé à peu près les premiers risques attachés à la condition humaine. Dès ce moment, un nouvel univers se présente à ses yeux, ses forces augmentent chaque jour, les facultés de son ame se développent, & quelques années après ce n'est plus un animal foible & languissant, c'est le maître de la Nature qui paroît ; le feu coule dans ses veines, sur son front siègent les graces & l'enjouement ; des mouvemens libres & prompts, annoncent la santé ferme de cet âge heureux, qu'on appelle jeunesse : âge heureux, en effet, si le tumulte des passions n'en troubloit souvent le cours.

SI un enfant a une descente * ce qui lui arrive lorsqu'on l'a négligé, lorsqu'on l'a trop laissé crier, ou qu'on l'a puni ou menacé violemment, on

* L'hernie ou descente, est une tumeur formée par la sortie de quelque partie du bas-ventre, comme les intestins, &c. Elle peut causer de grands accidens, & gêne d'ailleurs beaucoup, quand elle est invétérée.

92 HISTOIRE NATURELLE

le peut guérir par un bandage, mais à court risque de la garder toute sa vie, si l'on tarde à employer ce remède.

POUR tuer les vers, on peut faire boire aux enfans un peu de vin, mais très-peu; car il ne faut ni mettre beaucoup d'acides dans leur foible estomach, ni encore moins les accoutumer à une liqueur, qui leur seroit, un jour, bien plus funeste que des vers n'auroient pu l'être.

IL faut aguerrir les enfans contre le froid; cela est d'autant plus aisé, qu'ils ont, dans le premier âge, beaucoup plus de chaleur intérieure, qu'ils n'en auront dans la suite; & voici d'où vient cette différence. Les petits animaux ont plus de chaleur que les grands, parce que dans les petits, toutes les extrémités sont plus voisines du centre, que dans les grands. D'ailleurs, quelle que soit la cause de ce phénomène, il y a une bonne preuve qu'il existe, car le plus ou le moins de fréquence des battemens du cœur, indique le plus ou le moins de chaleur: or est-il, que les battemens ou pulsations du cœur sont

plus fréquens dans un moineau que dans une poule, & dans un enfant que dans un adulte. On peut aussi s'assurer de cette différence de chaleur, en appliquant sur eux le thermomètre.

ON préserve les enfans des vaines frayeurs que les ténèbres inspirent à tant de personnes qui se croient raisonnables, & on les accoutume à savoir se conduire pendant la nuit, en les laissant jouer & courir le soir, dans des endroits où il n'y ait aucun danger.

CE seroit ici le lieu de parler de l'éducation. Mais je ne pourrois qu'effleurer cette matière importante. Elle a été traitée à fond par *Locke*, par *M. Rousseau de Genève* * & par son compatriote *M. Ballexferd*, Auteur d'une dissertation sur l'éducation *Physique des enfans* ** qui lui a mérité le

* Je ne parle que des deux premiers volumes qu'il a faits sur l'éducation: car dans les deux autres il y a, malheureusement pour lui & pour la société, des choses répréhensibles.

** Pour remonter à la vraie source de ces excellens ouvrages, il faut lire le discours

prix de l'Académie de Harlem en Hollande, sur cette question: *quelle est la meilleure direction à suivre dans l'éducation, la nourriture & l'exercice des enfans depuis le moment qu'ils naissent jusqu'à leur adolescence, pour qu'ils vivent long-temps en santé.* Entre autres choses utiles que contient cet excellent discours, l'Auteur invite tous ceux qui élèvent des enfans, à leur laisser la liberté de se servir également des deux mains, selon l'instinct de la Nature; car elle veut, pour notre bonheur, que nous soyons *ambidextres*; & vouloir qu'un enfant se serve par préférence, de ce que des femmelettes nomment *la belle main*, c'est une grande sottise: il faudroit au contraire qu'on l'accoutumât à se servir un jour de l'une, un jour de l'autre; & il s'en feroit un jeu.

de MONTAGNE, sur l'institution des enfans, (à Madame Diane de Foix, Comtesse de Gurlon,) c'est le 25^e chapitre du premier Livre.

LORSQUE j'écrirai sur l'éducation, ou que j'entreprendrai d'élever des enfans, (ce qui vaut beaucoup mieux) je me souviendrai de ces paroles de M. DE BUFFON, „ J'ai connu quelques „ enfans qui lisoient à merveilles à „ quatre ans. Au reste on ne peut „ guères décider s'il est fort utile d'ins- „ truire les enfans d'aussi bonne heure ; „ on a tant d'exemples du peu de „ succès de ces éducations prématu- „ rées, on a vû tant de prodiges de „ quatre ans, de huit ans, de douze „ ans, de seize ans, qui n'ont été que „ des fots ou des hommes fort com- „ muns à vingt-cinq ou à trente ans, „ qu'on seroit porté à croire que la „ meilleure de toutes les éducations, „ est celle qui est la plus ordinaire, * „ celle par laquelle on ne force pas „ la Nature, celle qui est la plus pro- „ portionnée, je ne dis pas aux forces, „ mais à la foiblesse de l'enfant. •

* C'est-à-dire, seulement la *plus simple*, la *plus facile*, comme on peut juger par le reste de la phrase.

DE LA PUBERTÉ OU ADOLESCENCE.

JE n'écris point pour des enfans de sept ou huit ans, j'ignore ce qu'il convient de leur faire lire; je n'écris pas même pour des enfans de dix ans; je crois qu'on ne doit lire à cet âge là que des élémens de géographie, de géométrie, que de petits contes bien moraux, * mais à 14 ou 15 ans au plus tard, on peut lire l'Histoire Naturelle sans en excepter ce que je vais dire de la puberté, état dont on approche alors.

JEUNE homme, écoute avec respect ce que j'ai à t'apprendre. Je te suppose déjà instruit par ta mère; malheur à toi, si tu ne fais pas encore ce qu'il faut savoir pour m'entendre, ou si tu le fais d'une autre que d'elle.

* Il en faut bannir les lancements amoureux & la fécundité, deux choses aussi ridicules, aussi absurdes l'une que l'autre.

LA puberté, c'est-à-dire, l'âge où l'on commence à devenir capable d'engendrer, est le printems de la vie; cet âge accompagne l'adolescence & précède la jeunesse. On éprouve alors un violent désir, un besoin délicieux de communiquer son être... La Nature forme doucement un enfant, elle le fait végéter peu à peu par l'alternative des jeux folâtres & paisibles, & d'un sommeil tranquille; mais lorsqu'elle l'a amené à la puberté, c'est-à-dire, près de son entier accroissement, elle chasse avec impétuosité dans les parties de la génération, tout ce qu'il y a de plus organique, de plus vivant dans les alimens dont il se nourrit. Il arrive alors un changement prompt & sensible dans tout l'individu; le col enfle, la voix devient plus ferme, les yeux plus vifs & plus brillans, le membre génital grossit dans les garçons, le vagin se rétrécit dans les filles par la même cause & pour la même fin; le sein s'étend, s'arrondit, les menstrues paroissent, &c.... Et l'amour entre dans le cœur par tous les sens.

58 HISTOIRE NATURELLE

L'AGE de puberté est différent chez les différens peuples, & semble dépendre en partie de la température du climat & de la qualité des alimens. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les Villes, la plupart des filles sont pubères, (nobiles) à douze ans, & les garçons à quatorze. * Dans les Provinces du nord, & dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à quatorze ans & les garçons à seize.

UN calcul ~~est~~ à faire, démontre, que de deux jeunes gens, si l'un est pubère à quatorze ans & l'autre à seize, le premier sera, toutes choses égales d'ailleurs, plutôt vieux que l'autre, de six ou huit ans au moins; les habitans

* Les femmes arrivent plutôt que nous à la puberté, parce qu'elles sont d'une complexion plus délicate, d'une texture moins forte: (c'est ainsi que le tilleul croît plus vite que le chêne) mais elles arrivent aussi plutôt que nous à la vieillesse & à la mort, du moins ordinairement; car, nous verrons dans la description du dernier âge qu'il y a beaucoup d'exceptions à cette règle.

De la campagne ont donc sur ceux de la ville, parmi beaucoup d'autres avantages, celui d'être plus long-temps jeunes. A la ville tout tend à accélérer notre accroissement. Nous sommes des fruits précoces & viciés, nous échappons à la Nature; ce n'est que dans les campagnes qu'elle forme à loisir des corps robustes qui croissent paisiblement à l'ombre de la liberté & de l'innocence. Ce n'est que dans cet heureux asyle que l'on voit de jeunes filles & de jeunes garçons folâtrer ensemble avec toute l'ingénuité & la candeur possible. Ils goûtent long-temps ce qu'on peut appeler les préliminaires de la volupté, & les trouvent délicieux, sans savoir encore quel en est le terme. A la ville, au contraire, loin de conserver cette paisible & douce ignorance, ce charmant embarras de l'amour dans de jeunes cœurs, on en fait toutes les finesse, tous les manéges, avant de pouvoir en jouir, & on est privé du plaisir vif & délicieux de la surprise. Une petite fille de cinq ou six ans au plus, commence déjà à savoir qu'il

faut rougir, qu'il faut avoir un maintien, de la décence, &c.... Mais cela est nécessaire, puisqu'il y a dans les villes, d'infâmes Sardanapales, qui dégoutés des meilleurs fruits, ne veulent plus que piller & flétrir des fleurs à peine écloses.

SI vous voulez savoir combien sont funestes, la puberté hâtive, l'oisiveté, la bonne chère, la contrainte ou décence, la fermentation des passions, & les autres causes de débauche qui se réunissent dans les villes; lisez un ouvrage de M. TISSOT qui a pour titre *l'Onanisme, ou dissertation sur les maladies produites par la masturbation*. Ce livre est inestimable, les jeunes gens le devroient lire jour & nuit. Aussi en Allemagne, où la philosophie fait, avec moins d'éclat, plus de progrès peut-être que par-tout ailleurs, cet ouvrage est aujourd'hui un livre classique.

LE nom d'*Onanisme*, vient d'ONAN, un des fils de NOÉ, & le premier masturbateur dont parle l'histoire. La masturbation (car il le faut dire une

sois) est l'émission violente de la semence. * La Nature que ce crime outrage nous en punit avec la plus grande sévérité par des maladies longues & habituelles, qui minent peu à peu non seulement le corps, mais l'esprit même, & cette punition est juste : il faut donc avertir & exhorter les jeunes gens, & sur-tout les tenir loin de tout ce qui pourroit les porter à un plaisir aussi infâme que dangereux.

ST. JEROME & M. ROUSSEAU de Genève, cités tous deux par M. TISSOT, vont nous dire avec leur brûlante éloquence, l'un combien la bonne chère est nuisible à un jeune homme, l'autre combien son gouverneur doit être assidu auprès de lui pour le soustraire aux dangers de la masturbation, & éloigner tout ce qui pourroit lui en faire naître le désir.

LES forges de Lannos, les volcans,

* Par le renversement de quelques lettres on a formé masturbation du latin, *manus strupatio* que l'on pourroit traduire prostitution de la main.

102 HISTOIRE NATURELLE

du *Vesuve* & du mont *Olympe* * ne brûlent pas de plus de flammes que les jeunes gens qui se nourrissent de mets succulents & qui boivent du vin.

VEILLEZ avec soin sur le jeune homme, ne le laissez feut ni jour ni nuit, couchez tout au moins dans sa chambre... Dès qu'il aura contracté cette habitude la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujéti, il en portera jusqu'au tombeau les tristes effets il aura toujours le corps & le cœur énérvés.

* Il y a quatre Montagnes de ce nom.
1. Celle qui est entre la Thessalie & la Macédoine, que les Poètes ont tant célébrée, dont ils ont fait le séjour des Dieux, & qu'ils ont nommée *Olympe*, d'un mot grec qui signifie *resplendissant*, parce qu'un soleil sans nuages l'éclaire toujours. 2. L'*Olympe* de la *Galatie*, dans l'Asie mineure. 3. Celui de la *Mysie*, près de l'*Hellespont* qui est aussi dans l'Asie mineure. 4. Celui d'*Ethiopie*, près d'*Héliopolis*, sur les bords de la mer rouge. Ce dernier est celui dont parle ici St. JEROME, il jettoit alors des flammes tous les jours, depuis le lever du soleil jusqu'environ midi.

LES moyens d'empêcher que l'imagination d'un jeune homme ne s'allume, & que son tempéramment ne se développe trop tôt, sont indiqués dans l'ouvrage de M. TISSOT : on peut les réduire à ceux-ci ; ne le laisser vivre familièrement avec aucune femme, faire en sorte qu'il n'en voie aucune dans certains états de nudité trop voluptueux. Ne lui laisser lire aucun livre ni entendre aucune chanson ou trop tendre ou obscène. Ne lui point laisser voir de tableaux de l'un ou l'autre de ces deux genres, le nourrir de mets très-simples, ne lui donner presque jamais de vin pur, très-peu de bière ou de cidre, de café, de chocolat ; bien moins encore de ratafiat & de liqueurs fortes. Il faudroit enfin que son gouverneur ou son père, (ce qui doit être la même chose,) fut toujours avec lui, sans néanmoins le gêner, ni le contraindre, & qu'il couchât même dans sa chambre... La plupart de ces choses sont fort aisées à la campagne & presque impossibles à la ville ; ce qu'il y a de plus gênant, même à la campagne, c'est

de ne pas quitter le jeune homme quand il est seul ; l'éducation commune faite avec soin n'a pas ce dernier inconvénient, car des jeunes gens rassemblés se surveillent sans s'en appercevoir. Il faut cependant qu'il y ait toujours avec eux un homme vigilant & attentif, mais au moins un seul homme suffit à plusieurs enfans, & il n'en est pas de même dans l'éducation particulière.

IL faut, sans négliger les moyens de sagesse indiqués ci-dessus, lâcher quelquefois la bride au jeune homme, (en l'observant toujours) car on doit en faire un homme de société & non pas un ours ; & pour le rendre propre à la société, il faut un peu l'y préparer de loins.

C'EST un grand malheur que de ne pas satisfaire au vœu de la Nature, que de ne pas devenir père lorsque le temps en est venu : c'est un malheur encore plus grand de hâter le moment qu'elle a marqué, ou de substituer à ses vrais plaisirs ceux d'une volupté solitaire & brutale. * C'en est aussi un

* Les Loix de la société, ou plutôt les

est grand que de faire dépendre son repos & sa félicité de la certitude de jouir le premier de la personne à laquelle on s'unit : & d'ailleurs il n'y a aucun moyen certain de s'en assurer.

On peut raisonnablement supposer que des barbares, dans quelque intervalle de guerre, se sont amusés à rédiger un petit code de loix bien injustes, bien cruelles, & qu'ils ont sur-tout signalé leur sagesse & leur prudence à l'article des mariages, à celui de l'honneur des femmes, à celui des signes de la virginité, &c.

Que la femme que vous choisirez ait un avantage inestimable, & trop

abus qui se sont introduits dans la société, produisent le célibat forcé, & le crime de masturbation, qui en est presque inséparable.... Que faire cependant, car un mariage heureux est si rare, si difficile ! & dans un mariage malheureux, l'amour perd toutes ses douceurs ; il ressemble alors à une lampe sépulchrale, qui éclaire une urne, sans réchauffer les cendres qu'elle contient.

peu senti, qui devient de plus en plus rare, qu'elle ait ce qu'on peut appeller la beauté de la santé & de la force; c'est la seule réelle: qu'elle y joigne, s'il est possible, toutes les vertus sociales, mais ne cherchez en elle que cela, & soyez tranquille sur tout le reste. *

COMBIEN l'opinion & l'erreur ont d'empire sur les hommes! quel contraste dans les goûts & dans les mœurs des différentes nations! Tandis que les unes mettent leur gloire à jouir des prémices de la virginité, les autres se font un point d'honneur ou même de Religion, de n'en vouloir pas, & de ne se marier qu'après avoir prostitué leurs femmes, ou respectueusement, aux ministres des autels, ou avec mépris, à des esclaves. La vraie Religion, également éloignée de ces deux espèces de fanatisme, nous apprend que la virginité du corps, n'est que l'emblème de celle

* J'ai dit plus haut [p. 29.] la même chose & en mêmes termes; mais c'est encore ici une de ces vérités qu'on ne sauroit trop répéter.

du cœur ; que celle-ci est la seule nécessaire , qu'à la vérité on doit tâcher de conserver la première jusqu'au temps du mariage ; mais qu'il est aussi absurde qu'injuste , d'en vouloir venir aux preuves , qui d'ailleurs n'existent pas.

L'AGE de la puberté est celui de l'amour. * Cette passion , ce besoin , qui se déclare plus promptement dans les filles que dans les garçons , se déclare plus vivement dans ceux-ci , & parce qu'ils sont plus robustes , & parce que destinés à contribuer plus que les femmes à la génération , il falloit qu'ils fussent plus ardens qu'elles.

PARMI les *moyens de perfectionner l'espèce humaine* , qui sont l'objet d'un très-bon ouvrage de M. de VANDERMONDE , il faut sur-tout s'attacher au croisement des races. Si notre espèce

* Il est par conséquent celui pour lequel les Romains tendres , les recits de folies amoureuses , que l'on nomme héroïsme , transports , fidélité inviolable , &c. &c. sont des poisons mortels.

nous étoit aussi chère, si elle étoit aussi précieuse à nos yeux, que celle des chevaux & des chiens mêmes, nous prendrions plus de soins pour empêcher qu'elle ne dégénérât..... Nous élevons nos enfans dans une mollesse qui en tue la moitié, & qui réduit les deux tiers du reste, à n'être que des hommes foibles & valétudinaires..... Nous souffrons qu'une partie de nos frères, languissent dans l'indigence : (& l'indigence est l'ennemie mortelle de la santé & de la beauté) Nous souffrons qu'un grand nombre d'autres, fassent continuellement des métiers malfaisans * tels que ceux de doreurs, de tailleurs de pierres, ** d'exploit-

* Je dis *continuellement*, parce que dans une société bien gouvernée, on ne devrait donner que quelques années de sa jeunesse à ces métiers là. Après quoi on seroit rendu à l'Agriculture, & à d'autres Arts aussi agréables que fains.

** Il est rare qu'un doreur & un tailleur de pierres, vivent plus de 45 ans, le dernier meurt de la poitrine, & l'autre de l'estomach.

teurs de mines, de Tanneurs, &c. & qu'ils habitent des lieux humides & resserrés, ou exposés aux chaleurs & aux froidures les plus vives. Ces lieux sont sur-tout les greniers & les mansardes. * Combien d'autres abus encore il y auroit à réformer, si on vouloit sincèrement perfectionner, ou du moins relever tant soit peu l'espèce humaine. Il y auroit aussi quelques

* Ce n'est à la vérité que dans les Villes, que les pauvres gens sont si mal logés, car à la campagne ils jouissent, du moins ordinairement, d'un air pur, mais il y a tant de villes!... Heureusement qu'il y en a peu d'aussi infectes que *Paris*, *Paris* nommé à juste titre le tombeau de l'Europe. Il falloit pour achever d'y rendre affreuse la situation des domestiques, & des gens qui ne sont pas riches, qu'on les logeât dans des greniers, ou dans des chambres qui n'en diffèrent guère. On appelle ces sortes de chambres *Mansardes*, du nom de *Jules-Ardois* *MANSARD*, leur inventeur, célèbre Architecte du siècle dernier. On commence heureusement à faire, à la place des mansardes, des attiques, c'est-à-dire, des étages peu élevés, qui séparent l'étage supérieur d'une maison, d'avec le grenier.

nouveaux usages à introduire, entre autres celui du croisement ou mélange des races, c'est-à-dire, qu'il faudroit, par exemple, unir des François, des Anglois, &c. à des Italiennes, des Espagnoles, &c. &c. Un Gouvernement sage qui feroit ces mélanges avec beaucoup de soins, tant pour le moral que pour le physique, en obtiendroît bientôt la meilleure & la plus belle espèce d'hommes qui soit possible.....

Quelle honte, que nous fassions venir à grands frais de *la Perse* & de *l'Egypte*, des étoffes, des teintures, & d'autres bagatelles, & que nous négligions de faire venir de *la Circassie* & de *la Géorgie* ou *Gürgestan*, de belles filles, que leurs parens, accoutumés à ce commerce barbare, donnent pour vingt écus...

Puisse bientôt la vraie Philosophie, mettre fin à toutes ces horreurs, & puissions-nous alors être assez jaloux de la perfection de notre espèce, pour substituer au vil trafic dont je viens de parler, des échanges honnêtes qui consisteroient à mener en *Géorgie*, de jeunes gens des deux sexes, & à en

faire venir du même pays chez nous.

JE fais bien que de pareils vœux sont superflus, & que les moyens que j'indique sont peut être impraticables. Heureuse cependant la nation, qui pouvant allier les loix de la Religion & de la société, feroit tirer parti du croisement des races, & l'embellir du sang Asiatique. Ce seroit un moyen sûr & prompt, de réparer le genre humain, de répandre par-tout la beauté... LA BEAUTÉ ! Peut-on prononcer ce mot, sans un délicieux frémissement ! Est-il dans l'Univers rien de comparable à un beau corps ! On devroit s'estimer plus heureux, d'être le père, ou l'amant, ou l'époux, d'une femme aussi belle que la *Vénus* de PHIDIAS, que d'avoir conquis un Royaume.

DE ce que les femmes sont, en général, moins passionnées que nous, il en faut conclure, que quand elles cherchent à nous plaire, à nous attirer par les graces dont la Nature les a si libéralement pourvues, c'est plus notre bonheur que le leur qu'elles se propo-

VII. HISTOIRE NATURELLE

font; & cette générosité doit nous les faire aimer encore davantage. Il faut néanmoins convenir aussi, que leur intérêt particulier, les porte un peu à ce qu'elles font pour nous; car en excitant nos desirs par leurs charmes, elles augmentent notre amour, notre empressement, & elles savent que c'est le moyen le plus efficace que nous ayons d'accélérer, d'échauffer à notre tour, leurs desirs, presque toujours plus foibles & plus lents que les nôtres.

ON voit quelques femmes qui sont fort portées à l'amour, ce sont 1.^o celles d'un tempérament vigoureux & sanguin; 2.^o celles qui ont l'imagination enflammée, exaltée par la lecture des livres voluptueux, ou par des conversations lascives, &c. Les premières sont heureuses, quand elles n'abusent point des forces qu'elles ont reçues de la Nature; les autres deviennent souvent les victimes d'un amour métaphysique & insensé. L'air hardi & convoiteux dont les premières sur-tout regardent ordinairement les hommes, est la marque à laquelle on les peut

reconnoître. Telle étoit cette jeune fille qu'HORACE peint si bien d'un seul trait.

Proturâ fronte petit maritum. *

IL se trouve quelques filles, qui même avant l'âge de puberté, deviennent furieuses d'amour. Les livres d'Anatomie sont remplis d'exemples frappans de cette maladie étrange, & qui souvent deviennent funestes pour celles qui en sont l'objet. M. DE BUFFON a connu une jeune personne, qui ne pouvoit regarder un homme sans entrer dans une espèce de délire, accompagné de gestes voluptueux & indécens. Elle jouissoit, au contraire, d'une parfaite tranquillité, quand elle n'étoit qu'avec des femmes. Cette maladie que l'on nomme *fureur utérine*, ou *affection hystérique*, est produite par l'une des deux causes que j'ai indiquées ci-dessus, & souvent par toutes deux ensemble. Beaucoup de soins, des boissons rafraî-

* (Son air pétulant & l'ardeur de ses regards, demandent un mari:)

134 HISTOIRE NATURELLE

chiffantes , un régime un peu austère ; la pallient , s'ils ne peuvent la guérir : & il ne faut pas non plus , chercher à guérir radicalement , les personnes qui en sont attaquées , c'est-à-dire , les guérir de telle sorte , qu'elles tombent pour toujours dans l'extrémité contraire , parce que cela leur nuirait beaucoup , & dérangerait leur tempérament.

LA puberté n'étant sur-tout distinguée des autres âges , que parce qu'elle est celui où nous commençons à être capables d'engendrer , je crois devoir rapporter ici les opérations cruelles & infâmes , auxquelles la barbarie & la jalousie , ont fournis les parties de la génération. Il en faut excepter la circoncision dont je vais parler.

LES peuples du levant & du sud ; coupent à leurs enfans , la peau du prépuce , pour empêcher qu'elle ne croisse , (c'est ce qu'ils appellent *circconcire* *) sans cela cette peau s'allon-

* Ce mot vient du latin *circumcidere* ; (couper autour.)

geroit trop , & les incommoderoit beaucoup , * comme il est toujours arrivé aux hommes de ces contrées , que l'on a négligé de circoncire :

MÊME avant le temps d'Abraham ; la circoncision se pratiquoit en Chaldée , & dans tout l'Orient. On la croit utile dans les pays chauds , puisque son usage s'y perpétue. En voici deux autres bien différens , ils sont horribles , ce sont des supplices continuels , des supplices recherchés , qui au lieu d'ôter la vie , en rendent presque tous les instans aussi affreux , que la mort même. L'un de ces deux usages est la castration ; ** l'autre l'infibulation. ***

* Il y a des pays , ou par la même raison , il faut couper les nymphes aux filles.

** Du latin *castrare* , qui signifie *couper* , mais qui se dit spécialement de l'amputation des testicules.

*** Ce mot vient du latin , *infibulo* ; que CALEPIN traduit par *emboucler* , c'est-à-dire fermer avec une boucle , un cadenas , ou quelqu'autre moyen semblable.

PRESQUE toutes les pratiques déraisonnables ou barbares, presque toutes les opinions absurdes sont très-anciennes, parce qu'il a fallu que les ténèbres précédassent la lumière; * c'est pour cela que la castration a été assez généralement connue & employée chez les plus anciens peuples du monde. Elle étoit la peine de l'adultère chez les Egyptiens.

„ Il y a plusieurs espèces de castrations; ceux qui n'ont en vue que la perfection de la voix, se contentent de couper les deux testicules; mais ceux qui sont animés par la défiance qu'inspire la jalousie, ne croiroient pas leurs femmes en sûreté, si elles

* Il n'a sans doute fallu par une des Loix générales dont la Nature ne s'écarte jamais, & cette Loi est peut-être la même, qui (par une suite nécessaire de celle qui fait, que tout a un commencement, un milieu & une fin) assujettit les métaux & les pierres, à être brutes avant que de pouvoir se polir par le frottement; & les animaux & les plantes à être semences, avant que de devenir par la nutrition tout ce qu'ils doivent être.

„ étoient gardées par des Eunuques de
 „ cette espèce : ils ne veulent se servir
 „ que de ceux auxquels on a retran-
 „ ché toutes les parties extérieures de
 „ la génération.

CES parties ont avec le cerveau ;
 d'où partent tous les nerfs , & avec la
 gorge , où sont les organes de la voix ;
 une correspondance merveilleuse , dont
 on découvrira peut-être enfin la cause ;
 les observations des savans Anatomis-
 tes modernes , nous font espérer cette
 découverte.

ON châtré les enfans , pour qu'ils
 conservent toute leur voix , la voix
 grêle & perçante , qu'ils ont dans ce
 premier âge... Laissez leur la puissance
 d'engendrer , & leurs enfans chanter-
 ont à leur place ; * & les plaisirs de

* Le premier qui a châtré son fils , pour
 lui conserver une voix enfantine , auroit
 voulu , s'il avoit su quelque moyen d'y
 réussir , que tous les hommes de son siècle,
 à commencer par lui-même , se fussent as-
 surés une vie éternellement triste & sans
 postérité. Le même motif qui l'a rendu ca-
 pable de châtrer son fils , lui auroit à plus

l'amour, que vous n'avez point traversés, vous procureront les jolies voix que vous aimez mieux obtenir d'une opération cruelle. M. ROUSSEAU dit, en parlant de ces Eunuques, que ce sont » de malheureuses victimes, dont » on sacrifie la moitié de l'existence, * » & toute la postérité, à de vaines » chançons.

UN autre motif bien plus affligeant pour l'humanité, détermine certains peuples à châtrer leurs enfans, c'est qu'ils voudroient éteindre leur race, parce qu'ils ne voient que ce moyen de la soustraire à l'oppression de leurs tyrans.

forte raison, fait commettre cet autre attentat contre la Nature, car la vie est plus précieuse que la voix. Il auroit donc fait un plus grand sacrifice encore, s'il l'avoit fallu pour conserver sa vie, que pour conserver la voix de son fils. Cet homme là étoit l'ennemi du bonheur public, l'ennemi des races futures, l'ennemi de l'Univers entier. Et il n'est pas moins dire, de ceux qui continuent ce qu'il a commencé.

* La castration dérange & affoiblit toute l'économie du corps.

Mais cette conduite ne me paroît ni juste, ni généreuse; ils doublent la misère de leurs enfans, en y ajoutant de nouvelles privations. Ne vaudroit-il pas mieux leur laisser toute la force, toute l'énergie de la Nature, & y joindre le peu d'éducation que l'indigence, que la servitude est capable de donner & de recevoir. Peut-être, avec tout cela, pourroient-ils secouer peu à peu le joug, ou du moins adoucir la férocité de leurs tyrans. Car ce sont là les effets nécessaires de la conservation des forces & de l'accroissement des lumières.

DANS les prisons où la jalousie retient les plus belles femmes de la terre, dans ces prisons magnifiques, où elle leur inspire la volupté par tous les sens; & ne les en laisse presque jamais jouir, elle les fait garder par des Eunuques, non seulement inhabiles à tout plaisir, mais d'une figure hideuse, effrayante. * Ces Eunuques sont de nou-

* Les Serrails où l'on traite si indignement les femmes, sont fort rares, & ce que les voyageurs nous disent là-dessus, est souvent exagéré.

veaux Ixions, & les femmes commises à leurs soins, font des corps vivans, que par une cruauté inouïe, on attache pour ainsi dire à des cadavres.

Tous les jaloux n'étant pas assez riches pour avoir des Eunuques, qui gardent leurs femmes, l'un d'eux a imaginé l'infibulation, * qui est aujourd'hui en usage chez la plupart des peuples de l'orient & du midi. On appelle infibulation, non seulement l'art de s'assurer des femmes par des ceintures à cadenas, &c. ** Mais aussi celui de brider le prépuce des hommes, par un anneau, & de fermer par le même moyen dans les femmes, l'entrée de la vulve, tous moyens odieux de continence, que la superstition, non moins absurde que la jalousie, emploie comme elle. Les Moines orientaux, pour donner au peuple une haute idée de

* L'étymologie de ce mot est expliqué à la page 115.

** On les nomme en Italie *ceintures de virginité*.

leur chasteté, s'infibulent le prépuce, avec les anneaux dont je viens de parler; mais je soupçonne que la plupart de ces anneaux sont fait de manière qu'on peut les ôter quand on veut,

DE L'AGE VIRIL.

LE corps achève de prendre son accroissement en hauteur, à l'âge de pùberté & pendant les premières années qui succèdent à cet âge. Il est, avant l'âge de trente ans, dans son point de perfection, pour les proportions de sa forme: (celui de la femme y parvient beaucoup plutôt) & comme il n'est pas donné aux êtres physiques de rester long temps dans cet état sans décheoir; *

* Il faut pour l'ordre & la beauté de l'Univers que tout finisse, c'est-à-dire, que tout change de forme. La vie nous paroît bien longue, bien triste, sans l'alternative continuelle du travail, du repos, des autres besoins, & enfin de la mort, qui est le dernier de tous; mais qui en est un. Si les hommes du temps d'Homère vivoient

on a à peine atteint l'âge de 35 ou 36 ans, que déjà les forces diminuent. Les mouvemens sont moins vifs, moins impétueux : mais quand on a eu le bonheur de pouvoir éviter tous les excès de débauches, de plaisirs, ou de travaux, &c. on n'éprouve pas d'abord un dépérissement sensible ; il ne le devient même qu'entre 50 ou 60 ans.

DES membres fortement dessinés, de gros muscles, * une démarche fière.

encore aujourd'hui, ils s'ennuieroient certainement beaucoup, & le malheur particulier, seroit joint à un grand malheur public ; c'est que chacun d'eux auroit gardé par habitude, les préjugés, la barbarie de son enfance, d'où il arriveroit que les arts & la philosophie seroient encore au berceau. Tout l'Univers seroit un séjour de monotonie, d'inertie, d'horreur, si l'état de permanence avoit lieu pour les hommes, & par conséquent pour les autres êtres physiques ; car, les loix de la Nature sont générales, & si les hommes étoient immortels tous les êtres le seroient.

* Les muscles sont des parties organiques, qui servent aux divers mouvemens du corps animal ; ils sont charnus, fibreux, susceptibles d'extension & de rétrécissement. Il y a

Dans l'homme; des traits fins & délicats, des formes plus arrondies dans la femme, voilà le point de perfection où la Nature se proposoit de les conduire. Le tableau suivant doit être celui des deux sexes. La Nature les a très-peu séparés, elle a mis très-peu de différence entr'eux, & l'un des plus grands maux que la société ait produits, c'est d'avoir multiplié arbitrairement ces différences.

dans le corps humain quatre cens & quelques muscles, chacun desquels est composé de trois parties, la tête, le ventre & la queue, ou le tendon. Cette dernière se nomme *aponeurose*, d'un mot grec qui signifie extension de nerf. Elle se nomme ainsi parce que tous les nerfs dont le point de réunion est dans le cerveau, traversent les muscles & y portent les ordres de l'ame. Les personnes qui ne savent point d'anatomie appellent les muscles, nerfs, parce qu'elles ignorent que les nerfs sont de très-petites parties, très-minces, très-déliées, très-mobiles, des espèces de fils d'araignée distribués dans tout le corps & spécialement dans les muscles, (voyez la définition des nerfs au commencement de l'article de la vue, notes 1 & 2.)

224 HISTOIRE NATURELLE

L'HOMME arrivé à l'âge viril, à cet âge de perfection dont je viens de parler, méprise (ou doit mépriser) la plupart des bagatelles * qui l'ont amusés dans les deux âges précédens. Tous les sens aussi actifs, aussi exercés qu'ils doivent l'être, lui procurent des plaisirs qui jusqu'alors lui avoient été inconnus. Son ame commence à jouir d'elle-même dans le calme des passions. Avidé de connoissances, capable des efforts les plus vigoureux, il raisonne & combine ses idées. Il commence à sentir toute la noblesse de son origine, & il s'intitule avec raison, le plus beau, le plus fier des animaux, & enfin leur modérateur, leur maître, leur Roi. C'est alors aussi qu'il connoît les charmes que procure la méditation des grandes vérités, & sur-tout la contemplation de la Nature. C'est alors que, les yeux tournés vers le

* Je dis la *plupart*, car il me semble qu'il devrait aimer toute sa vie, les amusemens de l'enfance, qu'il devrait savoir toujours les associer aux occupations les plus utiles & les plus sérieuses.

Le Ciel, il ose d'un regard assuré en parcourir l'espace immense : il ose calculer la grandeur, les intervalles respectifs, le mouvement rapide & réglé des vastes corps qui roulent sur sa tête, & y découvrir un Dieu, tandis que les autres animaux les yeux fixés sur la terre qu'ils touchent par tous les points de leurs corps sont entièrement soumis à ses ordres & viennent ramper à ses pieds.

» CE n'est que par cette extrémité inférieure qu'il touche la terre ; il semble la dédaigner, * les bras ne

* Le besoin qu'il a d'elle, comme les autres animaux, l'oblige souvent à s'en rapprocher ; la reconnaissance seule devoit aussi l'y déterminer, la flexibilité de ses reins lui rend d'ailleurs facile cette attitude si souvent nécessaire.

Les hommes qui passent toute leur vie couchés, assis, ou debout, sans jamais s'incliner pour recueillir les bienfaits de la Nature, sont des monstres d'ingratitude, à moins qu'occupés ailleurs de choses vraiment utiles à la société, elle ne les dispense elle-même du travail dont je viens de parler ; travail qui, au lieu d'être fatigant, seroit agréable s'il étoit partagé entre tous les hom-

» lui sont pas donnés pour servir de
 » pillers, d'appuis à la masse de son
 » corps ; sa main ne doit pas fouler la
 » terre, & perdre par des frottemens
 » réitérés, la finesse du toucher dont
 » elle est le principale organe. Le bras
 » & la main sont faits pour servir à
 » des usages plus nobles, pour exécute
 » ter les ordres de la volonté, pour
 » saisir, pour écarter les obstacles,
 » pour prévenir les rencontres de ce
 » qui pourroit nuire, pour embrasser &
 » retenir ce qui peut plaire, pour le
 » mettre à portée des autres sens.»

LA face de l'homme est le siège visible de son ame, c'est-là que semblable à l'astre du jour elle répand ses feux avec plus ou moins de vivacité, selon qu'ils y sont plus ou moins environnés

mes, excepté le très-petit nombre de ceux qui en sont légitimement dispensés, & qui devroient au moins, comme CYRUS, s'en faire un amusement. (Voyez la *Cyropédie* de XENOPHON, & le livre de *la Vieillesse* de CICERON, deux excellens ouvrages qui valent mieux que la plupart de nos traités de morale.)

des vapeurs sombres que produisent les vices & les passions tumultueuses.

QUE les yeux sur-tout expriment bien les affections de l'ame ! Avec quelle énergie & quelle vérité elle vient s'y peindre toute entière ! Que l'amour les rend tendres & séduisans ! Que la haine ou l'indignation les rend terribles ! Quels charmes moins piquans , mais plus doux que ceux de l'amour même , la tristesse leur prête ! Quelle volupté inexprimable que celle de deux amans qui se regardent ! . . . Il en est une autre presque aussi vive & plus pure , c'est celle d'un homme sensible & reconnoissant , qui regarde son bienfaiteur ou son ami.

APRÈS les yeux , la bouche est la partie la plus intéressante du visage ; la vie que l'organe de la voix y répand , la couleur vermeille des lèvres , la blancheur des dents , tout contribue à l'embellir , c'est le siège de l'enjouement , des amours & des graces. Le front , le nez , les oreilles , la chevelure sont encore des parties essentielles à la beauté du visage ; mais comme elles ont moins de mouvement que les au-

218 HISTOIRE NATURELLE

tres, & qu'elles expriment peu, elles fixent moins l'attention.

L'AGE viril est celui où le corps ayant acquis son accroissement paroît dans toute sa beauté; cet âge est aussi le plus favorable à l'ame, elle est alors plus libre, plus maîtresse d'elle même, elle a pour se soutenir & pour avancer dans la carrière de la sagesse, deux bons moyens qu'elle n'avoit pas auparavant, l'un est le loisir de réfléchir, l'autre l'avantage de pouvoir également profiter du bien & du mal qu'elle a fait, & de beaucoup de choses que le commerce du monde & l'instruction écrite ou orale lui ont apprises. Durant l'enfance & la jeunesse, elle étoit trop dissipée, elle n'avoit ni le loisir, ni presque la faculté de penser. L'enfant jouit & ne fait pas favoriser son bonheur. Le jeune homme emporté par l'ardeur de son tempérament, veut jouir de tout à la fois, néglige un bonheur facile & vrai, pour en poursuivre un impossible, & conséquemment faux. Il est beaucoup plus capable de réfléchir, que ne l'est un enfant, & souvent néanmoins il ne

réfléchit pas plus que lui. Je dis *souvent*, car, s'il a eu une éducation solide & honnête, il saura joindre la vivacité d'un jeune homme à la prudence d'un homme fait. * Tel est l'avantage d'une bonne éducation, elle unit l'âge viril à la jeunesse; & ainsi, tandis qu'elle prolonge nos jours, en rendant notre conduite régulière & sobre, elle double encore réellement notre bonheur, en nous faisant recueillir tous les avantages de l'âge viril, & dans la jeunesse, malgré sa pétulance, & dans la vieillesse même, malgré sa langueur.

* Il est beau d'accélérer ainsi la virilité, de la faire concourir avec l'adolescence & la jeunesse. Il ne faut cependant pas que celles-ci soient entièrement absorbées par l'autre: & j'ose dire que ce que l'on appelle *un jeune vieillard*, est, ou une erreur de la Nature; ou un effet de la mauvaise éducation. Un *enfant raisonnable* est encore un être plus bizarre; il faut qu'un enfant vége librement, qu'on l'accoutume au travail, sous l'apparence du plaisir, qu'on lui fasse éviter tout ce qui peut lui donner ou des caprices ou de l'orgueil, de l'inflexibilité; & voilà les seules choses nécessaires à son âge.

HEUREUX celui qui peut commencer dès l'âge de quinze ou dix-huit ans, à être homme & ne cesser de l'être qu'à 70 ou 80. Heureux celui qui, sans avoir besoin ni de ses travers ni de ceux des autres pour se corriger, a goûté dès sa jeunesse les maximes de la Philosophie; heureux qui dès cet âge tendre, a reçu dans son ame les vérités consolantes & sublimes que LA FONTAINE exprime si bien au commencement de la Fable de PHILEMON & BAUCIS. *

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux,

Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir
peu tranquille,

Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle.

Véritable vantour que le fils de Japer

Représente enchaîné sur son triste sommet;

* Si j'osois me permettre de moraliser long-temps, avec quel plaisir j'ajouterois à ce passage de la Fontaine, d'autres excellens morceaux de Cicéron, de Sénèque, d'Horace, &c.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste :
Le sage y vit en paix & méprise le reste.

Content de ses douceurs, errant parmi les
bois ,

Il regarde à ses pieds , les favoris des Rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe en-
vironne ,

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle
donne.

Approche-t-il du but , quitte-t-il ce séjour ;
Rien ne trouble sa fin , c'est le soir d'un beau
jour.

ON peut regarder l'Univers comme
un seul grand être vivant ; & chacun
des autres êtres comme un abrégé de
celui-là , parce qu'en effet , & les in-
dividus , & les genres , & la masse en-
tière des êtres , tout suit la même mar-
che , les mêmes loix. * Par une de ces

* On pourroit me répondre que la masse
entière ne meurt pas , & que cela met une
grande différence entr'elle & les individus.
Une comparaison me servira de réponse.
L'espèce humaine vit , subsiste depuis six
mille ans ; & aucun homme ne vit plus d'un

ressemblances , des parties au tout ; nous voyons dans tous les animaux & spécialement dans l'homme , les mêmes révolutions journalières que nous remarquons sur la terre & dans le ciel : c'est-à-dire , tantôt la sérénité , tantôt le temps sombre , le tonnerre , la foudre. Comme ces phénomènes préparés sur la terre & dans l'air , s'achèvent & éclatent dans les cieux , les passions dont le germe est dans le cœur , viennent aussi avec impétuosité se peindre sur le visage pour peu qu'on les excite.

L'HOMME sage , persuadé que la foudre & les tempêtes ne sont en lui , comme dans la Nature , que pour faire des explosions très-rares , * tâche d'éviter tout ce qui peut réveiller en lui

siècle. La vie d'un tout ne dépend pas de celle des parties , mais de leur succession non interrompue.

* Nous pouvons souvent détourner les causes qui excitent en nous des orages ; mais la Nature , où trop de causes nécessaires agissent ensemble , ne peut ni prévenir ni empêcher ceux qui se forment entre le ciel & la terre.

D'autres passions qu'une joie tranquille & paisible ; son ame ressemble à ces beaux climats où presque jamais le soleil n'est obscurci par des nuages ; la joie habituelle qu'il éprouve n'est ni bruyante ni tumultueuse ; son rire n'est point forcé comme celui de la plupart des autres hommes qui tâchent de s'égarer , & ne le peuvent pas , parce qu'ils sont mal avec eux-mêmes. Le sien au contraire est si naturel , si facile ! On voit qu'il part de son cœur.

LE Ciel ne peut pas toujours être serein : l'honnête homme , l'homme sage a aussi des momens nébuleux ; il ne cherche pas à les détourner lorsqu'il prévoit en tirer quelque avantage , ou pour les autres ou pour lui-même. Bien plus , il se livre alors tout entier à la douleur , il s'en fait un devoir , & ne veut d'autre consolation que celle d'être malheureux sans être coupable ; (& celle-ci est la plus efficace qu'il y ait) mais il fuit tout ce qui pourroit d'ailleurs l'affliger inutilement. Il pleure les malades , les infortunés , il ne pleure pas les morts , & très-peu les gens qui se

ruinent par des sottises ; sur-tout quand il fait que lui ou d'autres ont tâché de les en empêcher.

LE spectacle des plaies , des blessures , des cadavres , &c. l'attendrissent mais ne l'effraient point. Il aide avec courage ceux qui souffrent, parce que s'il étoit à leur place il sauroit souffrir , & se prêteroit aux soulagemens, aux secours qui lui seroient offerts. Il ne lit point d'ouvrages frivoles & dangereux ; il lit très-rapidement dans l'histoire les atrocités dont les siècles de barbarie ont été témoins , & que quelques écrivains ont détaillées avec trop de complaisance. Par la même raison , il lit très-peu de Tragédies , & en voit encore moins représenter. La pitié , la commisération, lui paroissent des sentimens précieux , que l'on émousse en les prodiguant , il les réserve pour les vrais malheureux , & ne va pas s'affliger pour rien. Sa douleur , même la plus vive , n'est jamais trop amère , parce que son ame est pure. Sa douleur est toujours modérée comme sa joie , & il est heureux même en pleurant.

IL y a d'autres situations de l'ame qui ressemblent, comme j'ai dit, aux tempêtes, aux torrens, à tous les fléaux qui désolent la terre. Ces situations sont des effets de passions tumultueuses que l'homme vertueux & paisible éprouve rarement. Puissent tous les hommes les ignorer bientôt ; puissent ils, en en conservant la faculté, parce qu'elle existe nécessairement dans la constitution du corps & de l'ame, & dans l'ardeur du sang, ne jamais faire usage de cette faculté presque toujours funeste.

ON trouvera à la fin de ce volume, deux planches où sont gravés cinq caractères de tête, qui expriment les principales passions auxquelles nous sommes sujets. Les figures 1 & 5 représentent la tristesse & la joie. La 2^e. la crainte, l'effroi, l'horreur. (Quelques nuances différentes exprimeroient la fureur, qui est souvent produite, ainsi que la crainte, par la foiblesse & la lâcheté.) La 3^e. représente le mépris, la dérision ; & le noble orgueil d'un homme qui ne daigne point se mettre en colère. La 4^e. la jalousie, l'envie, la malice,

sentimens abjects , qui donnent à la physionomie un air rude & grossier , ou ignoble & imbécille.

LA force de l'ame (qui consiste surtout à pouvoir demeurer tranquille & jouir d'elle-même , malgré les obstacles qui s'y opposent) est ordinairement proportionnée à celle du corps. La force de l'ame s'accroît par l'habitude de résister à la séduction du vice & aux revers de la fortune : celle du corps augmente par des travaux un peu pénibles , par une vie sobre , sans mollesse & sans oisiveté.

QUOIQUE l'homme paroisse d'une texture foible & délicate , il est cependant très-fort , eu égard à son volume ; il acquiert d'ailleurs d'autant plus de forces nouvelles , qu'il fait plus d'usage de celles que la Nature lui a données.

LES porte-faix ou crocheteurs de *Constantinople* portent des fardeaux de neuf cent livres pesant. Il faut convenir aussi que l'adresse supplée à la force dans les hommes , & que voilà pourquoi ils savent vaincre la plupart des animaux.

CETTE force , cette adresse n'appartiennent qu'aux hommes , les femmes ne

sont point destinées à tout cela, elles ne doivent s'occuper que des petits travaux, & des soins intérieurs du ménage. Cependant la plupart des Sauvages restent les bras croisés, & font faire à leurs femmes les travaux les plus rudes; d'où l'on peut inférer que l'homme abandonné à lui-même est souvent injuste & cruel. La Nature nous a donné des corps vigoureux & bien organisés (que malheureusement le luxe & la mollesse ont réduits à presque rien) mais les qualités de l'ame, elle a voulu que nous les prissions dans la société, & c'est par là qu'elle nous a rendu la société précieuse & nécessaire.

N'AVOIR reçu aucune autre éducation que celle de la Nature, est un très-grand bien, si l'on compare cette éducation à celle que nous recevons communément, & qui sera néanmoins si bonne, si parfaite, quand on l'aura réformée, simplifiée, & qu'on la fera marcher toujours parallèlement avec celle de la Nature !... Voyons combien les Sauvages sont plus forts & plus adroits que nous, & rougissons de ne savoir

pas joindre ces talens précieux à ceux que nous recherchons, & parmi lesquels il y en a tant de petits, tant de méprisables !. Sans doute qu'il ne faut pas regarder comme un homme du premier mérite, ce brutal habitant de Crotoné qui portoit un bœuf sur ses épaules, Cicéron l'a dit avant moi (*de Senect*) mais il faut convenir aussi qu'il est beau de réunir la force & la procérité * du corps à celle de l'ame.

M. ROUSSEAU DE GENEVE dans son discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, (note 5.^e) raconte, d'après les voyageurs, des choses étonnantes de la force & de l'adresse des Sauvages. » Les Hottentots, dit KOLBEN, entendent mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les rivières. ** Ils ne prennent pas

* Ce mot vient du latin & signifie *hauteur, excellence*, &c. j'ai cru pouvoir le hasarder.

** On verra dans l'histoire des Poissons aux articles de la *Balaine* & du *Chien de mer*, des faits presque incroyables touchant l'adresse & la force des Nègres.

» moins habillement le poisson avec la
» main. Ils font d'une adresse incom-
» parable à la nage. Leur manière de
» nager a quelque chose de surprenant ;
» & qui leur est tout-à-fait propre. Ils
» nagent , le corps droit & les mains
» étendues hors de l'eau, de forte qu'ils
» paroissent marcher sur la terre. Dans
» la plus grande agitation de la mer ,
» & lorsque les flots forment autant
» de montagnes , ils dansent en quel-
» que sorte sur le dos des vagues ,
» montant & descendant comme un
» morceau de liége.

» Les Hottentots, dit encore le
» même auteur , » font d'une adresse sur-
» prenante à la chasse ; & la légèreté
» de leur course passe l'imagination. »
Il s'étonne qu'ils ne fassent pas plus sou-
vent un mauvais usage de leur agilité ;
ce qui leur arrive pourtant quelquefois ,
comme on peut voir par l'exemple qu'il
en donne. » Un Matelot Hollandais en
» débarquant au Cap , chargea , dit-il ,
» un Hottentot de le suivre à la Ville
» avec un rouleau de tabac d'environ
» vingt livres. Lorsqu'ils furent tous

25 HISTOIRE NATURELLE

25 deux à quelque distance de la troupe ;
25 le Hottentot demanda au Matelot s'il
25 favoit courir. Oui, répond le Hollan-
25 dais, oui, fort bien. Voyons, re-
25 prit l'Africain : & fuyant avec le
25 tabac, il disparut presque aussitôt. Le
25 Matelot confondu de cette merveil-
25 leuse vitesse, ne pensa point à le
25 poursuivre, & ne revit jamais ni son
25 tabac ni son porteur.

25 » ILS ont la vue si prompte & la
25 main si certaine, que les Européens
25 n'en approchent point. A cent pas,
25 ils toucheront d'un coup de pierre,
25 une marque de la grandeur d'un dé-
25 mi-sol ; & ce qu'il y a de plus éton-
25 nant, c'est qu'au lieu de fixer comme
25 nous les yeux sur le but, ils font
25 des mouvemens & des contorsions
25 continuelles. Il semble que leur pier-
25 re soit portée par une main invisible.

25 » EN l'année 1746, dit M. ROUS-
25 SEAU, un Indien (dans la même
25 note 5.^o) ayant été condamné aux ga-
25 lères à Cadix, proposa au Gouver-
25 neur de racheter sa liberté en expo-
25 sant sa vie dans une fête publique.

Il promet qu'il attaqueroit seul le plus
 furieux taureau, sans autre arme en
 main qu'une corde; qu'il le terrasserait,
 qu'il le feroit avec sa corde par telle
 partie qu'on indiqueroit; qu'il le selle-
 roit, le brideroit, le monteroit, &
 combattroit ainsi monté deux autres
 taureaux des plus furieux qu'on feroit
 sortir du *Torillo*, & qu'il les mettroit
 tous à mort l'un après l'autre, dans
 l'instant qu'on le lui commanderoit, &
 sans le secours de personne; ce qui lui
 fut accordé. L'Indien tint parole, &
 réussit dans tout ce qu'il avoit pro-
 mis. Sur la manière dont il s'y prit
 & sur tout le combat, on peut con-
 sulter le premier vol. in-12 des ob-
 servations sur l'Histoire Naturelle de
 M. GAUTIER, d'où ce fait est tiré,
 page 262.

L'HOMME surpasse autant les autres
 animaux en vitesse qu'en dextérité. La
 Nature qui l'a destiné à être leur maî-
 tre, a voulu qu'il les surpassât en tout,
 hors en masse; mais c'est rarement un
 avantage que d'être massif, & cela nuit
 à la vitesse, à l'agileté. Les Chats

d'*Ispahan*, capitale de la Perse, qui sont des coureurs de profession, ne feroient pas trente-six lieues en quatorze ou quinze heures, s'ils étoient chargés d'embonpoint. Les Hottentots devancent les lions à la course; d'autres Sauvages poursuivent les cerfs avec tant de vitesse qu'ils les lassent & les attrapent. Ni les montagnes les plus escarpées, ni les lieux les plus inaccessibles ne peuvent les arrêter.

NON - SEULEMENT les Hottentots, mais la plupart des autres Sauvages, entreprennent pour s'amuser des voyages de mille à douze cens lieues, qu'ils achèvent à pieds, en moins de deux mois, & dans des chemins très-difficiles.

QUAND une éducation sage & mâle tendra t-elle à nos enfans, ces biens que nos pères ont perdus & dont nous sommes privés comme eux? * Joignons, (je le répète, & je ne saurois trop le répéter,) joignons aux avantages de la vie civile, qui sont d'un très-grand

* Je voudrois pouvoir faire un essai de cette éducation avec toutes les précautions que la prudence exige.

prix , ceux de la vie naturelle qui sont aussi très-estimables : persuadons-nous bien , que si les qualités du cœur & de l'esprit nous rendent , en beaucoup de circonstances , infiniment plus heureux que les sauvages , nous perdons presque autant à n'avoir pas les qualités du corps , que nous gagnons à avoir celles de l'ame. La force du corps est pour chacun de nous , le premier moyen de bonheur , car elle assure notre santé.

LE plus grand , & peut-être le seul effort que nous ayons à faire pour revenir à la Nature , c'est de renoncer à la mollesse qui nous jette dans une langueur continuelle. Accoutumons du moins nos enfans (s'il est trop tard pour nous) à vivre en plein air , à supporter les rigueurs des saisons comme ils le désirent , ils jouiront d'une santé parfaite & ils seront toujours gais. Alors le bois , qui manque actuellement en Angleterre & qui va bientôt manquer en France , aura le temps de se reproduire , il ne faudra plus quinze ou vingt arbres de plus de cinquante ans , pour chauffer pendant quelques mois , trois ou

quatre maîtres languissans , infirmes , & une douzaine de valets oisifs. On ne verra plus alors tous les chemins foulés par des chevaux inutiles , traînant des voitures plus ou moins légères , * des prisons ambulantes où sont souvent enfermés des hommes foibles , cacochimés , demi - morts , qui osent proférer presque tous les jours ce blasphême contre la Nature ; *je me porte bien.*

Si nous sommes déçus sensiblement de l'état primitif quant aux forces & à la santé , qui en est l'effet , nous le sommes

* De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes ,
 Lorsque le genre humain , de glands se contentoit ,
 Ane , cheval & mule , aux forêts habitoit ,
 Et l'on ne voyoit point , comme au siècle où nous sommes ,
 Tant de selles & tant de bâts ,
 Tant de harnois pour les combats ,
 Tant de chaises , tant de carrosses ,
 Comme aussi ne voyoit-on pas
 Tant de festins & tant de noces.

hommes beaucoup moins quant à la forme & aux proportions du corps, parce qu'on ne peut les perdre qu'après bien des siècles d'altération & d'épuisement.

LA mesure ordinaire du corps humain, est de dix fois le visage, ou pour parler comme les dessinateurs, dix *faces*. La face est divisée en trois parties égales, dont chacune est par conséquent la trentième partie du corps. Le premier tiers de la face se compte de la naissance des cheveux à la racine du nez, le second tiers est le nez, le troisième le reste du visage, jusqu'au bas du menton. Il y a encore, de la naissance des cheveux au sommet de la tête, un tiers de face, ou ce que l'on appelle un nez. Ainsi, toute la tête contient une face & un tiers; il y a cinq faces du sommet de la tête à la bifurcation du tronc, c'est-à-dire, à l'endroit où commencent les cuisses. L'intervalle des cinq autres faces se trouve entre cet endroit & la plante des pieds. *

* Les divisions que je viens d'indiquer sont tout-à-fait les mêmes dans les femmes & dans les hommes.

QU'UN homme soit petit ou grand (à moins qu'il ne soit contrefait) il a toujours également dix faces de longueur, parce que son visage est plus petit ou plus grand à proportion de son corps, & qu'il en est toujours la dixième partie.

LA grande taille pour les hommes est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces, jusqu'à cinq pieds huit ou neuf pouces; la taille médiocre est depuis cinq pieds ou cinq pieds & un pouce, jusqu'à cinq pieds quatre pouces, & la petite taille est au dessous de cinq pieds. Les femmes ont, en général, deux ou trois pouces de moins que les hommes. Au dessous de la petite taille sont les nains, & au dessus de la grande, sont les géans; deux sortes d'hommes fort malheureux, sur-tout les premiers que l'on devrait plaindre bien cordialement, au lieu d'en faire les objets d'une raillerie bouffonne & grossière. Observons à l'égard des nains & des géans, qu'ils ne sont tels que par comparaison. Les Lapons, les Groënlandois passeroient chez nous pour des nains, & nous

passerions pour tels , chez les Esquimaux & chez les Patagons. * Ainsi , tout homme à peu près bien proportionné , n'est ni géant ni nain , quand il égale en hauteur la plupart des autres hommes qui habitent le même climat que lui.

DE LA VIENLESSE ET DE LA MORT.

DÈS que l'homme a atteint l'âge viril , c'est-à-dire , son entier accroissement , il passe à son déclin , mais d'une manière qui n'est pas assez sensible pour être affligeante. Nous sommes presque toujours les derniers à nous appercevoir de la diminution de nos forces & de l'altération de nos traits.

* La taille ordinaire des Groënlandois ; &c. est de quatre pieds ou quatre pieds & demi ; celle des Esquimaux & sur-tout des Patagons , est de six pieds ou six pieds & demi. (Voyez sur ces derniers le voyage du tour du Monde , 2 vol. in-12.)

Ce n'est pas un mauvais service que nous rend l'amour-propre ; il seroit à souhaiter qu'il ne nous trompât que sur ce point.. Mais nous, qui ne devons jamais tromper volontairement personne, pourquoi mentons-nous souvent & avec mal adresse quand nous parlons de notre âge ? Pourquoi osons-nous encore nous dire jeunes quand la vérité contraire perce à travers nos rides ? Les femmes, toujours si aimables quand elles sont sincères, manquent souvent de sincérité sur cet article, & les soins qu'elles prennent pour que leurs visages ne les trahissent pas, sont des soins perdus.

TOUT animal, dure environ sept fois autant de temps qu'il en a passé jusqu'à l'âge où il est parvenu à la puberté ; cet âge est pour l'homme celui d'environ quatorze ans ; il peut donc vivre près d'un siècle. Selon un autre calcul qui revient au même, on partage en trois, la durée de la vie. Le premier tiers est celui qui se termine au parfait accroissement, à la virilité, c'est-à-dire, à trente ou trente-deux ans. Le second, qui est celui du dépérissement insensible

dure autant que la virilité, c'est-à-dire, jusqu'à soixante ans. * Le troisième, par où commence la vieillesse & que la mort termine, peut aller jusqu'à 90 ou 100 ans.

QUAND le corps a tout-à-fait cessé de croître, les mêmes matières qui servoient au développement, se trouvant surabondantes ne font qu'augmenter le volume du corps, & la graisse se forme. ** Ce poids inutile dont le

* Nous commençons il est vrai, à sentir le poids de la vieillesse, avant soixante ans, souvent même avant cinquante; mais ce n'est pas la faute de la Nature, c'est celle de la société & de nos excès en plus d'un genre.

** Les personnes qui grossissent le moins dans l'âge de la virilité, sont ordinairement celles qui vivent le plus long-temps, parce qu'elles transpirent davantage & font mieux les autres fonctions animales. Le meilleur moyen de ne pas trop grossir, & par conséquent de prolonger ses jours, est de vivre très-frugalement, de se coucher de bonne heure, de se lever matin, d'être toujours à la campagne ou d'y aller souvent, de faire beaucoup d'exercices, & sur-tout de ne boire de vin qu'à peu près autant qu'on en

corps se trouve surchargé, ôte la liberté des mouvemens, les membres s'appesantissent & se refusent aux exercices ordinaires : on aime l'inaction.

LA force dépendant de la dureté des fibres, & les gens gras les ayant fort lâches, les liqueurs s'arrêtent, s'accumulent, causent des suffocations, des obstructions, & mille autres maladies. Aussi n'est-il pas dans la Nature qu'un homme soit gras, il ne devient tel que par une suite des changemens & des dépravations dont l'origine est dans les mœurs de la société qui sont, presque en tout, contraires à celles de la Nature.

LES femmes sont plutôt pubères que nous, & il semble qu'elles devroient, à cause de cela, mourir plutôt que nous. Cependant, de celles qui passent 55 ou 60 ans, la plupart ne meurent qu'à

a besoin pour soutenir ses forces en travaillant. Cette dernière maxime qui est très-sage, très-bonne, je la tire du *Socrate Rustique*, ouvrage excellent & trop peu connu en France.

80 ans & même plus tard, ce qui arrive à très-peu d'hommes. La raison de cette différence est, que l'épaississement des liqueurs & le durcissement, l'ossification des cartilages des membranes, des fibres, se font plus lentement dans les femmes que dans les hommes; parce que dans les premières ces parties sont plus molles, plus humides, & par conséquent plus difficiles à condenser. Les femmes doivent donc arriver plutôt que nous à la vieillesse, parce qu'elles parviennent plutôt que nous à la puberté, mais elles doivent, par la raison que je viens de dire, s'éteindre & mourir plus lentement que nous. Il devroit donc y avoir beaucoup plus de vieilles femmes qu'il y en a, & nous aurions la consolation de vivre fort long-temps avec nos mères, si la plupart ne mourroient entre quarante & cinquante ans, victimes du même amour qui les a rendues mères; * car ce sont ordinairement les douleurs & les suites

* Cet âge est aussi celui de l'entière cessation des règles, état critique & dangereux.

de l'enfancement qui abrègent leurs jours.

La privation entière des plaisirs de l'amour peut aussi nuire beaucoup au tempérament & abrèger la vie. Il faut donc que les femmes, qui veulent parvenir à la vieillesse, observent une sage modération entre les deux extrêmes.

QUOIQUE la vie soit en général limitée à quatre-vingt dix ou cent ans, & que de tous les régimes, de toutes les manières de vivre plus ou moins saines, * il n'y en ait aucune qui ne puisse nous conduire jusques-là, & aucune qui puisse nous faire aller beaucoup plus loin; cependant il y a des hommes qui vivent cent dix ans, cent vingt ans, &c.

* Les régimes les moins sains, tels que se coucher tard, faire bonne chère, boire, &c. n'empêchent pas qu'un homme bien constitué n'aille jusqu'à 60 ou 80 ans, & au-delà, mais il meurt pour l'ordinaire accablé d'infirmités & de douleurs; au lieu que s'il avoit vécu plus sagement, il auroit eu une vieillesse tranquille & agréable qui n'auroit fini qu'après plus d'un siècle.

PARMi les exemples d'une longue & verte vieillesse, on peut citer le suivant tiré du *Journal de Médecine*, (vol. 6, pag. 304,) » un homme du peuple, d'une » stature médiocre, d'un tempérament colérique, accoutumé à une » vie dure & pénible, âgé de quatre-vingt-seize ans, a épousé depuis trois ans une femme qui n'en a que quatre-vingt-treize. Jusqu'au jour de son mariage sa tranquille moitié à conservé soigneusement sa virginité. Une possession si bien ménagée rallume sans doute les désirs de ce nouveau TITON, qui plus puissant & plus heureux que l'ancien, semble prendre des forces, où celui-ci en perdoit. Je suis sûr autant qu'on peut l'être de la vérité de ce fait, (dit M. BEHR, dans sa lettre à l'Auteur du Journal) ce qui étonne le plus, c'est que depuis trois ans que cet exercice dure, notre vieil athlète n'a éprouvé aucune altération sensible dans sa santé.

DEPUIS Sara mère du peuple d'Israël, & depuis l'une de ses arrière-petites-filles, Elisabeth, femme du Prêtre Za-

charie, on a vû peu d'exemples semblables à celui de la Vierge nonagénaire dont nous venons de parler, qui avoit passé depuis long-temps, l'âge critique après lequel les femmes n'engendrent plus. Ce sont là de ces phénomènes aussi surprenans qu'ils sont rares.

ON lit dans les *transactions philosophiques* * que deux vieillards sont morts sains & robustes, l'un à cent quarante-quatre ans & l'autre à cent soixante-cinq ; ** For quoi M. DE BUFFON observe que, » les hommes qui sont » parvenus à la vieillesse la plus reculée, ne sont pas ceux qui s'étoient

* C'est un journal de la *Société Royale de Londres*, qui est en Angleterre ce que sont en France les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

** Je crois avoir lû que l'un des deux étoit un payfan, & je suis presque sûr que l'autre l'étoit aussi. Car tel homme qui vivroit deux siècles à la campagne n'en doit vivre qu'un à la ville, l'air seul de la ville suffit pour produire cette différence.

» le plus ménagé : qu'au contraire, la
 » plupart étoient des payfans accou-
 » tumés aux plus grandes fatigues, des
 » chassens, des gens de travail, des
 » hommes, en un mot, qui avoient
 » employé toutes les forces de leur
 » corps, qui en avoient même abusé,
 » s'il est possible d'en abuser autre-
 » ment que par l'oisiveté & la débau-
 » che continuelle. »

LES excès de l'amour & du vin,
 & sur-tout l'usage, même modéré, des
 liqueurs fortes & des épices, sont bien
 plus propres à hâter la mort que ne le
 sont les fatigues de toute espèce. On
 ne sauroit croire combien de maux,
 qui ravagent l'Europe, y seroient incon-
 nus, si notre sang n'étoit comme héré-
 ditairement imprégné des particules brû-
 lantes & corrosives que contiennent le
 poivre, la muscade, l'eau de-vie, l'es-
 prit de vin, &c. &c.

LES moyens les plus sûrs de se pro-
 curer une longue & heureuse vieillesse
 sont la sobriété, le travail, * une vie

* Les travaux du corps prolongent la vie.

simple & tranquille, mais pas trop réglée; l'habitation d'un séjour où l'air soit pur, une juste horreur de la mollesse, vice honteux qui anéantit les forces du corps & de l'ame..... J'entends par une vie *pas trop réglée*, qu'il faut se faire à tout; un peu d'abondance, un peu de privation, manger quelquefois un peu chaud & plus souvent froid, se fatiguer de temps en temps beaucoup plus qu'à l'ordinaire, &c. Un homme qui mène une vie trop scrupuleusement réglée, est à celui qui vit comme je viens de le dire, ce qu'un arbutte enfermé & languissant dans une serre, est à un chêne vigoureux exposé à toutes les variations de l'air; cette vérité est très-anciennement connue, elle n'a

mais ceux de l'esprit l'abrègent, & s'ils ne nous empêchent pas d'arriver à la vieillesse, ils la rendent foible & infirme. On en peut donner pour exemple, feu M. DE FONTENELLE; & aujourd'hui M. DE VOLTAIRE, que nous aurions déjà eu le malheur de perdre s'il ne vivoit à la campagne, où sa santé, quoique toujours languissante, se soutient par le bon air & par l'exercice,

pas échappé aux savantes observations d'HIPPOCRATE. CELSE, un de ses plus dignes successeurs, qui vivoit il y a près de deux mille ans, veut aussi que l'on ne s'affujettisse à aucun régime quand on se porte bien. . . . Homme délicat & sensuel, voulez-vous jouir de la santé, quittez la balance de SANCTORIUS, ne calculez plus le poids de vos alimens. » buvez mangez des *poisons*, levez-vous » matin & courez, vous mourrez vieux; » mais si avec le régime le plus » sain, le plus exact, vous restez enfer- » mé & sédentaire comme vous fai- » tes, vous n'irez jamais jusqu'au terme » que la Nature vous avoit destiné ». . . .
Oui, je suis persuadé que Celse auroit été de cet avis, qu'il auroit seulement pu dire qu'il faut à quelques hommes un peu plus d'exercice & de mouvement qu'aux autres; mais qu'il en faut à tous.

UNE chose encore, non moins nécessaire à la santé que l'exercice & le plein air, c'est de se coucher ordinairement de très-bonne heure, & de ne se lever presque jamais après l'aurore;

258 HISTOIRE NATURELLE

L'emploi du jour doit être assez libre ; on y peut mettre de la variété , mais les deux extrêmes doivent être regardés comme aussi inviolables & presque aussi indépendans de nous , que le sont le premier & le dernier instant de la vie ; c'est-à-dire , que se lever tard & se coucher tard , est un renversement de la Nature , presque égal à celui de vouloir naître à l'âge de puberté , & ne mourir que long-temps après la mort. Il n'y a qu'une différence entre ces deux désordres ; c'est que le dernier n'est pas en notre pouvoir , & que l'autre nous est malheureusement trop facile.

SUR l'avantage qu'il y a de se lever de grand matin , consultons un homme très-instruit qui auroit été digne de vivre avec HIPPOCRATE : » Il est extrêmement » important , dit-il , de respirer l'air du » matin : ceux qui s'en privent pour rester » dans une atmosphère étouffée entre » quatre rideaux , renoncent volontai- » rement au plus agréable , & peut- » être au plus fortifiant de tous les re- » mède. La fraîcheur de la nuit lui a » rendu tout son principe vivifiant , &

» la rosée qui s'évapore peu-à-peu après
 » s'être chargée de tout le beau de des
 » fleurs sur lesquelles elle a séjourné ,
 » le rend véritablement médicamenteux ;
 » l'on nâge au milieu d'une essence de
 » plantes qu'on respire continuellement ,
 » & dont rien ne peut suppléer le bon
 » effet. Le bien-être , la fraîcheur , la
 » force , l'appétit qu'on sent pendant
 » le reste du jour en est une preuve ,
 » à la portée de tout le monde. » *

IL est bien vrai que respirer en liber-
 té , & sur-tout à la campagne l'air pur
 du matin , que faire beaucoup d'exerci-
 ces , être sobre , & passer la plus gran-
 de partie de sa vie au grand air , sont
 d'excellens moyens de prolonger la vieil-
 lesse & de la rendre tranquille & heu-
 reuse ; mais ni ces moyens , ni aucun
 autre ne peuvent reculer d'un grand
 nombre d'années le moment de la
 mort , ce qui n'est sans doute pas non
 plus à souhaiter. On a tenté en vain ,
 pour y réussir, la transfusion du sang. **

* M. TISSOT. discours sur l'Onanisme.

** Cette opération très-inutile , consiste

Il est encore beaucoup plus ridicule de vouloir conserver l'homme dans un état de chrysalide , empêcher qu'il ne transpire , qu'il ne croisse , &c. * & se persuader qu'on le fera vivre de cette triste manière pendant plusieurs siècles. Renonçons à de pareilles chimères , & avouons qu'un homme qui a passé cent ans , a joui de la plus longue vie qui soit accordée à l'espèce humaine , si on excepte quelques exemples rares & pris en différens climats.

à faire passer avec un chalumeau d'or ou d'argent du sang d'un jeune animal vivant , dans les veines d'un vieillard. On l'a éprouvé plusieurs fois ; & chaque fois la Nature s'est vengée de cet outrage , (comme elle se venge de beaucoup d'autres que nous lui faisons) elle ne veut pas que nous puissions vivre ni malgré elle ni aux dépens des autres animaux. Les vieillards ainsi rajeunis sont morts peu de temps après , les uns fous , les autres apoplectiques , &c.

* M. DE MAUPERTUIS , mort depuis quelques années, Directeur de l'Académie de *Berlin* , a soutenu cette absurdité , mais on doit le lui pardonner en faveur des excellens ouvrages qu'il a faits sur beaucoup d'autres objets.

LE meilleur moyen que nous ayons de prolonger nos jours , c'est-à-dire , de les faire durer autant qu'ils puissent s'étendre , c'est d'éviter soigneusement tout ce qui peut hâter le développement du germe de destruction que nous portons au-dedans de nous ; or , ce qui hâte ce développement c'est l'abus que nous faisons de nos forces , c'est notre intempérance , & une activité trop inquiète (voyez ce qui a été dit là-dessus à l'article de la puberté , page 98 & suivantes.)

LA vieillesse est-elle donc un si grand bien , pour que l'on doive craindre de n'y point parvenir , nous disent quelques étourdis , quelques libertins qui n'auront pas le bonheur d'y arriver , parce qu'ils vivent de manière à mourir jeunes & douloureusement ? Je ne répondrai qu'en peu de mots à cette frivole objection.

LA Nature n'est point une marâtre ; quoique disent certains hommes qui se plaignent d'elle , & qui devraient ne se plaindre que d'eux-mêmes , de leur éducation , de leurs habitudes , &c.

Or, à moins que de regarder la Nature comme marâtre, & par conséquent Dieu son auteur comme injuste, on ne peut pas supposer qu'elle nous ait destinés à devenir vieux pour nous rendre malheureux : donc les hommes qui se plaignent de la Nature & qui croient que la vieillesse est un mauvais présent qu'elle nous fait, sont des hommes qui manquent ou de logique ou de bonne foi. *

Qu'ils lisent, s'ils en ont le courage l'excellent traité de *la vieillesse*, de C I C E R O N, cette lecture n'est pas effrayante par sa durée, on la peut faire en moins de deux heures; mais combien elle fournit aux âmes sensibles & honnêtes de quoi méditer, de quoi se nourrir!

CICERON fait parler dans ce Livre un respectable vieillard, CATON le Censeur. Deux jeunes Romains, L E L I U S & S C I P I O N, viennent s'instruire auprès de lui; il leur parle comme

* Cette assertion doit cependant être un peu modifiée, & elle l'est à la page 166.

un père à ses enfans ; il examine avec eux quelles sont les principales choses que l'on reproche à la vieillesse , il les réduit à quatre. 1.^o Elle nous rend incapable d'agir. 2.^o Elle nous ôte les forces du corps. 3.^o Elle nous prive des plaisirs de l'amour. 4.^o Elle n'est pas éloignée de la mort. Ce qu'il dit de tout cela est admirable ; mais il s'anime d'un nouveau feu , d'un feu divin , lorsque dans le dernier article , il traite de l'immortalité de l'ame..... Lisez ce livre , ô vous jeunes gens qui avez l'esprit sain & le cœur pur , vous verrez sans peine vos années disparaître , & la mort venir vers vous : mais vous désirerez ne mourir , s'il est possible , qu'après avoir joui des douceurs de la vieillesse..... Qu'un homme tel que Caton est un heureux vieillard , & que ses derniers momens sont tranquilles ! Ses enfans , ses amis , les personnes mêmes qui ne le voient qu'en passant , l'aiment , l'admirent , & font des vœux pour lui ressembler un jour.

SI on perd à cet âge quelque chose du côté de la vigueur & de la beauté

du corps , on gagne beaucoup du côté de l'esprit. Il semble qu'à mesure que les organes s'affoiblissent , l'ame maîtrise mieux l'enveloppe qui la retient , & qu'elle brille d'un nouvel éclat. D'ailleurs , la figure d'un vieillard qui jouit d'une bonne santé , n'est rien moins que désagréable. La couleur de son teint est la vérité flétrie , les rides sont sur sa face ; mais le calme & la sérénité y habitent : ses yeux sont privés de cette vivacité qui y pétillait autrefois , mais ils sont encore expressifs & imposans : sa démarche est plus lente , mais cette gravité annonce mieux la majesté de l'homme , & ses mouvemens moins impétueux font voir que tout est chez lui plus tranquille & plus réglé. Sa tête est couverte de cheveux blancs , qui sont , il est vrai , le symbole de l'hiver de l'âge , mais qui sont aussi celui du respect qu'on lui doit. Enfin la vieillesse est le temps où l'on jouit véritablement de soi-même , plaisir qui est alors d'autant plus vif & plus pur que le bandeau de l'illusion est tombé , & que l'impétuosité du tempérament

Fait place aux conseils de la sagesse.

QUAND nous avons échappé à la mort dans l'enfance & dans les âges suivans , nous sommes sûrs de ne pas lui échapper dans la vieillesse , & cette certitude est un motif de repos pour qui pense solidement. On fait quand on est vieux , ce qu'on doit attendre , sur quoi il faut compter ; on fait qu'on ne tardera pas à mourir ; au lieu que durant les autres temps de la vie , on n'a jamais su ce que l'on deviendroit. Je conviens que

La mort ne surprend point le sage.

Qu'il est toujours prêt à partir ; *

mais il l'est sur-tout lorsqu'il voit que son départ ne peut plus être reculé.

QUAND un vieillard , qui ne méritoit pas de le devenir , a la foiblesse de regretter la vie , après en avoir joui près d'un siècle , (comme si la mort l'enlevoit à la fleur de l'âge) quand il veut ajouter une aîle à sa maison , quand il veut pourvoir son arrière neveu , &c. **

* LA FONTAINE , Liv. VIII. F. I.

** LA FONTAINE , Liv. VIII. F. I.

il faut le plaindre, il raisonne très-mal. Et d'ailleurs, en supposant que la vieillesse & la mort fussent aussi tristes qu'elles le paroissent à la plupart des hommes, il en faudroit seulement conclure que nous devons tâcher de passer agréablement les premiers âges de la vie, & le dernier comme nous pourrons; car tout ne peut pas être bien; du moins il est rare que cela arrive. (Voyez page 61 en quel sens tout est bien.)

La mort vue d'une œil tranquille n'a rien de terrible; * c'est le dernier moment de la vie, & ce moment ressem-

* La mort considérée seulement avec les yeux d'une Philosophie naturelle, qui est donnée à tout le monde, est affreuse pour une ame coupable, que le souvenir de ses méchancetés, de ses crimes, poursuit jusqu'au tombeau: elle est au contraire très-douce & même délicieuse pour un honnête homme, & sur-tout pour un sage, qu'animent & la conscience de ses vertus, & le souvenir de ses bonnes actions; mais de ces deux genres de mort si différens, ni l'un ni l'autre, (pas même le premier) n'est accompagné de douleur corporelle.

ble tout à fait à celui de la naissance ; il n'est pas plus douloureux * que celui-ci n'a été agréable. Les personnes qui sont revenues de maladies où on les a cru mortes, disent n'avoir senti autre chose qu'une défaillance, qu'un évanouissement.

MAIS quand même il faudroit beaucoup souffrir en mourant, cela devoit-il nous effrayer ? Nous devons rougir de ce que la mollesse où nous vivons, nous énerve, nous affoiblit au point de nous faire plus craindre une égratignure, que nous ne devrions craindre un coup d'épée. Il ne faut pas aller sans raison au-devant de la douleur, mais il faut aussi la savoir braver quelquefois. Accoutumons nos enfans comme ceux de Sparte, à souffrir avec courage, & à ne rien craindre, car notre extrême sensibilité, nos soins continuels pour nous conserver, sont, à tout prendre,

* Les personnes qui meurent jeunes & de maladies aiguës, souffrent beaucoup avant de mourir ; mais le moment précis de la mort, n'est pas pour ces personnes-là même un moment de douleur.

un plus grand mal que celui que nous fuyons ; oui , plutôt que de craindre toujours , il vaudroit mieux savoir souffrir & mourir même , s'il le falloit ; car enfin il le faudra tôt ou tard.

NE nous jettons pas néanmoins dans l'extrémité contraire , ne cherchons pas à ressembler trop à ces barbares Caraïbes , * ~~qui~~ , accoutumés au sang & au meurtre , ne craignent pas plus la mort qu'ils reçoivent , que celle qu'ils donnent ; leur fermeté au moment où
leurs

* Les *Caraïbes* ou *Cannibales* , selon le témoignage des voyageurs , sont des Sauvages insulaires de l'Amérique , d'un tempérament triste , rêveur & paresseux ; ils vivent ordinairement cent ans , ils vont nus , & n'emmailotent jamais leurs enfans , ce qui fait qu'ils sont vigoureux & bien faits. Les femmes accouchent sans peine , & dès le lendemain elles s'occupent au ménage comme à l'ordinaire ; mais on dit que le mari se met au lit , se plaint & fait l'accouchée pendant plusieurs jours , durant lesquels on lui fait observer un jeûne très-rigoureux. Ils épousent plusieurs femmes , & mangent leurs ennemis , comme font aussi les *Braïiliens* , &c.

Leurs ennemis les déchirent quand ils les ont fait prisonniers, est d'un héroïsme atroce, que l'on admire en même temps qu'on le réproûve. » J'ai, » dit MONTAGNE, une chanson faite » par un de ces prisonniers, où il y a » ce trait. *Qu'ils viennent hardiment » trefous, & s'assemblent pour dîner » de lui, car ils mangeront quant & » quant, leurs pères & leurs ayeux, » qui ont servi d'aliment & de nourri- » ture à son corps. Ces muscles, ajoute » le prisonnier, cette chair & ces vei- » nes, ce sont les vôtres; pauvres fots » que vous êtes, vous ne reconnoissez » pas que la substance des membres de » vos ancêtres s'y tient encore. Savou- » rez-les bien, vous y trouverez le goût » de votre propre chair.* » * Ce discours

* MONTAGNE voulant, ce semble, affoi-
blir l'impression que doit causer cette affreu-
se chanson des Caraïbes (quoiqu'il dise qu'il
ne la trouve pas trop forte) cite un peu plus
bas ce fragment d'une chanson amoureuse
du même Peuple. *Couleuvre arrête-toi, ar-
rête-toi couleuvre, afin que ma sœur tire sur
le patron de ta peinture, la façon & l'ouvrage*

270 HISTOIRE NATURELLE

très-nerveux est chanté par le prisonnier Américain, tandis qu'on le tourmente horriblement ; il meurt sans aucune marque de foiblesse, en faisant la moue à ses bourreaux, & en les invitant à le faire souffrir encore davantage, s'ils peuvent imaginer quelque nouvelle torture..... J'ai cru devoir donner cette idée de la façon de mourir des habitans de l'autre monde ; je reviens à celle du nôtre.

LA mort (du moins la mort naturelle & tranquille) n'est à craindre que quand elle nous trompe, nous & ceux qui nous environnent. C'est-à-dire, lorsqu'on nous croit mort & que nous ne le sommes pas.

RIEN n'est si cruel, si terrible, que

d'un riche cordon, que je puisse donner à ma amie. Ainsi soit en tout temps, ta beauté & ta disposition préférée à tous les autres serpens. Ce morceau paroît à MONTAGNE vraiment anacréontique, & on peut l'en croire ; car il avoit, comme il le fait bien dire, assez de commerce avec la Poésie, pour en pouvoir juger.

D'être enterré tout vif, & ce malheur arrive bien souvent, sans que nous le sachions, ni que nous prenions les moyens de l'empêcher, quoique chacun de nous y soit intéressé pour soi-même.

LES Egyptiens n'embaumoiént leurs morts qu'après plusieurs jours; les Grecs & les Romains ne brûloient les leurs qu'avec cette sage précaution; la plupart des peuples, même les plus barbares, la prennent aussi: & nous qui faisons parade d'humanité, nous enterrons nos parents, nos amis, sans être sûrs qu'ils soient morts; car il n'y en a qu'un signe certain que nous n'attendons presque jamais, c'est le commencement de la putréfaction, c'est une odeur cadavereuse qui ne se manifeste qu'après trois jours. La cessation du poux, & de la respiration, ni même l'extinction entière de la chaleur ne suffisent pas pour s'en assurer. Mrs. WINSLOW, & BRUHIER, dans leurs *dissertations sur l'incertitude des signes de la mort*, prouvent qu'en suivant la méthode commune d'enterrer les personnes mor-

tes depuis douze ou vingt-quatre heures, on en enterre quelquefois de vivantes. M. LOUIS, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, a prouvé contre eux qu'il y avoit d'autres signes certains de la mort que la putréfaction, mais il n'en est pas moins vrai qu'on doit, par prudence, garder les morts deux ou trois jours. Il est résulté de ces disputes & de quelques autres aussi intéressantes pour le bien de l'espèce humaine, que le Gouvernement a envoyé des réglemens dans les Provinces sur les moyens de rappeler les noyés à la vie, & des Ordonnances qui enjoignent de ne point précipiter les enterremens des noyés & de ceux qui meurent subitement.

L'USAGE d'enterrer les morts dans les Eglises ou dans des cimetières murés d'où s'exhalent des odeurs pestilentielles, que nous respirons, est aussi barbare pour nous, que l'est pour eux, celui de les enterrer sans être bien sûrs qu'ils ont cessé de vivre. Ces deux usages ne dureront plus long temps, on commence à les réformer en France.

Ils sont déjà réformés en Angleterre ; & dans quelqu'autres pays où ils s'étoient introduits.

GARDER chez soi pendant trois jours le spectacle d'un cadavre, c'est, dira-t-on, une chose bien affligeante. Oui, pour des ames foibles : mais il y auroit un moyen d'éviter ce spectacle, ce seroit d'avoir dans chaque Paroisse une salle où les morts fussent déposés pendant trois jours. Il seroit aussi à désirer que quand l'un d'eux reviendrait à la vie, on récompensât les soins des gardes qui auroient veillé dans cette salle. On pourroit y aller quelquefois apprendre à méditer & à mourir. Ce seroit une bonne école ; on y meneroit aussi les enfans, sans leur faire peur, sans leur faire aucuns mauvais contes ; on les y meneroit comme à un spectacle de repos & de silence. Il faudroit pour cela qu'il n'y régnât qu'un demi-jour, & beaucoup de décence & d'ordre ; rien de lugubre ni de désagréable à voir, mais plutôt des tableaux représentant ce que la Religion nous promet pour la vie future.

LE triste appareil dont nous environnons les mourans, & sur-tout la vue d'une famille éplorée, sont des objets si affligeans, si noirs, qu'ils rendent quelquefois mortelle, une maladie qui ne l'étoit pas. Je me rappelle, à ce propos, une bonne réflexion de MONTAGNE; il faut l'entendre lui-même parlant de la mort d'un ton philosophique & enjoué. » Cette partie, » dit-il, n'est pas du rolle de la société: c'est l'acte à un seul personnage. * Vivons & rions entre les nôtres, allons mourir & rechigner entre les incognus. On trouve, en payant, qui vous tourne la tête.

* Voilà une expression forte qui m'en rappelle une d'une autre genre, mais du même Auteur & excellente comme celle-ci. Il dit, en parlant des femmes qui n'ont jamais aimé leurs maris, & qui paroissent inconsolables quand ils sont morts. » Est-ce pas de quoi ressusciter de dépit, qui m'aura craché au nez pendant que j'étois, me vienne froter les pieds quand je ne suis plus. » (L. 2. ch. 35. *De trois bonnes femmes.*)

» Et qui vous frotte les pieds : qui ne
 » vous presse qu'autant que vous vou-
 » lez, vous présentant un visage in-
 » différent, vous laissant vous gouverner
 » & plaindre à votre mode. » (L. 3
 chap. 9. *De la vanité.*)

QUE l'appareil de la mort soit sou-
 vent une cause de mort, il y en a
 mille preuves ; en voici une nouvelle.
 Une Actrice de la Comédie Italienne
 de Paris, eut une indigestion dont on
 la crut morte ; on s'empessa de mettre
 autour d'elle, des cienges, un drap mor-
 tuaire, &c. elle revint, elle leva la
 tête, mais frappée de ce lugubre spec-
 tacle, elle mourut de frayeur sur le
 champ. *

OPPOSONS à cette femme aussi foible

* Quelques personnes de théâtre ont l'ame
 grande & sensible ; mais plusieurs n'ont que
 des sentimens factices qui les trompent eux-
 mêmes : il faut les voir de près & dans un
 moment de malheur & de crise. On décou-
 vre souvent alors que leur héroïsme est
 semblable à un château de carte que ren-
 verse le souffle, ou même seulement l'ombre
 de la mort.

que peu raisonnable , un héros digne de nos regrets éternels , LOUIS , Dauphin de France , mort à Fontainebleau le 20 Décembre 1765. On croyoit avoir reçus ses derniers soupirs , toute la Cour se préparoit en pleurant à lui rendre les devoirs funèbres ; il sortit de l'évanouissement qui avoit trompé les Médecins , & sans s'étonner de tout ce qu'il voyoit , il dit tranquillement , *je ne suis pas encore mort*. Il ne mourut en effet que quelques jours après.

SI les malades doivent , suivant l'idée de MONTAGNE , aller mourir un peu loin de nous , nous devrions bien , à notre tour , avoir assez de courage & les aimer assez , non-seulement pour les ramener & les garder pendant les trois jours nécessaires à la certitude de la mort ; mais nous devrions à l'exemple des peuples mêmes les plus barbares , les accompagner avec pompe & avec amitié jusqu'au tombeau , faire leur éloge , revoir volontiers les lieux qu'ils habitoient. . . . On ne doit célébrer qu'avec une sorte de crainte , la naissance d'un enfant : on ne fait pas ce

qu'il sera un jour : mais un homme qui, même dans le plus bas étage de la société, a fourni une belle & honorable carrière, il faudroit le louer, le célébrer publiquement.

UNE table tirée des registres mortuaires de trois Paroisses de Paris, & de douze Paroisses de la campagne, prouve que de vingt-quatre mille personnes mortes dans un temps donné, six mille sont mortes dans l'année même de leur naissance ; qu'environ six mille sont mortes entre leur première & leur septième année ; d'où l'on conclut que quand un enfant vient de naître, il est aussi probable d'espérer qu'il vivra jusqu'à la septième année, que de craindre qu'il ne meurt à la fin de la première : car de 24000 personnes 12000 seulement sont entrées dans leur 7.^e année, & de ces douze mille la moitié est morte dans la première année, donc il y a un contre un à parier qu'un enfant qui vient de naître, ou mourra dans l'année, ou entre cette année & la septième.

De 18000 mille ou environ qui sont entré dans leur seconde année, 9000 sont arrivé à la 33.^e Donc il y a un contre un à parier, qu'un enfant qui passe sa première année, arrivera au moins à sa 33 ou 34.^e &c. M. DE BUFFON a dressé d'après ces calculs, une table des probabilités de la vie humaine, selon laquelle, un enfant qui vient de naître, peut espérer de vivre au moins huit ans; il en peut espérer 33, quand il a vu la fin de sa première année; 38 quand il est à la fin de sa 2.^e, 40 à la fin de sa 3.^e, &c.

DES SENS.

L'Es Sens nous ont été donnés pour nous faire jouir de tout ce qui nous environne, & par conséquent pour étendre notre bonheur. Ils assurent notre existence & la multiplient.

Nous avons cinq sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. » Ce sont autant de sentinelles qui nous avertissent de nos besoins & qui veillent à notre conservation, au milieu

5 des corps utiles ou nuisibles qui nous
6 environnent. Ce sont les organes qui
7 établissent la communication qui est
8 entre nous & presque tous les êtres
9 de la Nature. C'est à ces principes
10 de nos connoissances & de nos rai-
11 sonnemens, que nous devons notre
12 principal mérite, & ce mérite est
13 proportionné à leur nombre & à leurs
14 perfections. Un plus grand nombre
15 de sens, ou des sens plus parfaits,
16 nous eussent montré d'autres êtres
17 qui nous sont inconnus, & d'autres
18 modifications dans ceux-mêmes que
19 nous connoissons. (*Traité des Sens*
de M. LECAT.)

LE corps paroît être composé de plusieurs matières différentes, dont les unes, comme les os, le sang, &c. sont insensibles, & dont les autres, comme les nerfs, paroissent être actives; la position particulière des nerfs, organes du sentiment, fait aussi la différence de nos sensations. Les parties plus ou moins grosses qui se détachent des corps, & viennent heurter contre des nerfs, plus ou moins découverts,

occasionent des sensations particulières. Tout (si j'ose ainsi parler) dépend de la porte par laquelle les corps extérieurs veulent entrer ; font-ils fluides & déliés, ils affectent l'œil, l'odorat ; font-ils assez abondans pour former une masse solide, ils affectent alors le toucher, &c.

LES mauvaises odeurs, les saveurs fades ou âcres, les objets rudes ou gluans ou piquans, sont des monstres pour l'odorat, pour le goût & pour le toucher ; ils sont à ces trois sens, ce que les sons discordans & les objets difformes sont à la vue & à l'ouïe. Mais pourquoi toutes ces choses blessent-elles nos sens ? C'est qu'elles s'écartent des loix de l'ordre & de l'harmonie. Qu'un animal ait la tête fort grosse & le col d'un Héron ou d'une Cigogne, votre vue est blessée, parce qu'il n'y a là nulle proportion ; l'oreille est blessée de même par la dissonance d'un mauvais accord ; le nez l'est aussi par l'odeur de tout ce qui est corrompu ou prêt à se corrompre ; or, la putréfaction, quoique nécessaire, est un désordre

* momentanée qui rend toutes les parties d'un être à la masse générale, où elles doivent reprendre de nouvelles formes ; un corps qui se corrompt doit donc affecter désagréablement notre odorat, & il en faut dire autant du goût.

ON doit néanmoins convenir aussi que ce n'est pas toujours par le désordre que nos sens sont blessés ; car ils peuvent l'être, ou par le désordre, c'est-à-dire, par la corruption, par quelqu'autre dérangement qui les affecte d'une manière désagréable, ou par l'ordre même, comme je vais le prouver. Je prouverai ensuite que certains désordres auxquels nous les avons accoutumés, (telle que la bisarrerie des habillemens & des modes) & qui devraient les blesser, ne les blessent pas, parce

* Il n'y a point proprement de désordre dans la Nature, car tout y concourt à l'ordre général. Ce que nous appellons *désordre*, du moins au physique, n'est que relatif, accidentel, & passager, ou plutôt ce n'est qu'un mot que nous avons inventé, pour exprimer quelque chose qui est dans notre imagination & n'est pas dans la Nature.

que nous les y avons accoutumés depuis long - temps.

VOICI comment il arrive qu'ils sont blessés par l'ordre même. Il étoit essentiel à l'ordre, à la variété de l'univers, que toutes les combinaisons possibles fussent épuisées dans la composition des êtres ; il falloit par conséquent qu'il y eût, même sans putréfaction ni autre désordre, des saveurs & des odeurs que nous appellons âcres & fétides, & qu'il y eût des animaux qui trouvaissent bonnes ces mêmes odeurs & saveurs qui nous paroissent mauvaises : * il falloit que ce qui paroît difforme à nos yeux, sans être mal proportionné, tel qu'un crapaud, un pou, une araignée, parut une beau-

* Il falloit même pour épuiser toutes les combinaisons qu'il y eût des animaux qui aimassent l'odeur & le goût des corps corrompus, & il y en a ; mais ce ne doivent pas être des hommes qui aient un tel goût, la Nature ne le leur a point donné. Le gibier à demi pourri, certains fromages puants, &c. ne doivent donc paroître agréables qu'aux hommes qui ont le palais gâté, ou par les poisons qu'on appelle bonne chère, ou par les liqueurs fortes, &c.

te à d'autres yeux autrement conformés que les nôtres ; il falloit que les charbons & le gramen ou chiendent, qui ne nous paroissent pas bons à manger, parussent très-agréables à l'âne & à d'autres animaux ; & tout cela est dans l'ordre.

MAIS ce qui n'y est pas, c'est que nous ayons en quelque sorte, interverti l'usage de nos sens, c'est que nous les ayons affoiblis par la mollesse & par d'autres habitudes nuisibles, c'est que nous ayons tellement émouffé notre goût par des liqueurs spiritueuses, par des mets trop apprêtés & mangés trop chauds, que nous ne trouvons plus dans les fruits & dans les plantes crues les saveurs que la Nature y a mises ; * c'est

* Un homme du monde qui a long-temps fait bonne chère, n'aime ordinairement ni les pommes, ni les autres fruits communs ; il aimeroit encore moins des carottes ou des navets crus, &c. Un paysan mange toutes ces choses avec plaisir & les digère très-bien. Un homme sauvage, sur-tout s'il ne s'étoit jamais nourri que de plantes, & qu'il n'eût jamais rien mangé ni de cuit, ni de chaud, trouveroit les plantes & les fruits

184 HISTOIRE NATURELLE

que nous n'ayons ni l'odorat , ni l'ouïe , ni la vue , si fins & si sûrs , que les peuples qui vivent encore selon la Nature.

BIEN d'autres choses ne sont pas plus dans l'ordre que celles dont je viens de parler , & au lieu de flatter nos sens , devroient les blesser , devroient nous déplaire , ce qui nous y feroit bientôt renoncer ; telle est par exemple , la folle variété des habits , leur forme presque toujours bizarre , à quoi nos yeux se sont accoutumés ; telles sont les

cruds , encore beaucoup meilleurs qu'ils ne le paroissent aux hommes accoutumés parmi nous à la plus grande sobriété : & ce sauvage & ce paysan , trouveroient aussi dans les mets vraiment bons , c'est-à-dire , dans ceux qui ne seroient pas trop défigurés , trop dénaturés , des saveurs délicieuses , que n'y trouvent pas ceux qui en mangent tous les jours : il en est de même d'un homme qui fait marcher , qui marche beaucoup , & qui trouve un vrai plaisir à faire une ou deux lieues en carrosse quand il est fatigué , tandis qu'un homme indolent ou un petit-maitre , ne fait trouver de plaisir ni à marcher , ni même à aller en carrosse.

oreilles pendantes , les têtes applaties , les nez muselés , c'est-à-dire , traversés par un anneau ; telles sont les peintures ridicules , dont se barbonillent certains Peuples Sauvages , & d'autres encore qui ne sont rien moins que sauvages ; tel est l'usage sale & révoltant de boire des liqueurs infectes , de manger des viandes pourries , habitude qui a tellement altéré , dépravé les sens des Peuples qui l'ont contractée , qu'ils trouvent dans tout cela des odeurs & des saveurs agréables.

QUELQUES Sauvages de l'Amérique font ce qu'ils appellent de la *chica* , liqueur très-dégoûtante , mais spiritueuse dont voici la composition. » Ils font » infuser vingt ou trente boiffeaux de » mays (bled de Turquie) dans une » grande auge pleine d'eau. Quand » cette eau est imprégnée des suc du » grain , & qu'elle commence à s'ai- » grir , alors de vieilles femmes mâ- » chent des herbes & des grains de » mays , qu'elles crachent dans des cal- » lebasses que l'on remplit de cette eau. » Elle y fermente & y devient ce

» qu'ils appellent une liqueur délicieuse
 » se , & ce que nous appellerions une
 » très-mauvaise petite bière. *

LA parure & les modes ne sont pas, comme on voit, les plus révoltantes des diverses monstruosités auxquelles nous avons accoutumés nos sens ; mais elles ne sont pas non plus les moins ridicules ni les moins absurdes. Elles ont cependant en général un but assez noble, elles visent à nous attirer de la considération, il ne leur manque qu'une chose, c'est qu'elles sont des moyens toujours trop foibles, & souvent trop compliqués pour nous y faire parvenir.

LE Sauvage qui peint sur toutes les parties de son corps des fleurs & des oiseaux ; & l'Européen qui se couvre des plus riches étoffes, veulent tous deux être admirés ; la plupart des hommes font plus de cas des agrémens du corps, que des charmes de l'esprit. Ces derniers sont les plus estimables sans

* *L'Elève de la Nature, 2.^e partie, à l'art. 2.^e de l'agriculture.*

Toute, & les plus propres à nous attirer une vraie considération : mais les autres sont précieux aussi ; malheur à qui ne fait pas les estimer ce qu'ils valent. Quoiqu'il en soit, il ne faut donner pour accessoires aux charmes de l'esprit & à ceux du corps rien que de simple, de naturel ou qui approche beaucoup de la Nature ; sans cela on les gâte en croyant les orner.

TOUT ce qui est brillant ou vivement coloré a dû plaire & être recherché ; on a mis à un prix fort haut les métaux & les pierres qui ont de l'éclat, on a cru gagner beaucoup en fixant sur soi les yeux de la multitude, * & le même principe qui a fait porter aux

* On n'obtient par cet éclat emprunté ; l'admiration des sots, qui malheureusement sont encore aujourd'hui la multitude ; & cette admiration n'inspire qu'une ridicule vanité. On se concilie par les vraies beautés du corps & de l'ame jointes ensemble, ou par les dernières seules, l'estime & les applaudissemens des sages, on est content d'eux, & de soi-même, on est heureux & modeste.

femmes de nos climats des perles, de l'or & des diamans, a attaché aux cols des Indiennes, du verre, des plumes, des coquillages & des os de poissons.

UN autre point de vue encore sous lequel on pourroit considérer les différens habillemens dont les hommes aiment à se parer, c'est qu'ils paroissent avoir presque toujours préféré à leur aisance & à leur commodité, le plaisir d'étonner l'œil des spectateurs par la prodigieuse quantité d'étoffe dont ils se font enveloppés. Qu'on jette les yeux sur la plus grande partie de l'Europe, on verra qu'en général les professions graves, & celles auxquelles on accorde le plus de considération, se distinguent aussi par l'amplitude des vêtemens.

HORS les cérémonies publiques où les hommes en place doivent paroître avec un air de dignité, par tout ailleurs, l'habillement ordinaire devroit être une draperie légère, commode, propre à exprimer la forme du corps, sans en altérer aucun des mouvemens.

JE ne crois devoir entrer en détail sur les sens, qu'après avoir expliqué le mot *organe* que j'y employerai quelquefois. Un organe est un assemblage de différentes parties ou ressorts réunis, * qui concourent à un même but. On étend quelquefois l'acception du mot organe, on dit que les nerfs sont les organes du sentiment, & les muscles les organes du mouvement; ainsi chacun de nos sens est le résultat d'un organe. Le nerf optique, la rétine, la prunelle, le cristallin, &c. forment un organe d'où résulte le sens de la vue. Il en est de même des autres sens.

DE LA VUE.

LA vue est le plus parfait, & le plus admirable de nos sens, & ne le cède en utilité qu'à un seul, celui du

* Le Jeu, l'action entière d'un organe quelconque, se nomme organisation. On appelle aussi organisation d'un animal, l'assemblage de ses organes.

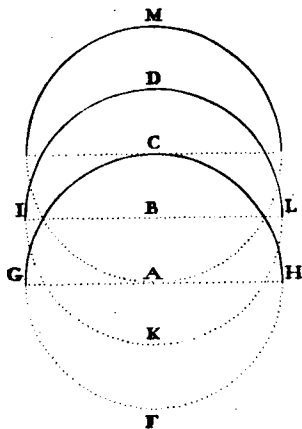
toucher. La vue & l'ouïe, par leur finesse & leur subtilité, sont les plus précieux, les plus accomplis de nos sens; ils sont, si je l'ose dire, les portes intérieures du palais de l'ame; l'odorat, le goût & le toucher, en sont les avenues, ces trois derniers sens peuvent être regardés comme un seul, (pages 218 & 226) la vue même & l'ouïe sont aussi des espèces de touchers. (pages 236 & suiv.)

Nos yeux non-seulement nous font jouir du spectacle de tout ce qui nous environne, mais de ce qui est même très-éloigné de nous. A chaque pas que nous faisons dans la campagne, le seul vrai théâtre de la Nature, nous sommes de centre d'un nouveau cercle de plusieurs lieues, * & il y a entre chacun

* Le cercle de vue se nomme horison sensible; la vue y est quelquefois arrêtée par une colline, par une montagne, par un bois, mais ces obstacles ne sont ni fréquens ni durables, & à mesure que nous marchons, ils font place à mille nouveaux objets, agréables comme eux, & qui nous causent les plus douces surprises. On nomme horison réelle la ligne qui est supposée couper la

CHANGEMENS

DE L'HORIZON SENSIBLE



De ces cercles la petite différence qu'un pas y peut faire ; différence qui après un certain nombre de pas devient très-grande , & enfin totale. Je vous suppose partant du point A. pour aller au point C. qui termine votre vue. Dans ce moment vous êtes le centre du cercle CGFH. Quand vous passez de A en B (que je suppose être un pas) vous devenez le centre du nouveau cercle DIKL, & vous voyez D, que vous ne pouviez pas voir tout à l'heure , puisque je suppose que votre vue ne portoit que jusqu'au point C. Vous cessez aussi de voir les points GFH, à la place desquels vous voyez IKL, & ainsi de suite, en avançant, jusqu'à ce que parvenu à l'objet C, vous soyez au centre d'un nouveau cercle terminé derrière vous par le point A, d'où vous êtes parti, & devant vous par l'objet M, vers lequel vous marchez.

AVERTI par nos yeux, & de très-loin, de tout ce qui vient à nous, il

terre en deux moitiés égales. L'une regardant le zénith ou ciel supérieur, & l'autre le nadir ou ciel inférieur.

nous est aisé d'éviter ce qui nous déplaît ou nous menace, & d'attendre ou de poursuivre ce qui nous fait plaisir. Il est vrai que nous avons aussi à craindre des attaques subites ou d'autres accidens lorsque nous sommes dans des lieux couverts où notre vue ne peut pas s'étendre ; mais de si près que nous puissions être pris, nous voyons ordinairement assez-tôt le péril pour le franchir après l'avoir mesuré, ou du moins pour reculer & nous mettre en garde, si nous n'aimons mieux prendre le parti plus sûr de la fuite.

DE combien de degrés d'être, de combien de sensations délicieuses l'homme seroit privé s'il naïssoit sans yeux ! ils sont nécessaires à la vie, & la Nature ne les a refusés à aucun animal. * Ils sont nécessaires à la vie, parce que sans leur secours nous ne pourrions ni éviter les dangers qui nous environ-

nent,

* Pas même à la taupe. Si quelques animaux n'en ont pas, ce sont ceux qui séparent le règne animal du végétal, ce sont les Zoophytes ou animaux plantes.

vent, qui se rencontrent sous nos pas, ni chercher & trouver facilement ce qui nous plaît ou dont nous avons besoin; ils sont nécessaires à la vie, parce qu'eux seuls la complètent, la rendent agréable. Une vie inactive & dépourvue de sensations réfléchies * n'est pas un malheur pour les plantes, parce qu'elles ne sont susceptibles que de cette vie imparfaite; mais elle seroit un grand malheur pour nous, qui avons une ame capable de désirer & de jouir. Or est-il que sans yeux, nous serions, non pas dépourvus de sensations, mais ce qui est bien plus terrible, réduits à n'en recevoir presque jamais que de fâcheuses, à imaginer, à concevoir qu'il en existe d'autres, & à n'en éprouver jamais. Mille choses agréables au toucher & aux autres sens, nous arracheroient cette triste exclamation. *Que cela doit être beau, & que je suis*

* J'appelle ces sensations réfléchies ou multipliées par la pensée & par la mémoire; car les plantes paroissent capables au moins de sensations simples. Voyez ci-dessus, page 17.

*malheureux de n'en pouvoir pas jouir par un sens fait pour jouir de la beauté ! **

Les yeux font un miroir où non seulement tous les objets visibles , mais les ames-mêmes viennent se peindre. ** On n'existe qu'à demi, quand on est privé de la vue. Il faut cependant distinguer deux manières d'en être privé; l'une d'être né aveugle, & celle-là est la plus affligeante; l'autre de l'être devenu, & celle-ci du moins nous laisse les plaisirs de la mémoire.

ELEVEZ un aveugle né jusqu'à l'âge d'environ quinze ans, sans lui parler, sans lui laisser aucune communication avec la société, il deviendra peut-être fort

* Quand même nous n'aurions point d'yeux, & que par conséquent nous ne pourrions pas concevoir quel en pourroit être l'usage, notre imagination nous donneroit, d'après le toucher seul, des idées d'objets plus ou moins beaux, & nous feroit regretter de n'avoir pas un sens propre à saisir la beauté, à en jouir parfaitement.

** Voyez à l'article de la virilité, page 127.

droit des mains, il aura dans le toucher une finesse merveilleuse, (car le toucher, qui est le sens le plus immédiatement nécessaire à notre conservation & à notre bien-être, est aussi le plus parfait, & le devient d'autant plus qu'il est moins secondé par les autres sens;) mais l'aveugle que je suppose courra risque d'être toute sa vie, malgré son adresse, malgré la justesse de son tact, un homme stupide & brut, si à l'âge de quinze ans au plus tard, vous ne le rendez à la société, où il prendra beaucoup d'idées nouvelles, de celles au moins qui peuvent s'acquérir par le raisonnement & par l'imagination aidés du toucher. Ses idées mêmes seront mieux combinées & plus justes que les nôtres: 1.^o parce qu'il en aura moins, 2.^o parce qu'il sera moins distrait. Un aveugle un peu instruit, & cherchant à s'instruire encore, est un homme à réflexions, un philosophe, qui est toujours seul, qui médite toujours & tranquillement, même au milieu du grand monde.*

L'Histoire de quelques aveugles modernes

LES principaux moyens par lesquels nos sens reçoivent les impressions de tout ce qui nous environne, sont les nerfs; c'est dans les nerfs que réside la sensibilité: celui de l'œil est nommé nerf optique; * il part du cerveau de

nes, de celui de *Puisieux* en Gatinois, de SAUNDERSON, &c. Et parmi les anciens, celle de DIDYME d'*Alexandrie*, d'EUSÈBE l'*Asiatique*, de TIRÉSIE, &c. prouvent quels progrès étonnans on peut faire dans les Sciences, sur-tout dans la vraie Philosophie, sans le secours de la vue. Ces exemples sont cités dans une lettre dont je parlerai encore bientôt: elle a pour titre, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Quand on l'a lue, on voudroit presque être aveugle ou comme HOMÈRE & MILTON, ou comme SAUNDERSON, &c.

* Optique signifie ce qui appartient à la vue, & delà vient peut-être *opter*; (choisir après avoir bien examiné, bien considéré.)

— Le nerf optique ainsi que les autres, a trois parties principales, les siennes se nomment *la dure mère* qui l'enveloppe extérieurement; *la pie mère* qui est comme une seconde enveloppe; on nomme aussi ces deux enveloppes *les meninges* & enfin *la moëlle*, substance plus molle & sur laquelle se fait l'impression des objets. Ces trois parties qui

même que ceux des autres sens. * Il vient aboutir au centre du globe de l'œil ; la partie antérieure de ce globe, celle que l'on peut toucher immédiatement du doigt, se nomme *cornée transparente*. Sur une surface d'environ sept lignes de longueur & de quatre de hauteur, elle reçoit, sans aucun désordre, l'image de tout ce que contient l'horison sensible qui est de sept ou huit lieues, lorsqu'aucun obstacle ne le coupe. Elle rend, par sa saillie & par sa convexité, la vue plus étendue & plus nette : si au contraire elle étoit

se dilatent pour former le globe de l'œil, portent alors des noms différens.

* Les nerfs qui ne servent qu'aux mouvemens du corps partent de l'épine du dos, mais ceux des sens viennent du cerveau, & y transportent en moins d'un clin d'œil toutes les impressions qu'ils reçoivent. Ceux du dos communiquent aussi, mais moins directement au cerveau, par la moëlle & par un fluide imperceptible qu'elle contient. On peut comparer le cerveau à une de ces araignées de jardin, qui du milieu de sa toile ressent jusqu'au moindre ébranlement de chacun des fils dont cette toile est tissée.

plane & à fleur de l'orbite, * l'animal ne verroit que les objets qui sont devant lui, à moins qu'il ne tournât la tête à tout instant ; il ne les verroit d'ailleurs que d'une manière confuse : ** au lieu qu'étant arrondie & faillante ; elle fait voir distinctement ce qui est devant l'œil, & une partie de ce qui est sur les côtés, jusqu'à une certaine distance.

L'IRIS est le cercle coloré qui occupe tout le milieu de la cornée transparente, & au milieu de laquelle il y a un trou rond que l'on nomme la *prunelle* ou la *pupille* : l'iris est formée par l'épanouissement de la pie mère. La pupille se rétrécit au grand jour &

* On appelle orbite, la cage ou le chaton qui contient l'œil. Orbite vient du Latin *orbis* (*globe* ou *rondeur*.)

** Dans un miroir, qui est une surface plane, nous ne verrions les objets que confusément, si notre œil par sa forme arrondie, ne séparoit, sans que nous nous en apercevions, ce qui seroit mêlé dans le miroir. Une autre preuve que la forme sphérique ou arrondie est la plus propre à rendre les objets sans confusion, c'est que dans une loupe vous voyez tous les objets se peindre en petit & très-distinctement.

Donne un moindre passage aux rayons de lumière, qui sans cela frapperoient trop vivement la *rétine* & la fatigueront, de manière que nous serions obligés de fermer les yeux. Le rétrécissement de la *pupille* est aisé à observer, sur-tout dans les chats. Ils l'ont étroite & de forme ovale dans le jour, ronde & très-ouverte dans la nuit.

LA *rétine*, qui ressemble à la petite coupe où est contenu le gland du chêne, est l'épanouissement de la moëlle ou partie intérieure du nerf optique. C'est-là que les objets vont se peindre après avoir passé par la prunelle ou pupille, & par le *crystallin* qui est un corps transparent, suspendu entre la prunelle & la *rétine*.

TOUTES les parties dont nous venons de parler, partagent l'intérieur de l'œil * en trois chambres, les deux

* L'œil proprement dit, c'est l'iris avec tout ce qu'elle contient, c'est-à-dire, la prunelle, le *crystallin* & la *rétine*. Le globe ou blanc de l'œil, n'est qu'un champ que la prunelle & le *crystallin* parcourent & vers les extrémités duquel la *rétine* s'allonge aussi

premières contiennent une liqueur claire comme de l'eau, qui se nomme par cette raison, *humeur aqueuse*; derrière l'humeur aqueuse de ces deux premières chambres, se trouve suspendu vis-à-vis la prunelle, le crySTALLIN qui est emboîté dans ce qu'on appelle la couronne ciliaire, comme un diamant dans un chaton. Derrière le crySTALLIN, est la dernière chambre qui contient une substance très-limpide, d'une consistance assez semblable à celle de la gelée de viande, & qu'on appelle *l'humeur vitrée*. C'est à travers ces trois liqueurs & le crySTALLIN, que tous les corps dispersés dans un vaste horizon viennent, pour ainsi dire, & chacun d'eux proportionné à la distance où il est de nous, * se peindre sur la

un peu de droite & de gauche, ce qui suffit pour qu'elle puisse nous avertir de ce qui se passe autour de nous.

* Les objets les plus voisins de notre œil, nous les voyons dans leur grandeur naturelle; mais les autres qui, sans cela, feroient confusion avec ceux-ci, & entre-eux, nous paroissent d'autant plus petits qu'ils sont plus loin de nous.

rétine laquelle les tranfmet à l'ame.

IL est bon d'observer ici que nous voyons les objets renverfés, que le toucher feul nous accoutume à démentir nos yeux, (on en verra la preuve à l'article du toucher.) Que cette pofition apparente eft ce qui étonne le plus les enfans, & les fait regarder fixement tout ce qui s'offre à eux.... On pourroit demander pourquoi l'Auteur de la Nature, dont la fageffe brille fur-tout dans la fimplicité des moyens qu'il emploie, n'a pas conformé la rétine de manière que les objets s'y peigniffent dans leur vraie fituation. La réponfe à cette difficulté eft, qu'il falloit, ou que l'organe de la vue fut plus compliqué qu'il ne l'eft, ou que le fens du toucher rectifiât dès l'enfance & pour toute la vie, les erreurs de la vue, ce qui eft beaucoup plus facile & plus fimple que de multiplier les organes d'un fens qui eft déjà fi délicat & fi compliqué.

LA preuve fuivante du renverfement des objets dans l'œil eft fans replique; c'eft un fait connu & attesté; M. DE

BUFFON le cite avec beaucoup de détails en parlant du sens de la vue, & y joint de belles observations dont je voudrois pouvoir enrichir cet ouvrage.

M. CHESELDEN, fameux Chirurgien de Londres, ayant abaissé la cataracte à un jeune homme de treize ans qui étoit né aveugle, rapporte dans les *Transactions Philosophiques*, N.º 402, les circonstances de cette guérison, & sur-tout combien le jeune-homme avoit d'abord été trompé par les rapports infidèles de ce nouveau sens; (un autre aveugle guéri de même regardoit les instrumens que tenoit le Chirurgien comme une partie de ses mains.) Combien il avoit eu de peine à redresser, à rectifier peu-à-peu ces faux rapports, mais combien aussi il se trouva heureux & doué d'un nouvel être qui lui rendoit la vie délicieuse, lorsqu'il eût acquis l'entière faculté de voir distinctement les objets dans leur vraie position.

ON trouve un grand nombre de faits très intéressans au sujet des aveugles nés, dans un petit ouvrage très-savant

& très-bien écrit qui parut en 1749, il est intitulé : *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.*

EN même temps que l'image des corps qui nous environnent, vient se peindre sur la brillante surface de nos yeux ; notre ame y vient aussi toute entière, recevoir leurs impressions fâcheuses ou agréables. C'est là qu'elle se montre (même malgré elle) sans nuage, sans voile. Ainsi, d'un côté, elle saisit en un instant par les yeux ce qu'elle ne saisisoit ni aussi-bien par un discours qu'elle entendroit, ni avec plus de justesse & de certitude, mais moins de célérité, par une palpation soigneusement faite ; & d'un autre côté elle se communique aussi & se laisse pénétrer par le même moyen ; en quoi elle ne peut que gagner beaucoup quand elle est bonne & honnête ; car une ame de cette espèce est si belle !... Je dis que les yeux sont le miroir de l'ame qu'elle vient s'y peindre toute entière ; rien en effet n'est si éloquent, si expressif, & si-tôt entendu que leur langage ;

ils rendroient visibles toutes nos passions, tous nos sentimens, quand même ils n'auroient pas, pour les exprimer, la noble & gracieuse mobilité dont ils sont pourvus. Leurs principaux mouvemens se réduisent à six; mais ils les savent varier de mille manières; c'est un enchantement, une magie.

SIX muscles, * dont quatre droits & deux obliques, servent à exécuter dans chaque œil, les six mouvemens dont je viens de parler. Les quatre muscles droits ou abaissent l'œil, ou le lèvent, ou le dirigent à droite ou à gauche, mais sans l'incliner; les deux obliques, au contraire, l'abaissent en l'inclinant l'un vers la pointe du grand angle de l'orbite, c'est-à-dire, du côté du nez, & l'autre vers celle du petit angle, c'est-à-dire, du côté de la temple.

LE premier des muscles droits, est appelé le releveur ou le superbe, il lève l'œil en haut & fait regarder le

* Les muscles sont un des principaux ressorts de l'économie animale.

œil : le second est l'abaisseur ou l'hum-
ble, il tire l'œil en bas & fait regarder
la terre. Le troisième est l'abducteur
ou le dédaigneux, * parce qu'il retire
l'œil vers le petit angle & fait regarder
pardeffus l'épaule.

Les deux muscles obliques sont nom-
més circulaires ** ou amoureux, parce
qu'ils font mouvoir les yeux oblique-
ment & en rond. Ce sont les mou-
vemens ordinaires des yeux de deux
amans lorsqu'ils se regardent.

UN bel œil ainsi dirigé, trouve aisé-
ment le chemin du cœur ; mais ces

* Je crois qu'il vaudroit mieux dire le
dédaigneux, quoiqu'il ne s'agisse pas ici
de dédaigner, mais seulement d'être propre
à marquer le dédain. Ce muscle se nomme
aussi indignateur. Il y en a un à chaque
angle de l'œil : de sorte que si vous regardez
pardeffus l'épaule quelqu'un qui est à votre
gauche, votre œil gauche est tiré de ce
côté là par l'indignateur du petit angle, &
l'œil droit est tiré vers le nez par l'indigna-
teur du grand angle. Le contraire arrive, si
la personne que vous regardez ainsi, est à
votre droite. Il y a donc à chaque œil
deux muscles indignateurs.

** Ou rotateurs, c'est-à-dire, faisant la roue

regards si touchans, lorsqu'ils sont accompagnés de candeur & de franchise, doivent, lors même qu'ils ont ces deux bonnes qualités, être très-rares; ils en sont plus précieux & plus doux. D'ailleurs, le mouvement qu'ils exigent est un peu forcé, il fatiguerait les yeux si on le répétoit trop souvent; & c'est une nouvelle raison pour ne les pas prodiguer.

ON distingue trois sortes de vues, la *bonne* ou la vue ordinaire, & deux mauvaises dont l'une ne voit bien que de près, & en fermant presque les yeux, & l'autre voit mieux de loin que de près, mais foiblement & avec un peu de confusion; ce qui est ordinaire aux vieillards: d'où vient que l'on nomme *myopes* (ou fermant les yeux) ceux qui ne voient que de près; & *presbytes* (ou vieillards) ceux qui ne voient que de loin. On appelle *myopie*, la vue courte, & on pourroit appeller *presbytie* la vue longue.

ANDRÉ DU LAURENS, premier Médecin de HENRI IV, très-savant homme & très-bon écrivain, pour le

Temps où il vivoit, dit dans un de ses ouvrages, où il fait l'éloge de la vue : » Les yeux sont du tout disposés » à suivre les mouvemens de l'ame, » ils se changent en un moment, s'al- » tèrent & se passionnent avec elle : » de sorte, que l'Arabe BLEMOR & » SYRENÉE, Médecins célèbres, n'a- » voient pas trop de tort de dire que » l'ame habitoit aux yeux : & le vulgaire » le croit encore, car en baissant les » yeux, il pense baisser l'ame. Te » voilà condamné, Mome * impudent,

* Au lieu de MOME, on dit aujourd'hui MOMUS ; c'étoit le Dieu de la raillerie ; il se moquoit de tout, & avoit souvent beau jeu. Il trouvoit que le bœuf auroit dû avoir les cornes au-dessus des yeux pour diriger plus sûrement ses coups ; que les maisons auroient dû être posées sur des roulettes, afin qu'on pût les avancer ou les reculer quand on auroit un mauvais voisin ; que l'homme auroit dû avoir une fenêtre au cœur, par où l'on pût voir ce qui s'y passoit. M. Richer, Poète agréable & bon Fableur, (mort à Paris en 1748, âgé de 62 ans,) a mis ce sujet en vers : on le trouve dans le recueil de ses Fables.

» tu as perdu ta cause, viens-t'en ici
 » faire amende honorable à la Nature,
 » pour l'avoir malicieusement & fauf-
 » sement accusée d'erreur en la fabrique
 » du corps humain, d'autant qu'elle
 » n'avoit fait * des fenêtres auprès
 » du cœur, pour voir toutes ses pas-
 » sions. Veux-tu de plus belles fenêtres
 » que celles des yeux? n'y vois-tu
 » pas comme dans un miroir, tout ce
 » qui est de plus caché dans l'ame?
 » Le pauvre criminel ne lit-il pas dans
 » les yeux de son juge son supplice
 » ou sa grace? Il y a, dit Théocrite,
 » de l'œil au cœur, un chemin tout
 » ouvert, on a beau se masquer, telle
 » est la passion dans l'œil comme elle
 » est dans le cœur.

DE L'OUÏE.

L'Ouïe, sans être ni aussi merveil-
 leuse, ni tout-à-fait aussi nécessaire
 que la vue, ne laisse pas d'être bien

* C'est - à - dire, parce qu'elle n'avoit pas fait des fenêtres.

admirable, & par les détails de l'organisation qui la produit, & par son utilité. Je dis par son utilité, car de même que sans la vue, nous n'aurions presque aucune communication avec le reste de la Nature, & nous n'en aurions que très-peu entre nous; il nous seroit également impossible, sans l'ouïe, de former une société agréable & solide, c'est-à-dire, de recevoir les pensées des autres, de leur communiquer les nôtres, de profiter de nos connoissances mutuelles.

LA privation de l'ouïe, n'est ordinairement pas si difficile à réparer que celle de la vue; car avec beaucoup d'art, joint à beaucoup de patience, on réussit à pouvoir parler à un sourd, à lui communiquer des idées revêtues des mots qui les expriment; ainsi on développe en même-temps ses facultés intellectuelles; & par une suite nécessaire, la faculté de parler qu'il a comme les autres hommes.

M. DE BUFFON cite, sur ce sujet, une expérience remarquable, c'est celle que fit à Paris en 1746, M.

RODRIGUE PEREIRE, Portugais, qui en moins de trois ans donna l'usage de la parole à M. D'AZÉ D'ETAVIGNY, sourd de naissance & qui avoit dix-neuf ans lorsqu'il fut remis entre les mains de cet habile maître.

LE fait suivant prouve encore que si l'on ne peut, qu'avec beaucoup de peine, apprendre à parler à un sourd de naissance, qui reste sourd, comme M. D'ETAVIGNY, ce même sourd, s'il guérit, apprend bien vite à parler, & que par conséquent les sourds de naissance ne sont muets que parce qu'ils sont sourds.

» M. FELIBIEN, * de l'Académie
 » des Inscriptions, fit savoir à l'Académie des Sciences, un événement
 » singulier, peut-être inoui, qui venoit d'arriver à *Chartres*. Un jeune
 » homme de vingt-trois à vingt-quatre
 » ans, fils d'un artisan, sourd & muet
 » de naissance, commença tout d'un
 » coup à parler, au grand étonnement

* Mémoire de l'Académie des Sciences; année 1703, page 18.

» de toute la ville ; on fut de lui que
» quelques trois ou quatre mois aupa-
» ravant , il avoit entendu le son des
» cloches , & avoit été extrêmement
» surpris de cette sensation nouvelle
» & inconnue : ensuite, il lui étoit
» sorti une espèce d'eau de l'oreille
» gauche , & il avoit entendu parfai-
» tement des deux oreilles ; il fut ces
» trois ou quatre mois à écouter sans
» rien dire , s'accoutumant à répéter
» tout bas les paroles qu'il entendoit ,
» & s'affermissant dans la prononcia-
» tion & dans les idées attachées aux
» mots ; enfin , il se crut en état de
» rompre le silence , & il déclara
» qu'il parloit , quoique ce ne fut encore
» qu'imparfaitement. Aussi-tôt des Théo-
» logiens habiles l'interrogèrent sur son
» état passé , & leurs principales ques-
» tions roulèrent sur Dieu , sur l'ame ;
» sur la bonté ou la malice morale
» des actions. Il ne parût pas avoir
» poussé ses pensées jusques-là. Quoi-
» qu'il fût né de parens Catholiques ,
» qu'il assistât à la Messe , qu'il fût
» instruit à faire le signe de la croix

„ & à se mettre à genoux dans la
 „ contenance d'un homme qui prie,
 „ il n'avoit jamais joint à cela aucune
 „ intention, ni compris celle que les
 „ autres y joignoient. Il ne favoit pas
 „ bien distinctement ce que c'étoit que
 „ la mort, * & il n'y pensoit jamais ;
 „ il menoit une vie purement animale :
 „ tout occupé des objets sensibles &
 „ présens, & du peu d'idées qu'il re-
 „ cevoit par les yeux, il ne tiroit pas
 „ même de la comparâison de ces idées,
 „ tout ce qu'il semble qu'il en auroit
 „ pû tirer ; ce n'est pas qu'il n'eut na-
 „ turellement de l'esprit, mais l'esprit
 „ d'un homme privé du commerce
 „ des autres, est si peu exercé & si
 „ peu cultivé, qu'il ne pense qu'autant
 „ qu'il y est indispensablement forcé
 „ par les objets extérieurs ; le plus
 „ grand fonds des idées des hommes,

* Heureuse ignorance, don de la Nature
 que nous devrions laisser à nos enfans jus-
 qu'à l'âge où la raison l'emporte sur de
 vaines terreurs. Il ne faudroit jusqu'à cet
 âge leur faire regarder la mort que comme
 un état de repos, de sommeil.

est dans leur commerce réciproque.

LE siège de l'ouïe , est l'oreille ; la partie extérieure de l'oreille se nomme *la conque* ; le canal creux qui se trouve au milieu de la conque , se nomme *le conduit auditif* (entendeur) & aboutit au *tympan* qui est une membrane mince & concave du côté du conduit auditif. Immédiatement après cette membrane , sont quatre osselets , qu'on appelle , à cause de leur figure , l'un *os orbiculaire* , l'autre *l'étrier* , le troisième *l'enclume* , & le quatrième le *marteau*. Une partie de celui-ci qu'on a nommé le *manche* , aboutit au centre du tympan & sert à le tendre plus ou moins. Lorsque cette membrane du tympan est lâche , les sons foibles s'y amortissent & ne passent pas outre. Mais si le tympan est bien tendu , comme il arrive quand on écoute avec attention , le moindre son se communique par cette même membrane à la masse d'air qui est derrière , dans une cavité que l'on nomme *la caisse du tambour* : cette cavité est pleine d'air & communique avec la

bouche, par un canal que l'on nomme la *trompe d'Eustache*. *

Si quelqu'un demande comment, lorsqu'on écoute avec attention, le tympan est mieux tendu qu'à l'ordinaire, on peut répondre que pour l'ouïe, pour la vue, pour les autres sens, pour chaque mouvement du corps, l'ame n'a qu'à vouloir, & qu'aussi-tôt les nerfs, les membranes, les muscles, &c. s'empresent de lui obéir. Leur mécanisme, leur jeu, leur dépendance les uns des autres s'explique, du moins à peu près, mais ce ne sont pas là les objets de cet ouvrage; je tâche de peindre la Nature qu'il ne m'appartient pas de vouloir expliquer.

A la caisse du tambour est jointe une autre partie de l'oreille, que l'on nomme le *labyrinthe* à cause de ses détours; il est composé du *vestibule*,

* Ce nom lui vient du célèbre Anatomiciste EUSTACHE, qui le premier l'a observée. Une semblable dénomination est le premier monument que l'on doit élever à la gloire d'un homme qui a fait une découverte utile.

des trois canaux semi-circulaires, & du limaçon. *

LORSQUE l'air agité par la parole, ou par quelque autre bruit vient à émouvoir la membrane du tympan, l'air qui est dans la caisse du tambour, se trouve agité, & communique son mouvement à celui qui est dans le labyrinthe, dont toutes les parties sont revêtues des petites fibres du nerf auditif, ** qui fait aussi-tôt passer jusqu'à l'ame, les impressions qu'il reçoit des corps sonores, par le frémissement qu'ils causent dans l'air, & ce frémissement selon qu'il est discordant, ou harmonieux, doux ou aigre, porte dans notre ame la joie ou la douleur; il y fait naître par ses diverses combinaisons, autant de passions, autant de mouvemens qu'elle en peut éprouver. Le son nous affecte aussi puissamment par l'ouïe, que la lumière par la vue. Ces deux sens tiennent d'un côté à l'ame, & de l'au-

* Cette partie de l'oreille ressemble, en effet, à la coquille d'un limaçon.

** On l'appelle aussi nerf *acoustique* d'un mot grec qui signifie *entendre*.

tre à tout ce qui nous environne , même de très-loin ; qualité qui les rend supérieurs à l'odorat & bien plus encore au goût & au toucher.

DES plaisirs de la vue & de ceux de l'ouïe , on en peut conclure que rien n'est beau que l'ordre , que lui seul peut produire le bonheur. En effet, quand nous voyons peu ou beaucoup d'objets confus & disparates , nos yeux en sont fatigués , blessés ; cela nous fait peine : * nous ne souffrons pas moins lorsque des sons durs , qui ne sont pas liés & proportionnés entre eux , viennent frapper nos oreilles. Et il en est de même des odeurs , des saveurs & de la *palpabilité* des corps.

MAIS aussi , quelle volupté , lorsque
mollement

* C'est une fâcheuse expérience que fait un homme qui vit à la Campagne & qui est obligé d'aller quelquefois à Paris , ou dans quelqu'autre grande Ville ; tout l'y afflige , c'est un cahos , tous les extrêmes , tous les contraires s'y réunissent ; son cœur ne commence à se r'ouvrir à la joie , que quand il arrive dans le paisible & délicieux séjour qu'il habite ordinairement.

môlement couché sur le penchant d'une colline, vous voyez s'étendre, se deployer devant vous, par degrés, & sans confusion, toutes les beautés de la Nature, dans un vaste demi-cercle dont vous êtes le centre. Des prairies rafraîchies par des ruisseaux, des plaines que des animaux utiles sillonnent avec joie, * une forêt, une rivière, quelques habitations rustiques, des Bergers, des troupeaux, une jeunesse laborieuse & folâtre qui cultive la terre ou recueille ses dons; tous ces objets enrichissent encore la perspective dont vous jouissez. Que le ramage des oiseaux, que les amoureux accens des musettes & des voix ** se joignent aux

* *Avec joie*, quand ils sont bien nourris, bien entretenus, car sans cela ils travaillent peu & tristement.

** Il est vrai que ces musettes & ces voix ne ressemblent guères à celles des heureux bergers de la vallée de Tempé; il est vrai qu'elles ne leur ressembleront que quand le luxe & les autres vices qui règnent dans les villes ne s'opposeront plus au bonheur des bergers; mais leurs voix & leurs musettes ne laissent pas que d'être agréables, même telles qu'elles sont aujourd'hui.

charmes de la vue , & vous conviendrez que l'on ne peut rien ajouter à votre bonheur.

COMMENT se peut-il donc que les trois quarts des hommes soient insensibles à tant de charmes réunis? C'est qu'ils sont ou grossiers , ou coupables , ou blasés par les plaisirs bruyans & apprêtés de la ville. La Nature a mis à la campagne, la source des seuls vrais plaisirs des sens , on ne la rencontre que là , mais on ne peut les y puiser qu'autant que l'on y porte une ame pure comme le ciel , ornée de vertus simples & utiles comme les productions de la terre , & des passions douces comme les Zéphyr.

DE L'ODORAT.

ON peut regarder l'odorat , moins comme un sens particulier que comme une partie ou supplément de celui du goût. L'odorat est en quelque sorte le goût des odeurs & l'avant-goût des saveurs. Mais il a par cela même,

Bien plus de finesse & de délicatesse que n'en peut avoir le sens du goût, qui est lui-même une extension du toucher.

IL est à croire, dit l'Auteur de la *Chymie du goût*, * qu'il y a entre tous les sens une progression harmonique.

» Nous avons remarqué que le son
 » consistoit dans une vibration plus ou
 » moins forte de l'air; que les saveurs
 » consistoient dans une vibration plus
 » ou moins forte des sels fixes. ** Ne
 » pourrions-nous pas avancer que les
 » odeurs consistent dans une vibration
 » plus ou moins forte des sels vola-
 » tils & des souffres, & conséquem-

* Dissertation sur l'odorat & sur les odeurs.

** On pourroit dire aussi que les variétés de couleurs sont le résultat des vibrations plus ou moins fortes des rayons lumineux, car on peut leur supposer un mouvement, une sorte de percussion; (pag. 240.) & je suis surpris que l'Auteur de cet ouvrage n'en parle pas. Je le soupçonne un peu d'être fâché que le P. CASTEL l'avoit prévenu sur cette découverte, & je crois qu'il veut s'en venger par un injurieux silence.

ment que les odeurs doivent avoir
 leurs tons harmoniques , ainsi que le
 son, les saveurs, les couleurs. Per-
 suadé de cette Analogie , je me
 promettois d'ébaucher les principes
 d'une musique olfactive, comme j'a-
 vois ébauché la gamme de la mu-
 sique du goût ; * mais en examinant
 le projet de plus près , je me suis
 trouvé dans un embarras dont je ne
 compte pas sortir , non pas que les
 odeurs n'aient tout ce qu'il faut pour
 établir une harmonie contre des tons
 variés à l'infini ; mais soit du côté
 des langues qui manquent de ter-
 mes pour exprimer ces tons primi-
 tifs , soit négligence du côté des phy-
 siologistes , qui ne les ont point en-
 core observés , je n'ai trouvé que
 deux termes qui énoncent deux
 tons , ou deux odeurs primitives , le
 suave & le fétide ; les autres dé-
 nominations sont toutes spécifiques
 ou plutôt dérivées des noms des corps
 odorans , comme l'odeur de fleurs

* On trouvera cette gamme à la page 231.

25 d'orange, l'odeur de rose, l'odeur
 25 de jasmis, &c. ce qui est aussi in-
 25 suffisant pour caractériser les odeurs
 25 primitives, que si je disois le son d'une
 25 orgue, d'un violon, d'une flûte,
 25 pour caractériser les sons primitifs,
 25 ou bien si je disois la couleur de
 25 bois, d'écarlate, d'ardoises, &c.
 25 pour désigner les couleurs primiti-
 25 ves; ou bien enfin, le goût de poi-
 25 vre, de sucre, de vin, &c. pour
 25 indiquer les saveurs primitives. »

LA membrane pituitaire * qui tapisse
 les cavités du nez, reçoit la sensation
 des odeurs, parce que c'est dans cette
 membrane que se répand, que s'épa-
 nouit le nerf nommé olfactif (ou sen-
 teur.) ** Les animaux ont l'odorat d'au-
 tant plus parfait, que les cornets du

* La membrane pituitaire est ainsi nom-
 mée, parce qu'elle reçoit la pituite, hu-
 meur blanche & froide qui tombe du cer-
 veau, & se filtre à travers les pores de
 cette membrane.

** Du Latin, *olfacere*, sentir, flairer.

DE L'HISTOIRE NATURELLE

nez sont plus grands, & par conséquent tapissés d'une plus grande membrane.

LES hommes devroient avoir l'odorat moins bon que les animaux, puisqu'ils ont la membrane pituitaire plus petite, mais elle est d'une texture plus déliée, & voilà pourquoi aucun animal n'a le nez aussi sûr & aussi prompt que l'homme. On dira sans doute, qu'il n'y a au contraire point d'animal qui n'ait le nez meilleur que l'homme. Aussi ne parle-je que de l'homme naturel, que de celui dont rien n'a altéré la bonne constitution. Cessons, si nous en avons le courage, de vivre

* Il faut en excepter ceux qui n'ayant presque d'autre moyen que l'odorat, pour découvrir les ennemis qu'ils doivent attaquer, ou ceux contre lesquels ils doivent se défendre, ont aussi beaucoup de finesse, & de célérité de perception dans cet organe : & ceux-là ont la membrane pituitaire beaucoup plus grande que nous, c'est-à-dire, le nez plus grand, eu égard au reste de leur corps ; témoin les chiens, qui ont le nez long & cylindrique dans toute sa longueur, au lieu que le nôtre est étroit, & de plus se termine en pointe par le haut.

dans la mollesse, de nous étouffer dans des alcoves, dans des rideaux, dans des couvertures trop chaudes. Cessons d'habiter de grandes Villes, où des Teinturiers, des Maréchaux, des Corroyeurs, des égouts, des latrines, &c. nous déchirent par des odeurs fortes & âcres, la membrane pituitaire; épargnons aussi à cette membrane, les fortes d'humeurs qui viennent la fatiguer & l'émousser, lorsque par trop de chaleur artificielle, c'est-à-dire, ou par des bonnets * ou en approchant la tête ou les pieds trop près du feu, nous nous procurons des rhumes & des fluxions. Cessons enfin de manger des mets trop apprêtés & sur-tout trop chauds, car la vapeur qui s'en exhale, flétrit la membrane précieuse par où nous recevons les odeurs. Si nous prenons les sages précautions

* On peut avoir, la nuit & même le jour un petit bonnet de toile, en tout temps, mais des bonnets de laine de Ségovie; des bonnets ouatés ne doivent servir qu'à des vieillards, en qui presque toute chaleur est éteinte.

que je viens d'indiquer, nos enfans ont du moins nos petits enfans, commenceront à avoir l'odorat & les autres sens aussi parfaits que la Nature les avoit donnés à nos pères. Quelle erreur funeste nous a empêché depuis tant de générations de nous appercevoir de notre dépérissement, & de chercher à y remédier ? Nous avons traité presque tous les organes de nos sens, * à peu près comme feroit un fou qui couvrirait ses yeux de plusieurs gâses, qui se boucheroit les oreilles & le nez, qui rincerait très-souvent sa bouche avec de l'esprit de vin pour crisper, pour racornir les papilles nerveuses du palais & de la langue, (ce qui les rendroit insensibles aux saveurs) & qui s'applaudiroit de toutes ces belles inventions.

* Je dis presque tous, car il en faut au moins excepter le toucher, que notre mollesse rend plus délicat, plus sensible. Mais peut-être aussi le devient-il trop; d'ailleurs en le perfectionnant par la mollesse, nous le perfectionnons au dépens des autres sens, & même de l'habitude entière du corps qui en est affoibli, & cela n'est ni bon ni utile.

Nous n'avons ni l'odorat ni les autres sens, à beaucoup près aussi fins & aussi subtiles que nous pourrions les avoir. On peut à peine croire ce que les voyageurs nous disent là-dessus tout d'une voix. Certaines Isles de l'Amérique méridionale qui se nomment les Antilles, sont peuplées de Nègres, qui, comme les chiens, suivent les hommes à la piste, & distinguent avec le nez, la piste d'un Nègre d'avec celle d'un Européen. Au rapport du Chevalier DIGBY, * un garçon que ses parens avoient élevé dans une forêt où ils s'étoient retirés pour éviter les ravages de la guerre, & qui n'y vivoit que de racines, avoit l'odorat si fin, qu'il distinguoit par ce sens l'approche des ennemis & en avertissoit ses parens. Depuis il changea de façon de vivre & perdit à la longue cette finesse de l'odorat. Il en conserva néanmoins une partie, car étant marié, il distinguoit fort bien, en

* *Kenelm DIGBY* ou *DIGBY*, Gentilhomme Anglois, ami de *DESCARTES*, mourut à Londres en 1669.

» flairant sa femme d'avec une autre,
 » & il pouvoit même la retrouver à la
 » piste. » (tout ce récit a l'air merveil-
 leux ; l'on en peut, je crois, rebattre
 quelque chose.)

Il ne seroit pas à souhaiter d'avoir
 l'odorat si fin, quand on approche d'une
 personne qui a la bouche mauvaise ou
 la transpiration forte. Mais la finesse de
 l'odorat est l'effet d'une manière de vi-
 vre naturelle, saine & propre, d'où il
 arriveroit que si cette manière de vivre
 prenoit faveur, il n'y auroit plus ni pu-
 naïe, ni bouches puantes, &c. & que
 chacun de nous en même-temps qu'il
 auroit l'odorat très-fin, ne craindroit pas
 que les personnes dont il approcheroit
 eussent mauvaise odeur : car la même
 cause qui produit la finesse de l'odorat,
 est opposée à celle qui produit la pu-
 naïe & les autres mauvaises odeurs.
 Or, comme tout le monde auroit l'o-
 dorat très-fin, parce que tout le mon-
 de vivroit sainement, personne par con-
 séquent n'auroit les maux dont je viens
 de parler.

Les odeurs fortes émoussent la sen-

Asilité de la membrane pituitaire, & au lieu d'être, comme les odeurs foibles de petites particules qui ne font que chatouiller légèrement cette membrane, ce sont des espèces de coins qui la déchirent.

RECEVOIR en passant, les parfums dont est rempli l'atmosphère de quelque planche de fleurs, c'est jouir d'une grande volupté & en jouir sans danger. Mais flairer de trop près & savourer trop long-temps certaines fleurs, dont les odeurs portent à la tête, comme celles du lys, de la tubéreuse, &c. c'est s'exposer aux maux qui résultent d'une jouissance immodérée. M. LEMERY raconte que deux personnes ayant passé cinq ou six heures dans une chambre fort chaude, où il y avoit beaucoup de roses pâles, elles en avoient été violemment purgées, ce qu'il attribue à une fonte considérable de pituite, causée dans le cerveau par les parties volatiles des roses. (*Anecd. de Médecine*, §. CXXVI.)

On se ruine en marbre, en porphyre

re, en glaces, en tapisseries * pour meubler une salle. Cela peut-être bon à la Ville où tous les malheurs semblent devenir nécessaires. Mais si vous possédez à la campagne une maison où il y ait une pièce assez vaste, exposée en belle vue, meublez-la l'été de quelques jolies statues de plâtre. Pour les mieux détacher à la vue, faites peindre les murailles & les plafonds en bleu. Séparez vos statues par des orangers, des giroflées, & des guirlandes de fleurs. ** Tenez cette salle propre & fraîche, n'y mettez pour sièges que de jolies banquettes. Introduisez-y souvent, mais à

* On aime les tapisseries qui représentent des payfages, c'est en effet, ce qu'elles peuvent représenter de plus beau; ce que je propose ici & qui coûteroit bien moins, & qui vaudroit beaucoup mieux, à tous égards, c'est au lieu de l'image, la réalité.

** Tout cela ne doit se faire que rarement; que les jours où l'on veut se procurer des plaisirs plus vifs qu'à l'ordinaire, car le reste du temps, il faut laisser les arbrisseaux, & les fleurs dans leur véritable élément, c'est-à-dire, sous le ciel.

petit bruit, les muses, (sur-tout celles de la musique & de la danse) l'amour ne manquera pas de les y suivre, & vous jouirez d'un bonheur aussi facile qu'il sera inexprimable.

D U G O U T.

LA vue & l'ouïe, sont je le répète, les sens les plus délicats, les plus sensibles & si je l'ose dire, les plus voisins de l'ame. L'odorat, le goût & le toucher sont un peu plus loin d'elle, & il arrive de là, que leurs plaisirs sont moins vifs que ceux des autres sens, mais plus tranquilles, plus solides.

UNE belle ame, une ame qui cultive, loin du monde, des vertus simples & communes, * fait un usage modéré

* Ces vertus là sont les seules qui fassent notre bonheur, & ne nous attirent la haine de personne. C'est pour nous-mêmes, pour nous seuls que nous cherchons à nous les procurer, & elles ne mortifient point l'amour-propre de ceux qui nous connoissent, car ils voient qu'elles ne sont pas au-dessus de leur pouvoir.

de tous ses sens, préfère ceux qui lui causent les plaisirs les plus vifs & les plus purs; mais ne dédaigne pas de jouir aussi des autres, & d'en jouir pleinement. Elle se livre avec des transports modérés, aux charmes de la vue & de l'ouïe, mais elle connoît trop bien le vrai bonheur, pour ne pas aussi faire usage de l'odorat, du goût & du toucher.

LA langue est l'organe du goût : sa sensibilité réside dans les mammelons nerveux, ou petits bouquets de nerfs qui se trouvent sur toute la superficie, & particulièrement à la pointe. Les mammelons de la langue sont des épanouissemens du nerf que l'on appelle gustatif, du latin *gustare*, (goûter.) Il y a aussi de ces mammelons dans le palais, & il partage avec la langue les plaisirs du goût.

» CE sens, dit M. LECAT, n'est
 » qu'une espèce de toucher, qui n'a
 » pas pour objet les corps solides,
 » mais seulement les suc ou les li-
 » queurs dont ces corps sont imbus, &
 » qui en ont été extraits.

C'est un art que de les savoir mélanger d'une manière agréable, & la même harmonie qui gouverne l'univers, doit présider à cet art comme à tous les autres.

» LES saveurs consistent dans les vibrations plus ou moins fortes des sels qui agissent sur le sens du goût, comme les sons consistent dans les vibrations plus ou moins fortes de l'air, qui agit sur le sens de l'ouïe. (on peut dire la même chose des corpuscules qui affectent l'odorat, p. 219.) Il est très-vraisemblable que les saveurs, pour exciter différentes sensations dans l'âme, ont comme les corps sonores, leurs tons généraux, dominans, majeurs, mineurs, graves, aigus. Sept tons pleins font la base de la musique sonore; pareil nombre de saveurs primitives font la base de la musique savoureuse, & leur combinaison harmonique se fait en raison toute semblable. (voyez la figure, p. 232.)

» DANS la musique sonore les tierces, les quintes & les octaves sont

ment les plus belles consonances & mêmes effets précisément dans la musique favoureuse; mêlez l'acide avec l'aigre-doux, ce qui répond à A...E, ut... sol... 1... 5... le citron par exemple, avec le sucre, vous aurez une consonance simple, mais charmante en quinte majeure: mêlez l'acide avec le doux, le suc de bigarade, par exemple, avec du miel, vous aurez une faveur passablement agréable, analogue à A... C... ut... mi... 1... 3... tierce majeure. Mêlez l'aigre-doux avec le piquant, la consonance sera moins agréable, aussi n'est-elle qu'en tierce mineure: pour la rendre plus agréable, hauffez ou baïffez d'un demi-ton l'une ou l'autre faveur, ce qui revient au diéze & au B mol, & vous aurez un grand changement. » *

A V E C quelque soin que l'on fasse ces différens mélanges, ils n'imitent jamais qu'imparfaitement ceux de la Na-

* Chymie du goût & de l'odorat, dissertation préliminaire, p. xvij & suiv.

GAME

A.

B.



acide

fada

ture. Elle seule fait fondre & combiner les saveurs, les odeurs, les couleurs, les sons, les figures, en un mot toutes les qualités des corps. L'harmonie, effet nécessaire de la sagesse & de l'ordre éternel, a donné à la masse des êtres, une première impulsion, qui se communique, se prolonge, se ramifie en quelque sorte, & dans ce tout que nous nommons l'Univers, & dans le moindre des êtres qu'il contient. L'homme s'imagine quelquefois être dans l'art des proportions & de l'harmonie, l'émule de la Nature : il ressemble à un enfant dont la mère soutient les pas encore mal assurés, & qui croit la conduire elle-même.

LES plaisirs qui appartiennent au goût sont le manger & le boire, plaisirs que les hommes intempérans changent en poisons du corps & de l'ame ; plaisirs que les avarés, les ambitieux, & surtout les hommes dévoués aux crimes, se refusent, * dont les honnêtes gens

* Nos secrets nous échappent aisément dans la joie d'un festin, c'est pour cela que

seuls savent jouir, comme de tout le reste de la Nature, & qui font pour les vieillards un doux besoin, un dédommagement des autres plaisirs qui commencent à leur paroître moins piquans.

MAIS les plaisirs de la table, quoique très-naturels, & par conséquent très-permis, peuvent être rendus blâmables; honteux même, par d'autres moyens encore que par l'ivrognerie & la gourmandise; ils le deviennent surtout lorsqu'on se les procure à grands frais, lorsqu'on préfère des mets qui ne sont précieux que par leur rareté, à ceux qui sont plus communs & meilleurs; lorsqu'on se fait une affaire d'un repas, lorsqu'on perd beaucoup de temps à table * & que l'on mange &

les ambitieux sont presque toujours sobres; & que les scélérats le sont encore plus. A l'égard des avares, ils le sont, au moins chez eux.

* Le crime d'être plus d'une heure à table; devroit être estimé égal à celui de passer chaque jour plus de deux ou trois heures sans s'occuper de quelque chose de vraiment utile; or ce dernier crime est bien plus grave que l'on ne pense.

Soit trop, ce qu'il est difficile d'éviter quand on y reste long-temps.

AU lieu de ces festins bruyans, ou cérémonieux, & nuisibles à la santé, n'aimons que les dîners & les soupers sans apprêt dont le théâtre est une salle champêtre, où se rassemble deux fois le jour une société un peu nombreuse & toujours la même: (hors quelques hôtes aimables qui viennent s'y joindre en passant;) c'est-là qu'une douce gaieté anime la conversation, que l'on mange avec plaisir des mets simples & presque tous cueillis dans le jardin ou tirés de la basse-cour (*Dapes inemptas*) c'est-là que l'amour & le Dieu du vin partagent & occupent ensemble tous les cœurs; c'est-là que n'ayant à parler ni d'affaire, ni de ce qui se passe à la ville ou à la cour, on s'entretient de choses utiles & agréables, on se demande comme dit HORACE, non si tel acteur fait bien ou mal son rôle, mais si c'est par la richesse ou par la vertu que l'on est heureux; ou plutôt on n'entre pas non plus dans cette discussion, puis

qu'il est prouvé par la manière dont on se conduit dans cette société, que la vertu seule nous rend heureux... Le repas finit par des chansons charmantes où l'on voit jouer ensemble la sagesse & la volupté, chansons bien préférables à nos ariettes, qui ailleurs qu'au théâtre, sont presque toutes insipides, froides & ridicules.

DU TOUCHER.

SI notre corps n'étoit un tissu de nerfs qui sont dispersés dans tous nos muscles, qui les dirigent, qui leur font exécuter les ordres de l'ame; si ces mêmes nerfs ne se divisoient en un nombre infini de ramifications qui passent entre toutes les fibres de la chair & jusques dans les pores de la peau, nous ne sentirions rien; ou s'ils n'aboutissoient qu'à nos mains, nous ne sentirions que ce qui seroit sous nos mains, & on pourroit nous frapper, nous blesser dans toutes les autres parties du corps, sans que nous nous en apper-

ussions, mais la bonté divine nous a si bien, si merveilleusement organisés, qu'il n'y a pas en nous la moindre partie qui ne soit sensible, & qui, par conséquent, ne nous avertisse de ce qui nous approche.

AINSI l'on peut dire que le toucher est un sens universel; mais il n'est parfait que dans les mains, dans les doigts, c'est par eux que nous nous assurons de la figure & des autres qualités des corps, qui ne font sur le reste du nôtre, qu'une impression vague de chaud ou de froid, de douceur ou d'aspérité, &c. Que l'on vous mette, par exemple, une pierre sur la poitrine ou sur le bras, ou par-tout ailleurs que dans la main, vous ne saurez ni de quelle figure, ni de quelle espèce elle est, & vous la prendrez peut-être pour un morceau de bois dur & compacte, ou pour un morceau de métal, à moins que vous ne la puissiez voir, auquel cas, vos yeux vous aideront un peu, s'ils ne sont eux-mêmes trompés par une fausse couleur, ou par quelque autre artifice.

L'ODORAT & le goût, sont comme

238 HISTOIRE NATURELLE

Je l'ai dit les premières expansions du toucher, elles saisissent les odeurs & les saveurs. La vue & l'ouïe vont bien plus loin, l'une s'empare des sons & l'autre des figures, des couleurs, & pour ainsi dire des distances. Chacun des sens apporte son tribut à l'ame; elle combine, elle ordonne, elle arrange, selon son plaisir ou son utilité, les objets qu'ils ont mis à sa disposition; elle fait usage des uns, elle rejette les autres, & c'est le toucher seul qui peut lui faciliter cette importante opération. Si vous voyez quelque chose d'agréable, si vous entendez des sons harmonieux & que vous veuillez aller à l'endroit, où l'un de ces charmes, ou tous deux ensemble, vous attirent, n'est-ce pas en marchant, en changeant de lieu (ce qui est un acte du toucher*) que

* Il seroit bon de distinguer entre le toucher actif, & le toucher passif. Quand on voit un objet quelconque, ou quand on entend un son, & qu'on reste en place, sans agiter l'air dont on est environné, on est plus touché qu'on ne touche soi-même; c'est là le toucher passif, mais faire un mou-

vous pouvez y parvenir ? Si vous voulez vérifier le rapport de vos yeux, ou de vos autres sens, n'est-ce pas le toucher qui vous rend encore ce bon office ? Si vous voulez produire des sons avec quelque instrument c'est par le toucher seul que vous le pouvez. On ne sauroit ni inspirer de l'air dans un instrument, ni siffler, ni chanter, sans produire dans le larynx, & dans tout l'organe de la voix, un tremouffement qui est une espèce de toucher. La colonne d'air interposée entre l'oreille qui écoute, & un corps sonore plus ou moins éloigné, est pour ainsi dire une corde tendue entre le corps sonore & l'oreille, de sorte que le son peut être regardé

vamment, avancer vers l'objet vu ou entendu, en un mot, changer de lieu, ce qui ne se peut exécuter sans diviser l'air, sans le faire refluer autour de soi, & sans toucher la terre ou immédiatement en y posant les pieds d'un devant l'autre, ou médiatement en se faisant porter, c'est le toucher actif. Un autre toucher incontestablement plus sensible & plus actif, c'est de goûter, de sentir de près quelque chose & sur-tout d'y porter la main.

comme touchant le nerf auditif ; ce qui a donné lieu à ces expressions très-justes..... *Un son frappe mon oreille ; cette voix me frappe*, &c. de même lorsque l'œil apperçoit un ou plusieurs objets, il y a entre lui & chacun de ces objets, autant de séries ou suites de particules lumineuses qui remplissent l'intervalle, & qu'on peut regarder comme un prolongement réciproque du nerf optique d'un côté, & de l'autre, du corps apperçu, prolongement par lequel ils se touchent.

AINSI chacun de nos sens est le toucher plus ou moins étendu, plus ou moins varié & atténué : ainsi tous nos sens se réduisent en quelque sorte à un seul.... On peut prouver de même, que tous les êtres (excepté les minéraux qui ne sont que la matière brute & prête à recevoir une forme) que tous les êtres, dis-je, peuvent se réduire à un seul dont le fonds est toujours le même, mais dont les modifications & les accessoires sont variées à l'infini. On peut enfin prouver que toutes les combinaisons, & la marche éternelle

de

de l'Univers sont toutes l'unique effet d'une seule cause, qui est le mouvement : principe toujours actif & se reproduisant sans cesse pour obéir à l'ordre de DIEU, à cet ordre tout-puissant & irrésistible, qui a donné à la masse des êtres, la première & la seule impulsion nécessaire pour la mouvoir sans cesse jusques dans les moindres parties organisées * qu'elle contient.

* Je dis *organisées*, car la matière brute n'a aucun mouvement & n'est capable d'en avoir aucun par elle-même, qu'à mesure qu'elle reçoit une forme & des organes. Le seul mouvement dont elle soit capable lorsqu'elle n'est que matière brute, est un mouvement passif ou communiqué accidentellement, soit par le choc d'un autre corps, soit par la privation de soutien: donnons un exemple de chacun de ces deux cas; une pierre qui étoit sur le penchant d'une montagne, tombe parce que la pluie, l'air, &c. ont miné la terre qui la retenoit, voilà la privation de soutien: cette pierre, dans sa chute, en rencontre une autre, à la résistance, c'est-à-dire, à l'inertie, de laquelle elle oppose une partie de son mouvement, qu'elle perd; celle-ci est poussée aussi loin qu'elle peut l'être eu égard au mouvement qu'elle

SI quelqu'un ne reconnoissoit pas l'être suprême dans cette auguste simplicité du fonds des êtres , & dans cette richesse immense de leurs détails, s'il ne l'adoroit pas , s'il ne s'anéantissoit pas devant lui, il faudroit le regarder comme un monstre qu'on ne peut assez punir , ou plutôt comme un frénétique , un furieux , qu'il faut plaindre & éloigner de la société.

DE ce que les autres sens ne font ; pour ainsi dire, que des touchers trop délicats , faits pour saisir seulement des parties volatiles & imperceptibles, il s'ensuit que le vrai toucher peut seul achever notre bonheur commencé par les autres sens ; il s'ensuit qu'ils doivent être distribués en différens endroits de la tête, qui est la plus haute région du corps, & le palais de l'ame ; & que le pouvoir charmant du toucher doit résider non seulement dans toute

a reçu ; puis elle retombe dans son inertie ; voilà le mouvement communiqué par le choc.

La tête & jusques dans les cheveux, mais dans tout le reste du corps.

IL falloit à ce sens, aussi humble que précieux, * un siège ou foyer, autrement il n'auroit été qu'un sens vague & imparfait. Ce siège sont les mains & les doigts, machines très-peu ornées extérieurement, très-peu compliquées de ressorts dans l'intérieur, mais dont les opérations sont si justes, si admirables, si variées, que c'est par elles que se mesurent nos degrés d'être; puisque c'est par elles que nous acquérons la plupart des qualités sublimes qui nous mettent si fort au-dessus des autres animaux.

LE secours des mains est tellement nécessaire à la multiplication & à l'ex-

* La Nature aime à cacher des merveilles sous des dehors peu brillans, c'est une leçon de sagesse qu'elle nous donne: elle veut que nous ne nous laissions pas tromper par les apparences. Le toucher n'a pas une organisation particulière & composée de mille petits ressorts comme la vue & l'ouïe. Il est plus admirable dans sa simplicité que les autres sens ne le sont dans la délicatesse de leur mécanisme.

tenfion de nos connoiffances, que fi nous avions vingt doigts au lieu de dix, & qu'ils puffent agir enfemble fans confufion, (ce qui feroit difficile) nous acquererions beaucoup de connoiffances nouvelles, parce que nous pourrions faifir, dans chaque objet que nous toucherions, plus de rapports à la fois, & faire, en différentes chofes, dans la mufique instrumentale par exemple, plus de combinaifons à la fois.

„ L'INDUSTRIE des mains, (dit
 „ ANDRÉ DU LAURENS, que j'ai
 „ déjà cité, page 206,) fert plus à
 „ l'homme que ne fait la force des
 „ dents, les ongles & autres défenses
 „ des animaux : car tout ce que cet
 „ Univers embraffe eft fait fien, par
 „ la dextérité de fes mains; ce que
 „ voyant ANAXAGORE, & confidé-
 „ rant avec combien de raifon & com-
 „ bien artiftement la Nature avoit fabri-
 „ qué cette partie, dit: *qu'il étoit impoffi-
 „ ble d'excogiter (d'imaginer) un organe
 „ pour faire toute chofe, quelle qu'elle
 „ fut, qui fut plus induftrieufement com-
 „ pofé, & ne douta point, ainfi que*

5, récite PLUTARQUE , de dire que
2, l'homme étoit le plus sage des ani-
3, maux à raison qu'il avoit des mains.

SI nous voulons mieux favoir quels font les grands & utiles effets du toucher , ne cherchons pas à l'apprendre dans les vains discours de l'éloquence , demandons - le à l'Univers entier ; demandons - le aux cieux que les mains savent mesurer à l'aide de la règle & du compas qu'elles ont formés ; demandons - le à la terre qu'elles ont cultivée , embellie , rendu le séjour de la joie & du bonheur ; demandons - le aux Arts qui leur doivent & leur naissance & leur perfection ; demandons surtout à l'amour combien est agréable & délicieux ce sens qui met le comble à nos plaisirs & nous fait jouir de tous à la fois : ce que M. DE BUFFON a exprimé avec son énergie ordinaire , en nommant l'amour physique , dont le toucher est le véhicule , un *sixième sens*.



DE L'ÉCONOMIE ANIMALE.

QU'UN Artiste fasse une machine très-simple en apparence, & qui réunisse tous les avantages de plusieurs autres, au moyen d'une multitude immense de ressorts intérieurs; on regardera, avec raison, cet Artiste comme un homme de génie, car il aura imité la Nature, qui en formant d'un seul jet & d'après un seul modèle très-simple, les animaux & les végétaux même, les a organisés de manière que les uns peuvent croître, se multiplier par la copulation, & varier leurs mouvemens à l'infini, & que les autres n'ayant besoin ni de mouvement ni de copulation proprement dite, peuvent croître, s'étendre & produire, comme les animaux, du superflu de leurs molécules organiques, une semence qui tombe dans le sein de la terre, * où elle est

* Il falloit que la semence des végétaux,

Récondée par la chaleur du soleil.

Si les plantes & les animaux, & ces derniers sur-tout, n'avoient de merveilleux que leur mécanisme tant intérieur qu'extérieur, on pourroit attribuer, jusqu'à certain point, ce mécanisme, tout admirable qu'il est, à un espèce de hazard, à un concours fortuit de causes aveugles & nécessaires. Mais le don de se reproduire accordé à tous les animaux, & celui de raisonner que l'homme seul possède... voilà des traits auxquels on ne peut méconnoître un Dieu créateur... Faire circuler dans l'immensité de l'espace un million de mondes, n'est que l'effet d'une grande puissance, d'une profonde sagesse ; c'est avoir tiré des pierres d'une carrière, & en avoir bâti un beau

pour pouvoir résister aux impressions de l'air & aux autres accidens auxquels elle est exposée, ne tombât des capsules ou réservoirs qui la contiennent, que lorsqu'elle est munie d'une enveloppe dure & qu'elle contient déjà elle-même l'embrion d'une nouvelle plante bien destinée & prête à se développer.

248 HISTOIRE NATURELLE

Palais.... Former, organiser des êtres, les rendre vivans & en peupler ce Palais, voilà le chef-d'œuvre d'une sagesse & d'une puissance infinie... Il n'est pas possible, dit-on, qu'un Géomètre soit Athée, parce que les vérités immuables qui servent de base à la science des abstractions & des rapports, le convainquent de l'existence d'un Dieu. Il est bien moins possible encore à un Anatomiste de ne pas reconnoître & adorer cet être suprême, lorsqu'il parcourt l'intérieur d'un corps animé, car on peut dire qu'il entre alors dans le sanctuaire de la Nature.

C'EST avec raison, qu'on a comparé la machine animale à un cercle, qui n'a ni commencement ni fin; un ressort prête son action à l'autre, qui lui doit son mouvement; leur union conspire à former d'autres machines, qui les meuvent à leur tour; enfin, tous les ressorts réunissent leur mouvement dans chaque ressort, & chaque ressort partage aux autres son action & le produit de la force qu'il a reçue d'eux. Le cerveau n'agit, par exemple, que par

L'impulsion du cœur, qui seroit immobile sans le cerveau; & du jeu de ces deux machines, résulte la respiration, faculté dont le fœtus est privé; parce qu'elle ne lui est pas nécessaire; mais sans laquelle l'animal, dès qu'il est né, ne sauroit vivre un instant. Les fluides qui traversent nos vaisseaux sont préparés par ces trois forces mouvantes, & les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ses mouvemens & font marcher la respiration. On voit par ce mécanisme admirable, que toutes les fonctions volontaires ou involontaires de l'économie animale, sont exécutées par l'action des fluides sur les solides, & par la réaction des derniers sur les liqueurs.

LES parties solides & les parties fluides agissent les unes sur les autres pour exécuter, & les fonctions auxquelles la volonté de l'animal n'a aucune part, comme l'action du cerveau, les battemens du cœur; & celles qu'il dépend de nous d'exécuter ou de ne pas exécuter, comme les mouvemens des bras, des jambes, &c.

L'AME , soit qu'elle ait son siège dans le cerveau , comme le prétendent la plupart des Anatomistes , soit qu'elle réside dans le cœur , comme quelques autres l'ont soutenu , agit sur la substance matérielle de l'homme , & lui fait exécuter les mouvemens qui sont le produit & le résultat de l'union intime qui règne entre-elle & lui. Les sens , sur lesquels les objets extérieurs agissent , transmettent à l'ame le sentiment qu'ils éprouvent ; & celle ci , en agissant sur les nerfs , fait exécuter les opérations qui sont la suite de cette impression. Rendons ce raisonnement sensible. Un objet s'offre à nous ; la vue en transmet l'image à l'ame , & cette sensation s'exécute par les nerfs , au moyen des esprits animaux qu'ils renferment. Voilà les solides , (le nerf optique) & les fluides , (les esprits animaux) en jeu : si l'image qui est représentée dans le cerveau , nous paroît agréable & riante après la comparaison que nous en avons faite , *

* On ne juge des objets extérieurs que par comparaison ; il n'y auroit rien de dé-

Il se répand sur notre physionomie une marque de satisfaction, de contentement, qui se fait appercevoir dans les yeux & qui est occasionée par l'action des esprits sur les muscles; si l'objet au contraire nous cause une sensation désagréable, nous témoignons un déplaisir, & nos yeux & les traits du visage expriment ce que nous souffrons. Lorsqu'on examine les ressorts qui font jouer ces parties, on est bien persuadé que leur action ne peut-être causée que par la force combinée des solides & des fluides qui agissent les uns sur les autres. Si l'objet qui nous frappe, est effrayant, s'il paroît nous menacer, l'amour que la Nature nous a donné pour notre conservation nous oblige à la fuite, & c'est alors que se développe beaucoup plus sensiblement le jeu réciproque des solides & des fluides. Les

sagréable à la vue pour un homme qui n'auroit pas la faculté de comparer. Nous ne trouvons les hommes noirs, disgraciés de la Nature, que parce que nous sommes blancs, mais cela tient aussi à l'amour propre.

nerfs rentrent en action , les esprits animaux parcourent avec une rapidité incroyable l'espace qui les sépare des parties auxquelles ils doivent donner le mouvement ; ils pénètrent avec force , avec activité le tissu vasculaire des muscles ; ceux-ci se gonflent , leurs extrémités se rapprochent , tirent à elles les os , les chairs , & donnent du mouvement aux jambes & aux cuisses ; ces mouvemens répétés animent la circulation , parce que les parties solides agissent avec force sur les liqueurs ; celles-ci fournissent de nouveaux esprits , par conséquent de nouvelles forces , & cet équilibre se soutient plus ou moins longtemps , selon que l'animal est foible ou robuste , & que la passion dont il est agité est plus ou moins vive.

JE n'ai donné cette idée du mouvement animal , que pour faire appercevoir l'action qui résulte des forces réunies des fibres musculaires , & des liqueurs qui circulent dans les vaisseaux. Il est aisé de saisir en même-temps la chaîne qui unit les sens , les fonctions du cerveau , & les mouvemens du corps.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire, ne me permettent pas d'entrer dans de plus grands détails, sur ces rapports, quelque merveilleux qu'ils soient & en eux-mêmes & dans leur effets.

ON a nommé le corps de l'homme *Microcosme*, (petit monde) à cause de la variété merveilleuse de sa composition. Quelle sagesse infinie a présidé à l'ensemble des parties, & à la structure particulière de chacune ! Si nous considérons les os, * qu'on doit regarder comme la charpente humaine, quel art leur assemblage n'offre-t-il pas ! On voit autant de force que de légèreté réunie dans les os. On y remarque des trous, des cavités sans nombre & presque imperceptibles, pour donner passage aux vaisseaux qui portent la nourriture partout, & aux nerfs, qui distribuent par-

* On compte jusqu'à 250 os dans le squelette, & il étoit nécessaire qu'ils fussent en si grand nombre pour rendre flexibles & prompts les mouvemens de toutes les parties du corps.

254 HISTOIRE NATURELLE

tout le sentiment. Les os du crane * sont unis & engrenés de manière qu'ils mettent le cerveau à l'abri des accidens extérieurs. Les vaisseaux & les nerfs de l'intérieur de la tête, communiquent aux parties qui lui servent d'enveloppes, & y communiquent par une infinité de voies dont la plupart sont imperceptibles. La tête est posée sur la vertèbre** que nous nommons *Atlas**** & tourne avec elle. C'est sur la seconde vertèbre nommée *tournoyante* ou *axis* que le mouvement de la tête s'exécute, au moyen d'une apophyse, (éminence) qu'on appelle *odonthoïde*, parce qu'elle a la figure d'une dent, sur laquelle la première

* Le crane est composé de l'assemblage de huit os qui renferment, comme dans une boîte, le cerveau, le cervelet, & les autres parties intérieures de la tête.

** Les vertèbres sont des os qui réunis composent l'épine du dos. Leur nom vient du mot Latin *vertere* qui signifie *tourner*, parce que c'est au moyen de ces os que le corps se tourne.

*** C'est la première vertèbre du col; on la nomme ainsi parce qu'elle porte le fardeau de la tête.

vertèbre & la tête tournent conjointement comme sur un pivot.

LA peau est l'enveloppe générale du corps ; c'est-elle qui lui donne toute sa beauté. Elle est l'organe du toucher. On peut la regarder comme un émonctoire * qui donne passage à travers de ses pores , à la transpiration sensible & insensible par lesquelles s'exhale continuellement l'humidité qui se dégage des vaisseaux. Cette transpiration est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit vulgairement. Selon les expériences de SANCTORIUS , un homme qui mange & qui boit la quantité de huit livres , en perd cinq par la transpiration insensible.

SANCTORIUS n'est pas le seul Médecin qui se soit appliqué à faire des découvertes sur la transpiration ; M. DODART, de l'Académie des sciences , a beaucoup perfectionné cette partie de la Médecine, & les expériences qu'il a

* Ce mot vient du latin *emungere* se moucher. On l'applique dans un sens plus étendu à ce qui sert aux sécrétions peu sensibles , telle que la sueur.

faites, ont été d'autant plus exactes, qu'il en a été lui-même l'objet. Cet habile observateur s'affura par des expériences continuelles durant trente-trois ans, que l'on transpire beaucoup plus dans la jeunesse; que la plus grande transpiration se fait dans les premières heures qui suivent un bon repas. » Il fit sur ce même sujet, dit M. DE FONTENELLE, » une autre expérience, pour laquelle » l'uniformité de la vie n'eut pas été » suffisante; * il falloit encore, ce qui » semblera peut-être surprenant, une » grande piété. Il trouva le premier jour » de carême 1667, qu'il pesoit 116 » livres une once. Il fit ensuite le carême comme il a été fait dans l'Eglise jusqu'au 12.^e siècle; il ne bu-

* M. DODART étoit particulièrement propre à faire ces sortes d'expériences, parce qu'il faut les faire sur soi-même, & mener une vie égale & uniforme, tant d'un jour à l'autre, que dans les différens âges, autrement on ne pourroit comparer, sans beaucoup d'incertitude, les transpirations de différens temps. Une alternative irrégulière d'intempérance & de sobriété troubleroit tout.

» voit ni ne mangeoit que sur les 6 ou
» sept heures du soir ; il vivoit de lé-
» gumes la plupart du temps , & sur la
» fin du carême de pain & d'eau : le
» Samedi de Pâques, il ne pesoit plus
» que 107 livres 12 onces, c'est-à-
» dire, que par une vie si austère, il
» avoit perdu en 46 jours 8 livres 6
» onces, qui faisoient la 14.^{me} partie
» de sa substance. Il reprit sa vie ordi-
» naire, & au bout de 4 jours il avoit
» regagné 4 livres, ce qui marque
» qu'en 8 ou 9 jours il auroit repris
» son premier poids, & que l'on répa-
» re facilement ce que le jeûne a dissi-
» pé. En donnant cette expérience à
» l'Académie, il prit toutes les précau-
» tions possibles pour se cacher, mais
» il fut découvert. Il est assez rare,
» non qu'un Philosophe soit un bon
» chrétien, mais que la même action
» soit une observation curieuse de phi-
» losophie, & une austérité chrétienne,
» & serve en même-temps pour l'A-
» cadémie & pour le Ciel. »

LES observations des hommes célè-
bres sur la transpiration, ne se bornent

pas à des connoissances curieuses, elles ont pour but la conservation de la santé, & tout le monde fait que cette évacuation diminuée, supprimée ou trop abondante, peut occasioner plusieurs maladies. Tout homme attentif s'aperçoit aisément que l'on s'expose à de grands dangers, du moins dans notre état actuel de dépravation & de mollesse, quand on passe subitement d'un atmosphère chaud, dans un air très-froid. Lorsque l'on sera convenu de ce fait, il sera facile de sentir l'abus que nous faisons des eaux glacées dans une saison où elles seroient nuisibles à l'homme robuste de la Nature. C'est aux Médecins à nous prescrire le régime que nous devons suivre, & les médicamens dont nous devons faire usage dans les maladies causées par la suppression de la matière perspirable; mais c'est à chacun de nous à prévenir ces accidens par la manière dont il doit se comporter dans l'usage des choses qu'on nomme non-naturelles, * lorsqu'il n'a pas eu le

* Les choses non-naturelles sont l'objet

bonheur de rendre son corps , par une éducation un peu agreste , presqu'im-pénétrable aux impressions de l'air extérieur.

LES pores de la transpiration sont innombrables , & si on en croit les observations microscopiques de LEUWENOECK , ils sont si nombreux & si petits , qu'il y en a cent vingt-cinq mille sur l'espace qu'occuperoit un grain de sable. Ce n'est pas la seule merveille que les instrumens d'optique ont fait découvrir dans les animaux ; les parties de leurs corps n'étant composées que de divisions & de subdivisions des vaisseaux à l'infini ; RUISCH a observé que les plus petits sont si fins , qu'il s'en trouve des millions dans une partie aussi petite qu'un grain de moutarde. Ces vaisseaux

de la partie de la Médecine qu'on nomme *hygiène* , d'un mot grec qui signifie *santé* ; elle prescrit les règles qu'on doit observer pour se conserver le corps sain & prolonger la vie. On compte six choses non-naturelles , l'air , les alimens , le travail & le repos , le sommeil & la veille , les excré-tions retenues ou évacuées & les passions de l'ame.

260 HISTOIRE NATURELLE

si déliés & si foibles , réunis ensemble forment des fibres , qui, acquérant de la force par leur prodigieuse quantité , donnent naissance aux muscles , qui sont les organes du mouvement de toutes les parties tant solides que fluides. *

LA force des muscles est si surprenante , que suivant le calcul du célèbre BORELLI , lorsqu'un homme du poids de cent cinquante livres s'élève , en sautant , à la hauteur de deux pieds , ses muscles agissent dans ce moment avec deux mille fois plus de force , c'est-à-dire , avec une force équivalente à un poids de trois cens mille livres ou environ. Le cœur est un muscle creux , qui à chaque battement ou contraction

* Le nombre des muscles monte à 425, & cette quantité est nécessaire pour que les fonctions animales s'exécutent avec aisance. La circulation se fait au moyen de l'action des muscles sur les fluides, la respiration, la mastication, &c. ne pourroient s'exécuter sans ces forces mouvantes. C'est par les muscles, que la joie, la tristesse, la colère, & les autres passions se manifestent extérieurement.

par lequel il pousse le sang dans les artères, & des artères dans les veines, agit avec une force équivalente à plus de cent mille livres pesant.

Tous les anatomistes s'accordent sur les usages du cerveau, * & reconnoissent qu'il est l'origine de tout le genre nerveux, la source de la vie, de la force, du plaisir, de la douleur, & le laboratoire des esprits vitaux. ** Mais par le secours de quelle partie du cerveau tous ces grands effets s'opèrent-ils ? Sa nature merveilleuse s'est toujours dérobée aux recherches des plus habiles observateurs, & peut-être leur échappera-t-elle toujours.

Du cerveau & de la moëlle épinière ;

* Le cerveau est toute la masse renfermée dans les os du crane. On le divise en cerveau proprement dit, en cervelet & en moëlle allongée ; à quoi il faut ajouter encore la moëlle de l'épine, contenue dans le canal des vertèbres.

** Les esprits vitaux sont les parties les plus subtiles du sang, qui servent à son mouvement, à sa fermentation, & le rendent ainsi propre à nourrir le corps.

partent les quarante paires de nerfs qui se distribuent dans toutes les parties du corps. Ceux qui tirent leur origine du cervelet ou petit cerveau, meuvent continuellement & indépendamment de notre volonté, les organes d'où dépend la vie; tels sont ceux qui se rendent au cœur pour y porter, pour y entretenir ce mouvement continuel, qu'il n'est pas en notre pouvoir de suspendre & qui ne peut cesser un seul instant, sans qu'il nous en coûte aussi-tôt la vie. Les nerfs qui sortent du cerveau & de la moëlle de l'épine, servent aux mouvemens volontaires, & vont se répandre dans les muscles de la face, dans ceux des bras, des jambes, &c. On prouve cette distribution de nerfs par une expérience qui ne laisse rien à désirer sur cet objet. Si on comprime le cerveau d'un animal vivant, les muscles qui servent d'organes aux actions volontaires ne font plus leurs fonctions, mais la respiration & le mouvement du cœur, absolument nécessaires à la vie, subsistent. Si on fait la même expérience au cervelet, la respiration, la circulation cessent, &

L'animal meurt. Les phénomènes qui résultent de cette expérience & la célérité avec laquelle ils se manifestent à nos sens, doivent faire regarder les nerfs comme les distributeurs du fluide subtil appelé esprit animal, & dont le mouvement est si rapide que cet esprit passe du cerveau aux extrémités du corps aussi promptement que la volonté le commande, & retourne avec la même vitesse lorsque quelque impression extérieure affecte nos sens.

TOUTES les impressions que reçoivent les sens, toutes les fonctions naturelles, nécessaires pour l'entretien de notre existence, cesseroient donc si les nerfs ne répandoient les esprits animaux dans toutes les parties du corps.

C'EST dans les ouvrages des savans Physiologistes, * qu'il faut puiser la connoissance précieuse de l'économie animale; c'est sur les cadavres, (qui ne doivent pas inspirer d'horreur lorsqu'on

* La Physiologie est la partie de la Médecine qui considère la nature de l'homme par rapport à la guérison des maladies.

veut acquérir des lumières utiles) que l'homme doit apprendre à se connoître ; c'est en ayant la force de sacrifier quelquefois un animal à ses recherches, qu'il pourra approfondir des mystères que malgré beaucoup de tentatives & d'expériences il n'a encore pû découvrir. Nous savons, par exemple, que les poulmons & le diaphragme * sont les organes de la respiration, qu'un animal ne peut vivre étant privé d'air, que par conséquent cet élément a des propriétés absolues qui influent puissamment sur le mécanisme entier du corps ; mais quelqu'un fait-il bien, comment cet air introduit dans la poitrine, agit sur le sang, pour le rendre plus propre à la nutrition des parties & à leur accroissement ? La parole est une articulation de la voix, à laquelle contribuent la langue, les lèvres & les dents : mais est-on bien satisfait lorsque l'on a appris cette définition ? Ne reste-t il plus rien

* Le diaphragme est une cloison musculaire & tendineuse, qui sépare la poitrine d'avec le ventre.

rien à désirer ? Ne voudroit-on pas savoir si la trachée-artère * est un instrument à cordes , ou un tuyau qui produit des sons, comme un haut-bois ? **

* La trachée-artère, vulgairement nommée *sifflet*, est le canal de la respiration ; elle est composée de cartilages en forme de demi-anneaux. Sa partie supérieure qu'on appelle le larynx, est l'organe de la voix.

** M. DODART a donné un système sur la voix ; cet Académicien prétend qu'il faut considérer la trachée-artère comme un instrument à anche ; que l'air qui sort des poumons est modifié par plusieurs cartilages , & sur-tout par l'épiglotte , qui recouvre exactement la glotte ou l'ouverture du larynx , & qui sert particulièrement à faciliter l'exécution des cadences.

M. FERREIN a découvert dans les lèvres de la glotte, des cordes ou des rubans tendineux , que cet habile Académicien nomme *cordes vocales*, & qu'il regarde comme deux cordes sonores, tendues plus ou moins , & sur lesquelles l'air agit à peu près comme l'archet d'un violon , sur les cordes de cet instrument. Ce système est très-bien développé dans un savant mémoire que M. FERREIN a donné à l'Académie des sciences , & qui se trouve dans les *Mémoires de l'année 1744.*

Si on ne peut approfondir ces mystères, du moins on sera ravi d'admiration en vérifiant soi-même les belles découvertes qui ont été publiées sur l'économie animale, sur les fonctions & l'organisation des parties, sur les moyens que la Nature a employés pour mettre nos jours à l'abri des accidens terribles & de la mort même, qui nous menacent chaque fois que nous avalons quelque chose, ne fut-ce qu'une miette de pain, ou même une goutte d'eau. * On

* L'œsophage est le conduit qui transmet les alimens dans l'estomac; il est situé derrière la trachée-artère, de manière que les alimens & la boisson que nous avalons doivent passer sur la glotte qui est l'ouverture du canal de l'air, & dans lequel rien ne peut être introduit, excepté cet élément, sans que l'on ressenté à l'instant une toux convulsive, qui a quelquefois les suites les plus funestes. Malgré le danger qu'il y a de rien laisser tomber dans la trachée-artère, c'est cependant par dessus l'orifice de ce canal, que le Créateur a préparé à tout ce qui doit descendre dans l'œsophage & dans l'estomac, une route, qui pour n'être pas dangereuse, auroit dû être compliquée. Mais par un artifice admirable, l'épiglotte,

verra par quel mécanisme admirable le cœur soutient également pendant tout le cours de la vie de l'animal, les battemens continuels qu'il est obligé d'exécuter, pour envoyer jusques dans les moindres parties du corps le sang & les esprits réparateurs dont ce fluide est imprégné. * Pourra-t-on voir sans enthousiasme, & sur-tout sans reconnoissance, ces valvules ** disposées dans les vais-

qu'on peut regarder comme un petit pont-levis, qui se hausse pour le passage de l'air dans l'inspiration & dans l'expiration, s'abaisse & ferme exactement l'ouverture du canal, dès que la plus petite parcelle de solide ou de liquide se présente pour l'ésophage.

* Le cœur est un muscle creux composé de fibres transversales & longitudinales d'une très grande force. Ce viscère, qui a besoin d'une chaleur contiguelle & considérable, seroit bientôt desséché par la force & la continuité de ses mouvemens, si l'Auteur de la Nature ne l'avoit environné de toutes parts, d'une enveloppe qu'humecte sans cesse une liqueur, qui en se renouvelant de temps en temps, sert à rafraîchir ce viscère, à adoucir, à lubréfier ses fibres & à faciliter leur action.

** D'un mot latin qui signifie petite por-

seaux , de manière qu'elles permettent au sang de suivre la route qu'il doit parcourir , mais qu'elles lui opposent un obstacle insurmontable lorsqu'il veut rétrograder ! Pourra-t-on voir sans étonnement , cette quantité innombrable de glandes * dont l'organisation paroît être la même , & qui remplissent chacune des fonctions si différentes ! Leur usage est de séparer du sang , qui est une liqueur presque insipide , des humeurs qui

te. Ce sont des espèces de soupapés que l'on trouve dans les vaisseaux & dans les intestins ; celles qui servent à ouvrir & à fermer les ventricules du cœur se nomment *tricuspidés*, c'est-à-dire, à trois pointes, parce qu'elles ressemblent à des feuilles de lierre , dont la figure est , à peu près , celle d'un triangle.

* On appelle glandes certaines petites masses, composées en général d'artères, de veines, de nerfs ; chaque glande particulière a un vaisseau sécrétoire, & un vaisseau excrétoire, destinés à séparer du sang, une liqueur particulière ; & à la transmettre au dehors ou dans quelque réservoir particulier. Le foie, la rate, les reins, &c. doivent être regardés comme un assemblage considérable de petites glandes amoncelées les unes sur les autres.

renferment des fels dont les saveurs font si opposées, & dont l'usage est si différent. Parmi ces glandes, les unes, comme les reins, * sont destinées à filtrer l'urine, qui est salée; les autres séparent du sang, la salive qui n'a aucune saveur; ** celles-là séparent la bile d'avec les autres humeurs; celles-ci donnent issue aux larmes; *** d'autres

* Les reins, qu'on nomme vulgairement *rognons*, sont destinés à la sécrétion de l'urine; ils séparent cette humeur du sang; elle est ensuite conduite dans la vessie par des vaisseaux qu'on nomme *uretères*, & de là dans le canal de l'*urètre*, où elle ne fait que passer.

** Les glandes salivaires sont situées dans la bouche & dans les parties voisines. Il s'en trouve beaucoup sur la langue. La salivation est très-abondante lorsque les muscles qui meuvent la mâchoire inférieure, la langue, &c. sont en contraction, ce qui est sensible dans la mastication.

*** Chaque œil a une glande nommée *lacrymale*, destinée à cet usage. La liqueur qu'elles filtrent est nécessaire pour faciliter les mouvemens du globe de l'œil, & entretenir la souplesse nécessaire aux paupières.

à la sueur, &c. &c. Ces humeurs ainsi séparées de la masse du sang, les unes, sont déposées dans des réservoirs, comme la bile, le suc pancréatique, les esprits animaux, pour rentrer dans la masse des fluides, où leur présence est absolument nécessaire; * les autres, comme l'urine, la sueur, &c. sont transmises au dehors; d'autres enfin, comme la salive, le lait, la semence, peuvent être rejetées en partie hors des voies de la circulation ou rentrer dans la masse des fluides. **

* La bile & le suc pancréatique, sont deux fluides qui perfectionnent le chyle, & le préparent au changement qu'il doit subir pour la sanguification.

** On nomme humeurs *récrémentielles*, celles qui se séparent du sang pour y retourner ensuite, comme les esprits animaux & la graisse: les humeurs *excrémentielles* sont celles qui se séparent du sang pour n'y plus retourner; telles que l'urine, les matières stercorales, le *mucus* ou la morve du nez: on a nommé *récrément-excrémentielles* la salive, la bile, le lait, la semence & les autres humeurs, dont une partie doit rentrer dans la masse du sang, tandis que l'autre sera rejetée hors des voies de la circulation.

POUR ne rien laisser à désirer sur les généralités de l'économie animale, (car les détails me meneroient trop loin) je finirai cet article en jettant un coup d'œil sur la manière dont la vie s'entretient & se renouvelle, par le changement merveilleux qui se fait des alimens en notre substance.

LES alimens, après avoir été coupés & broyés dans la bouche, & après avoir été humectés & imbibés de la salive qui est destinée à en faciliter la digestion & la fermentation, sont portés par le canal de l'ésophage dans l'estomac. C'est là qu'ils séjournent quelque temps, & que pénétrés par les *sucs gastriques*, * ils se changent en une bouillie d'une couleur grisâtre & d'une odeur aigre. Ce changement auquel coopèrent l'action de l'air, le mouvement du diaphragme & la chaleur naturelle des parties, rend les alimens capables de passer de l'estomac dans les intestins. La longueur de ces derniers,

* On nomme ainsi les sucs digestifs ou dissolvans contenus dans l'estomac, lequel se nomme en Grec *gaster*.

qui est de six fois la hauteur de l'homme, est ménagée ainsi, pour que le chyle ait le temps, dans cette longue route, d'être séparé des matières inutiles. C'est lorsque le chyle parcourt les intestins, que la bile & l'humeur pancréatique le pénètrent; la première achève de dissoudre les matières grasses qui sont le résidu de quelques alimens; & le suc pancréatique délaie ces matières, & les détrempe davantage. Toute la longueur des intestins se trouve attachée au méfentère. * Tandis que les sucs nourriciers, & ce qu'on peut appeller la partie nutritive du chyle, se séparent de la partie la plus grossière, & passent par les ouvertures des veines lactées, **

* C'est une membrane plate & plissée en fraise, sans laquelle les intestins qui y sont attachés rouleroit indifféremment dans la capacité du bas ventre.

** Les veines lactées sont des vaisseaux particuliers, extrêmement fins & transparents. On les appelle en général vaisseaux lymphatiques, & vaisseaux *chylifères*, parce qu'ils pompent le chyle des intestins, pour le conduire dans le réservoir de Pecquet, comme nous le dirons bientôt.

qui s'appliquent aux intestins par une multitude d'embouchures ; les glandes des intestins humectent ces alimens desséchés, & les mettent en état de pouvoir toujours continuer leur route, jusqu'à ce que tout le chyle étant pompé, ils soient portés à l'extrémité des intestins pour être jettés au dehors par les voies ordinaires.

LA contraction des intestins & l'action des muscles du bas ventre, ayant obligé la partie la plus nutritive du chyle d'enfiler les vaisseaux lactés ; ceux-ci portent cette liqueur dans le réservoir de *Pecquet*. * Ce réservoir dans l'homme, est composé de trois grandes cavités, formées par une peau très-fine. Le chyle monte par le canal thorachique, le long de l'épine du dos ; mais avant de monter, il se mêle avec la lymphe apportée par des vaisseaux lymphati-

* *Jean PECQUET*, natif de Dieppe, a rendu son nom immortel, par la découverte de ce réservoir. Il publia de nouvelles expériences d'anatomie en 1651, & mourut à Paris en 1674.

ques, qui viennent aboutir à ce réservoir. Ces liqueurs ainsi unies, montent donc le long du canal thorachique, & se déchargent dans la veine qu'on nomme sous-clavière gauche: elles s'unissent au sang qui coule dans la même veine, & vont se rendre au cœur par la veine cave, dans le ventricule droit. * Le ressort du cœur pour être porté dans tout le corps, y circuler, & lui servir de nourriture. C'est un phénomène admirable que le chyle s'élève contre les loix de la pesanteur, dans le canal thorachique, dont la membrane est trop foible pour pouvoir se contracter: cette liqueur y est élevée par les battemens de l'artère descendante, qui presse le canal thorachique, & oblige ainsi la liqueur de monter. Quand une fois elle

* Les ventricules du cœur sont deux cavités assez profondes. Du ventricule droit part l'artère pulmonaire qui porte le sang aux poumons, où il se rafraichit par le moyen de la respiration; le ventricule gauche chasse dans l'aorte ou grosse artère, le sang qui doit être distribué dans toutes les parties du corps.

est élevée, elle ne peut retomber, parce qu'elle se trouve arrêtée par un grand nombre de valvules, à peu de distance les unes des autres; ces valvules s'ouvrent pour laisser monter la liqueur, qui par son poids, fait baisser ensuite ces mêmes valvules, & se ferme ainsi le passage à elle-même, lorsqu'elle veut descendre.

CE n'est pas assez pour soutenir l'économie animale, que les alimens changés en chyle, & ce dernier en sang, soient, comme on vient de le voir, conduits au cœur. Il est nécessaire que le sang chassé par la contraction de ce viscère, soit porté jusqu'aux extrémités du corps; & qu'ensuite une partie de ce sang soit rapporté au cœur, pour s'y imprégner de nouveaux esprits, & recommencer la circulation.

SANS entrer dans un grand détail sur les loix de la circulation, je vais dire en peu de mots comment s'exécute cette fonction, dont personne ne peut plus nier l'existence, * qui est si sensible en

* On prétend que les anciens ignoroient

appliquant la main sur la région du cœur, & en touchant l'artère radiale dont les pulsations ou battemens font le pouls, cette bouffole admirable qui guide, & éclaire le Médecin dans le traitement des maladies. *

la circulation du sang ; elle ne fut découverte qu'en 1628, par HARVEY, Médecin de Charles I, Roi d'Angleterre. Quelques savans néanmoins prétendent qu'*Hippocrate*, le père de la Médecine, qui vivoit 500 ans avant J. C. a parlé de la circulation ; on cite plusieurs passages de ce grand homme qui semblent prouver qu'il la connoissoit. M. FAGON est le premier qui ait soutenu en France le dogme de la circulation. M. DE FONTENELLE dit, que les vieux Médecins de ce temps-là, attachés aux préjugés de l'école, disoient ; en louant le jeune Fagon, qu'il promettoit beaucoup, & que pour avoir entrepris de soutenir un aussi étrange paradoxe que la circulation, il ne s'en étoit pas mal tiré :

* La connoissance du pouls a été de beaucoup perfectionnée depuis quelque temps ; il faut espérer que nous ne tarderons pas à égaler, & même surpasser dans cette science les Médecins Chinois, qui possèdent, dit-on, sur le pouls, les connoissances les plus étendues.

Pour comprendre le mécanisme admirable de la circulation, il faut savoir qu'à chaque instant de la vie, le cœur & les artères se contractent & se dilatent alternativement & successivement. Lorsque le cœur est en contraction, les parois de ses ventricules en se rapprochant pressent le sang, & le poussent vers la base du cœur. Le sang ainsi forcé de sortir, heurte contre les valvules, les écarte & prend son cours par deux endroits différens. Une partie entre dans l'artère pulmonaire qui est alors en dilatation; elle passe de là, avec rapidité dans les différens rameaux de cette artère, & enfin dans les artères capillaires; c'est dans celles-ci que le sang est pénétré par l'air contenu dans les bronches ou vaisseaux aériens du poulmon. Des extrémités de ces artères naissent les veines capillaires, qui en unissant leurs ramifications, forment un vaisseau considérable, qu'on nomme veine pulmonaire, & qui rapporte le sang dans l'oreillette gauche du cœur, & de là dans le ventricule du même côté. L'autre partie du sang sort du ven-

tricule gauche, prend son cours par l'aorte alors en dilatation; cette artère en se divisant en deux branches, forme l'aorte ascendante qui porte le sang dans toutes les parties supérieures, & l'aorte descendante qui fait la même chose pour la nourriture des parties inférieures. De l'extrémité des ramifications capillaires des artères, naissent les veines, qui en se réunissant forment un gros tronc, qu'on nomme la veine cave, & qui rapporte dans l'oreillette droite, le sang qui n'a pu être employé à la nourriture.

LES deux oreillettes, en se contractant, poussent le sang dans les ventricules, dont la contraction cesse pour un moment par le relâchement des fibres charnues. Elles se dilatent ensuite pour en recevoir de nouveau, pendant que le cœur se contracte pour chasser celui qu'il a reçu. Quand les oreillettes sont en contraction, les ventricules se dilatent, & quand les oreillettes se dilatent les ventricules entrent en contraction.

C'EST par ce mécanisme le plus

simple possible, vu les grands effets qu'il doit produire, que la circulation se soutient dans l'animal. Mais quelle est la cause première du mouvement progressif du sang ? Par quels moyens la Nature a-t-elle donné au cœur le ressort & la force nécessaire, pour exécuter un nombre prodigieux de mouvemens pendant l'espace de la vie ? Pourquoi les autres muscles destinés à l'exécution de plusieurs mouvemens moins compliqués que ceux du cœur, se fatiguent-ils si facilement, tandis que les fibres de ce viscère ne s'affoiblissent pas dans une longue suite d'années, au moins sensiblement ? L'Auteur de la Nature semble avoir voulu se réserver des secrets qui nous auroient rendus encore plus vains, & plus orgueilleux que nous ne sommes, si nous avions pu les découvrir ; ou plutôt ces secrets se trouvent placés, dans l'ordre des choses, à une hauteur où notre esprit ne peut atteindre. Quoiqu'il en soit, d'hâbles Physiciens ont soumis la circulation au calcul ; ils ont trouvé qu'un homme a rarement plus de vingt-quatre livres

de sang ; que le battement du cœur se fait environ deux mille fois par heure ; qu'à chaque battement le cœur pousse deux onces de sang dans l'aorte , & que dans cette supposition , toute la masse du sang passe dans le cœur vingt-quatre fois par heure , c'est-à-dire , 576 fois dans l'espace de vingt-quatre heures. Il y a sur cette belle partie de l'économie animale , un problème résolu depuis quelques années par M. BERNARD , Docteur en Médecine à Douay.

DE L'ÉTAT DE MALADIE.

IL n'étoit pas fait pour l'homme cet état si triste & si funeste. La Nature ne nous avoit pas destinés à être foibles , vaporeux , rachitiques , perclus , goûteux , &c. &c. : tout cela est notre ouvrage , ce sont nos excès qui ont produit toutes nos maladies ; nous avons , tantôt brusquement , tantôt peu à peu , vicié , infecté le sang qui coule dans nos veines : le scorbut , la petite vérole , l'affreux mal vénérien ,

& les autres maladies de ce genre sont le développement d'un germe de putréfaction qui est en nous, * mais que la Nature n'y avoit pas mis, qu'elle s'efforce même d'y détruire en affoiblissant dans chaque nouvel individu, les vices internes de celui dont il provient. Mais le moindre levain de corruption que chacun de nous reçoit de ses pères, il le fomenté par des ali-

* Ces germes de douleur & de mort, celui sur-tout qui produit le mal vénérien, sont les résultats d'une contagion qui fomentée peu à peu a passé de nos pères jusqu'à nous. Plusieurs d'entre-eux se sont livrés à l'intempérance, à toutes sortes de débauches, qui ont appauvri, corrompu leur sang. Les mêmes débauches, & l'usage des épices, &c. perpétuent dans leurs descendants, sur-tout dans ceux qui mènent une vie mal-saine & oisive, des maux qui sans cela se seroient atténués de génération en génération, & auroient enfin disparu tout-à-fait : il en est de même du levain de la petite vérole, qu'on détruiroit peut-être en moins d'un siècle dans une nation dont tous les individus reprendroient les errémens de la Nature, la frugalité, le travail, l'abstinence de tout excès, &c.

mens mal-fains, & par une manière de vivre qui l'est encore plus. L'excès du vin, l'usage, même modéré, des liqueurs spiritueuses, un repos continu & meurtrier, sont les causes ténébreuses & sourdes de la plupart de nos maux. L'excès des plaisirs amoureux nous jette très-promptement aussi dans les bras de la mort, sur-tout quand nous ne faisons pas des exercices fatigans, qui sont un moyen physique & moral, de nous rendre ces plaisirs moins nécessaires, de nous en faire jouir plus long temps, & d'en réparer les ravages, s'il nous est arrivé quelquefois de nous y livrer avec trop peu de modération.

JE vais indiquer en peu de mots, quelques moyens, non pas de guérir, mais (ce qui vaut beaucoup mieux) de prévenir la plupart des maux qui nous assiègent.

ON ne devrait avoir recours à la Médecine & à la Chirurgie, que pour les blessures & les maladies aiguës. Je ne sépare point la Médecine de la Chi-

urgie, deux arts divins * que nous ne
séparerons plus & qui seront exercés
ensemble par les mêmes hommes, quand
nous commencerons à raisonner juste. **

* J'appelle ici la Médecine un art divin
après en avoir parlé ailleurs tout autrement
(p. 73. & 74.) Je ne suis pas pour cela en
contradiction avec moi-même. Il me semble
qu'on doit mépriser la Médecine, qui au lieu
de nous dire, *vivez selon Nature, ou je ne
pourrai jamais vous guérir d'un mal que par un
autre*, nous entretient au contraire dans notre
mollesse, dans nos habitudes mal-saines
pour nous rendre nécessaires ses secours
meurtriers, qui plus cruels que la mort,
nous tuent mille fois avant la dernière. La
Médecine, à laquelle nous devons toute
notre confiance, & qui mérite des autels,
est le dépôt précieux des observations de
tous les siècles sur les moyens les plus effi-
caces de rétablir la santé attaquée par des
accidens qui ne soient pas des suites néces-
saires de débauches, de mauvais régimes, &c.
Or, ce dépôt d'observations n'est pas im-
mense, un Médecin doit le ranger dans sa
tête & l'y range aisément pour peu qu'il y
mette d'ordre.

** Voyez le discours de M. LOUIS;
à la tête des *Mémoires de l'Académie de
Chirurgie*: & la Lettre de M. LE CAT à M.***
Maitre ès Arts & en Chirurgie de Paris.
Amsterdam. 1766.

Les fièvres & les autres maladies chroniques peuvent ordinairement se guérir sans un grand appareil de remèdes.

S'il étoit vrai, comme on le croit communément, que la vieillesse fût le temps de la vie où l'on est le plus exposé aux maladies de toute espèce, j'aurois pu joindre cet article de l'homme malade à celui de la vieillesse; mais un peu d'attention nous feroit aisément appercevoir que c'est une erreur. La raison, d'ailleurs, est ici, comme en toute autre chose, d'accord avec le fait. Un homme ne devient ordinairement vieux que quand il s'est conduit de manière à le pouvoir devenir; que quand il n'a pas mené, sur-tout dans sa jeunesse, une vie ou trop désordonnée, trop mal-saine, ou trop réglée, trop uniforme; que quand il a fait usage de toutes ses forces; en un mot, que quand il a bien rempli toutes les vues de la Nature. Cela supposé, il ne doit éprouver durant sa vieillesse que quelques légères infirmités & point de maladies; c'est aussi ce qui arrive ordinairement.

En vain voudroit-on soutenir le contraire par cette prétendue autorité de CICERON, qu'il faut traiter la vieillesse comme une maladie, (*De Senect. Cap. XI.*) il s'explique immédiatement après & conseille, pour tout remède, un régime mieux observé & plus uniforme que dans les autres temps de la vie. Or, s'il la regardoit comme une vraie maladie, il ne croiroit pas que le régime seule pût la guérir.

JE ne ferai point de dissertation sur chacun des accidens auxquels notre santé est en but, ils sont innombrables depuis que nous avons renoncé en quelque sorte à la Nature.

PEUT-ÊTRE effaira-t'on un jour, si on de ramener les hommes aux moyens les plus simples de se bien porter, du moins de leur montrer que ces moyens existent; & alors, s'il est vrai que la raison soit un bienfait de la Nature, j'espère qu'ils se rapprocheront un peu de l'instinct.... Se rapprocher de l'instinct, c'est-là, je pense, le conseil de la raison, c'est-là aussi mon secret, mon

préservatif universel , je me hâte de le dire encore , & je souhaite que l'on m'entende.

IL n'est aucune partie de notre corps sur laquelle nous n'ayons su attirer des maux de toute espèce ; ils s'évanouiront tous , dès que nous commencerons à mener une vie saine & raisonnable.

SE couvrir trop , sur-tout la tête , avoir des habits trop ferrés , coucher dans des lits mous & chauds , s'enfermer dans des rideaux , dans des alcoves , se lever plus tard que cinq ou six heures du matin , même en hiver , faire habituellement bonne chère , ne pas courir ou ne pas s'occuper de travaux fatigans , vivre à la ville & voir des Médecins , * voilà tout ce qu'il faut pour être souvent malade , ou du moins pour mériter de l'être.

ON peut trouver encore dans les villes , sans compter l'air épais & impur ,

* J'ai mis à ce dernier article les modifications convenables en parlant des Médecins , (p. 74 , & au commencement de cet article p. 283.)

& les métiers , ou trop pénibles ou mal-fains , beaucoup d'autres causes de maladies , telles que les sciences , les affaires , les intrigues , la parure , les spectacles , l'amour trop tendre , cet amour quintessencié & romanesque , toutes choses mêmes que l'on peut mettre au rang des travaux trop pénibles ou mal-fains.... On ne s'attendoit peut-être pas à voir dans cette liste la parure , les spectacles , & l'amour qui paroissent n'être que des plaisirs.... Il seroit aisé de prouver que la tragédie sur-tout , (p. 134.) & la passion du luxe , & l'amour métaphysique font beaucoup de mal. Ceux qui l'ont senti & qui sont revenu de cet égarement , n'ont pas besoin qu'on le leur prouve. A l'égard des autres , ils ont un bandeau sur les yeux , la plus vive lumière ne les frapperoit pas.

VOULEZ-VOUS jouir du vrai bonheur & d'une santé parfaite , qui en est le premier effet , vivez à la campagne , sans inquiétude , sans ambition ; faites-y tout le bien que vous pourrez ; tâchez d'y former une société nombreuse , bien

conduite , dont tous les membres se réunissent sous le même toit ; (car c'est dans ces sociétés , presque impossibles à la ville , qu'au physique & au moral , les biens se multiplient & les maux s'anéantissent par cela seul qu'ils se partagent) respirez le bon air du matin , évitez l'oïfiveté , délasséz vous d'un travail par un autre , &c. &c.

CE que je viens de dire des moyens généraux de conserver la santé , je l'avois déjà à peu près dit dans un autre endroit de ce volume , mais des vérités aussi nécessaires peuvent être répétées , & devront l'être jusqu'à ce qu'elles soient mieux senties qu'elles ne le sont à présent.

JE vais finir cet article par le triste tableau de l'homme malade. Quant aux moyens les plus simples & les plus efficaces de le guérir lorsque la Nature semble l'abandonner , je crois devoir renvoyer à quelques excellens ouvrages qui ont été faits là-dessus , & aux Médecins qui suivent les méthodes qui y sont prescrites.

UNE fermentation dans les humeurs , ou quelqu'autre altération dans le mécanisme du corps est un désordre ; & la Nature ne se prête qu'avec peine au désordre , elle tend toujours à le réparer. Delà vient qu'un homme dangereusement blessé ou malade, tombe dans un affaissement général , dans une langueur mortelle , ou ce qui est souvent plus à craindre , mais moins durable , il éprouve des convulsions terribles. Dans ce dernier cas , la Nature voulant nous tirer d'un état critique fait un effort violent , * d'où résulte la guérison ou la mort. Dans le premier , elle semble nous abandonner , & nous sauve , s'il est possible , par notre foiblesse même. On fait qu'une fièvre ,

* Cette espèce de secousse universelle , est une résistance que font ensemble toutes les forces de l'animal contre un accident qui le menace d'une entière dissolution ; c'est , pour ainsi dire , une sortie qu'elles font contre la mort qui l'assiège ; & dans ce conflit cruel , mais nécessaire , il n'y a point de milieu entre vaincre ou mourir.

une transpiration extraordinaire , &c. en nous conduisant jusqu'au bord du tombeau , nous rend quelquefois la vie.

SI nous vivions d'une manière saine & naturelle , il n'arriveroit guère en nous de ces changemens , de ces révolutions dangereuses que la Nature abhorre , qu'elle ne peut appaiser sans qu'il nous en coûte une partie de notre santé , & qui souvent , malgré ses efforts & ses soins , nous coûtent la vie.

UN enfant qui périt dans sa première ou sa seconde année , est une fleur qui se fane au lieu d'éclorre. Un octogénaire qui meurt , ou plutôt qui s'éteint sans infirmité , sans douleur , est un fruit mûr qui tombe de lui-même ; voir mourir ou cet enfant ou ce vieillard , n'est qu'un spectacle attendrissant. Il n'y a donc qu'un seul cas où les approches de la mort soient affreuses. C'est lorsqu'une jeune personne destinée à jouir encore long-temps des douceurs & des charmes de la vie , y est cruellement arrachée. Ses lèvres , où respiroient la volupté , ne sont plus vermeilles & brillantes , elles deviennent ternes & livi-

des; la pâleur de son visage est un voile épais qui couvre les roses que l'on y voyoit peu de temps auparavant; ses yeux mouillés de larmes, & presque éteints, jettent un regard tendre sur tout ce qui les environne, & paroissent dire, nous nous ouvrons pour la dernière fois; nous n'inspirerons plus ni amour ni amitié, nous n'en recevrons plus les douces impressions, nous ne verrons plus le tableau ravissant que pourroit nous offrir encore tant de fois l'aurore, les fleurs, la Nature entière!

QUOIQUE l'on ait raison de ne quitter la vie qu'avec regret, quand on meurt jeune, & sur-tout de maladie, parce que l'intention de la Nature est que nous ne mourrions que de vieillesse, ou d'une mort prompte & violente; il y a bien néanmoins de quoi se consoler dans ce moment triste & critique, lorsqu'il arrive dans la jeunesse même, & bien plus encore quand il n'arrive qu'au temps marqué. Les promesses de la Religion sont si belles, si désirables, & d'ailleurs si conformes à l'espérance que la Nature même a mise dans

nos cœurs ! *... Ainsi un vieillard doit passer tranquillement ses dernières années comme un étranger qui est sur le bord de la mer , & qui s'y amuse de tout , en attendant qu'un vaisseau se présente sur lequel il puisse retourner dans sa patrie. Un jeune homme est un autre étranger , qui , n'ayant pas encore eu le loisir de reconnoître la terre qu'il habite , & sachant à peine qu'il n'y est que pour un temps , la regarde comme sa patrie , se fait un système de bonheur , & se propose de le suivre. Mais si une maladie ou quelque autre accident le jette dans les bras de la mort , ses yeux doivent se diffuser tout d'un coup ; il doit apprendre dès ce moment même , qu'une patrie beaucoup plus heureuse lui est destinée ; & après quelques efforts pour se détacher des innocentes affections qu'il avoit conçues , il doit se dire à lui-même , ma maîtresse & mes amis , trouveront de quoi se consoler de ma perte ou plutôt de mon

* Les peuples les plus sauvages ont l'idée & le désir de l'immortalité.

absence, ils me suivront d'ailleurs bientôt dans le séjour heureux où je vais les attendre, nous n'avons donc à nous plaindre, ni eux ni moi.

VARIÉTÉS

DE L'ESPÈCE HUMAINE.

IL n'est aucune espèce où l'on trouve plus de variétés que dans la nôtre, & cela doit arriver ainsi, non-seulement parce qu'elle est la plus nombreuse & la plus universellement répandue sur la terre, mais parce que de tous les animaux, l'homme est le seul qui possède le talent, souvent funeste, d'altérer, de changer sa forme extérieure & même intérieure.

LES hommes diffèrent les uns des autres ou par la couleur & la taille, par quelques traits du visage, par le caractère; ou par des têtes aplaties, par des oreilles excessivement allongées, par des nez tout-à-fait écrasés, par des mamelles pendantes, &c. & sur-tout

par des mœurs souvent ridicules ou cruelles. Les premières de ces différences, c'est-à-dire, celles du teint, &c. sont les effets nécessaires du climat, les autres sont l'ouvrage du caprice des hommes, & de leur penchant à gâter tout ce que la Nature a fait de plus beau, comme nous l'allons voir en parcourant d'un coup d'œil les principales contrées des deux hémisphères.

AUX variétés du teint, des traits, de la taille & du caractère, on en pourroit joindre quelques autres qu'on peut aussi regarder comme naturelles, & qui semblent se reproduire de temps en temps, mais qui disparoissent bientôt, parce qu'elles ne sont ordinairement que l'effet d'une cause passagère, ou d'une cause qui pourroit être durable, mais dont on arrête les progrès. C'est ainsi qu'on verroit peut-être se perpétuer en Angleterre, une race d'hommes à poils de *porc-épic*, si les premiers individus qui y sont nés avec cet accessoire monstrueux, n'étoient presque tous morts trop jeunes pour engendrer.

M. ASCANIUS, Docteur en Médecine

& de la société Royale de Londres, rapporte l'histoire d'un homme appellé communément en Angleterre, *thé porcucpine man*, ou *l'homme porc-épic*. Cet homme qui est né de parens sains, & bien conformés, l'étoit comme eux lorsqu'il vint au monde. Ce ne fut qu'après cinq ou six semaines, qu'on remarqua sur son corps une infinité de petites excroissances, qu'on prit d'abord pour une maladie cutanée, (ou de la peau;) insensiblement on découvrit que c'étoit des soies qui avoient une consistance de corne, & dont rien ne put arrêter le progrès. A l'exception de la tête, de la paume de la main & de la plante des pieds, tout son corps est couvert de ces sortes de soies; qui en commençant à pousser, ressemblent aux tuyaux de plume, qu'on apperçoit sur la volaille quand elle est nue; elles ont six lignes de longueur, & deux ou trois de grosseur, & sont implantées perpendiculairement dans sa peau comme dans celle du hérifson. Leur couleur est livide, elles semblent transparentes quand on les oppose à la lumière; lorsqu'on plie

la peau, & que les soies sont couchées horizontalement, elle paroît blanche dans cet endroit, tandis qu'elle est noirâtre dans toutes les autres parties du corps. Cet homme étant habillé & ayant des gands, ressemble à tous les autres hommes; il a la barbe & les cheveux noirs; il est bien fait & d'une figure intéressante. Mais voici un phénomène bien singulier: ces soies tombent tous les Automnes, qui est assez généralement le temps de la mue, & elles renaissent après. Il eut, il y a quelques années, un morceau de chair emporté à la jambe, la place est encore nue, elle n'est couverte d'aucune de ces soies. A l'âge de vingt ans, il fut attaqué d'une petite vérole confluente: tout son corps se dépila en très-peu de temps; mais après sa guérison, les soies repoussèrent comme auparavant; du reste, il a presque toujours été en bonne santé. On a mis en usage, pour faire tomber & pour extirper tout-à-fait cette incommode toison, les remèdes violens que l'on emploie contre les maux vénériens; il a souffert sans aucun amendement,

la salivation qui en résulte : c'est ce qui a fait que l'on a cessé tous les remèdes. Cette espèce de satyre est devenu amoureux ; cela n'est pas étonnant : il a su rendre sensible une jeune fille qui a bien voulu l'épouser ; cela ne l'est pas beaucoup plus. Mais ce qui pourra le paroître , c'est qu'il a eu , de ce mariage , six enfans , tant filles que garçons , tous constitués comme lui , & également couverts de cornes : aujourd'hui il ne reste plus qu'un garçon qui ressemble parfaitement à son père ; il est à désirer qu'il soit le dernier de sa race. *

TOUS les individus d'une famille de *Berlin* naissent , depuis plusieurs générations , avec six doigts. Dans une famille de *Verneuil sur Oise* , près de *Senlis* , le père & ses fils seulement sont nés sans cheveux.

ON trouve dans plusieurs mémoires des Académies , des observations curieuses qui constatent les écarts que la Nature fait quelquefois , en jettant des

* *Mélanges d'Histoire Naturelle* , par M. ALLEON DULAC. Tome III.

variétés passagères dans quelques individus : je vais considérer les variétés les plus constantes dans l'espèce en général , par rapport aux différens climats, & aux influences qu'ils ont sur les hommes dans l'ancien & le nouveau monde.

ANCIEN CONTINENT.

PEUPLES DU NORD.

ON trouve en Laponie & sur les côtes septentrionales de la Tartarie, une race d'hommes d'une petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Leurs femmes sont aussi laides qu'eux, & leur ressemblent si fort, qu'on ne les distingue pas d'abord. Celles de Groenland sont de fort petite taille ; elles ont le corps bien proportionné, mais leurs mamelles sont molles & si longues qu'elles donnent à tetter à leurs enfans par dessus l'épaule ; le bout de ces mamelles est noir comme du charbon, & la peau de leur corps est de

Couleur olivâtre très foncée. Ces peuples qui se ressemblent tous à l'extérieur, font aussi tous également grossiers & stupides. Ils vivent sous terre ou dans des cabanes, presque entièrement enterrées & couvertes d'écorces d'arbres ou d'os de poisson. Une nuit de plusieurs mois les oblige de conserver de la lumière dans ce séjour. L'été, ils sont obligés de vivre dans une épaisse fumée pour se garantir de la piquûre des moucheron. Avec cette manière de vivre si dure & si triste, ils ne sont presque jamais malades, & ils parviennent tous à une extrême vieillesse, verte & vigoureuse. La seule incommodité à laquelle les vieillards sont sujets, est la cécité; * cette incommodité est occasionnée par l'éclair continuel de la neige pendant l'hiver, l'automne & le printemps, & par la fumée dont ils sont aveuglés pendant l'été.

LES nations du nord ont toujours été si fécondes, qu'il en est sorti d'immenses peuplades qui ont inondé toute

* L'Aveuglement.

l'Europe ; c'est ce qui a engagé quelques historiens à appeller le nord , *officina gentium*. (Magasin des nations.)

LE sang Tartare s'est mêlé d'un côté avec les Chinois, & de l'autre avec les Russes orientaux ; & ce mélange n'a pas fait disparaître en entier les traits de cette race, car il y a parmi les Moscovites beaucoup de visages Tartares ; & quoiqu'en général, cette nation soit du même sang que les autres nations Européennes, on y trouve cependant beaucoup d'individus, qui ont la forme du corps quarré, les cuisses grosses & les jambes courtes comme les Tartares.

LES Calmouques, qui habitent dans le voisinage de la Mer Caspienne, entre les Moscovites & les grands Tartares, & beaucoup plus au midi que les Lapons, sont des hommes robustes, mais les plus laids & les plus difformes qui soient sous le ciel ; ils ont le visage si plat, & si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq à six doigts ; leurs yeux sont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez

est si plat, qu'on n'y voit que deux trous au lieu de narines ; ils ont les genoux tournés en dehors & les pieds en dedans, & ces dernières difformités sont le fruit de l'éducation.

PEUPLES DE L'ORIENT.

L Es Chinois ont en général le visage large, les yeux petits, le nez camus, & presque point de barbe. Les Japonois sont assez semblables aux Chinois, ils sont seulement plus jaunes & plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional : ces peuples ont, à peu près, le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois. L'une des plus bizarres, & qui est commune aux deux nations, est de serrer les pieds des filles dans leur enfance avec tant de violence, qu'on les empêche de croître. Une jolie femme de ces pays doit avoir le pied assez petit pour trouver trop aisée la pantoufle d'un enfant de six ans. *

* On marche mal & avec peine quand

Tous les Peuples de l'Orient, ont du goût pour les longues oreilles; les uns tirent leurs oreilles pour les allonger, mais sans les percer; d'autres, comme au Pays de Laos, en aggrandissent le tour si prodigieusement, qu'on pourroit presque y passer le poing; en sorte que leurs oreilles descendent jusques sur leurs épaules.

LES Siamois se noircissent les dents; cette coutume leur vient de l'idée qu'ils ont que les hommes ne doivent point avoir les dents blanches comme les animaux; ils se les noircissent avec une espèce de vernis qu'il faut renouveler de temps en temps. Quand ils appliquent ce vernis, ils sont obligés de se passer de manger pendant quelques jours, pour donner le temps à cette drogue de s'attacher.

LES habitans des Isles Manilles & des autres Isles Philippines, sont peut-être les Peuples les plus mêlés de l'univers.

on a les pieds si étroits. Or, ne pouvoir pas beaucoup marcher, c'est être privé d'une faculté très-utile & très-agréable.

vers , par les alliances qu'ont faites ensemble les Espagnols , les Indiens , les Chinois , les Malabares & les Noirs. Les Noirs , qui vivent dans les rochers & les bois de cette Isle , diffèrent entièrement des autres habitans ; on en a vu , dit-on , plusieurs parmi eux qui avoient au croupion des queues longues de quatre ou cinq pouces.

IL n'est pas permis aux femmes de l'Isle Formose , d'accoucher avant trente cinq ans , quoiqu'il leur soit libre de se marier long-temps avant cet âge. Lorsqu'elles sont grosses , les Prêtresses vont leur fouler le ventre avec les pieds pour les faire avorter ; ce seroit chez eux non-seulement une honte , mais même un crime , que de laisser venir un enfant avant l'âge prescrit... De combien de maux , de combien d'horreurs , ces Religions barbares sont la source ! *Quid non Religio potuit suadere malorum !*



PEUPLES DU MIDI.

LEs habitans de la nouvelle Hollande, sur la côte orientale des Indes, sont grands, droits, menus; ils tiennent toujours leurs paupières à demi-fermées, pour garantir leurs yeux des mouchérons qui les incommodent : ils sont peut-être les gens du monde les plus misérables, & ceux des humains qui approchent le plus des brutes; ils demeurent en troupe de vingt ou trente hommes & femmes, pêle-mêle; ils n'ont point d'habitation, ni d'autre lit que la terre; ils n'ont pour habit qu'un morceau d'écorce d'arbre, attaché au milieu du corps en forme de ceinture; ils n'ont ni pain, ni grains, ni légumes; leur unique nourriture est du poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierres dans de petits bras de mer.

LES Mogols & les autres Peuples de la presqu'Isle des Indes, ressemblent assez aux Européens par la taille & par les traits, mais ils en diffèrent par la

couleur ; les Mogols, hommes & femmes sont olivâtres.

AU Royaume de Décan, on marie les enfans extrêmement jeunes, les garçons à dix ans, & les filles à huit, & il s'en trouve qui ont des enfans à cet âge, mais ces femmes cessent aussi ordinairement d'en avoir avant l'âge de trente ans. Il y a des femmes au Sud du Mogol qui se font découper la peau en fleurs, & la peignent de diverses couleurs avec des jus de racines, de manière que leur peau paroît comme une étoffe à fleurs.

LES Béngalois sont plus jaunes que les Mogols, peut-être parce qu'ils sont plus voisins de la ligne. On prétend que leurs femmes sont de toutes celles de l'Inde les plus lascives. On fait à Bengale un grand commerce d'esclaves mâles & femelles : on y fait aussi beaucoup d'eunuques.

LES habitans de la côte de Coromandel, ainsi que ceux du Malabar, sont très-noirs. Les coutumes de ces différens Peuples de l'Inde, sont toutes singulières & bizarres. Les Banianes, Peu-

ple des Indes , ne mangent rien de ce qui a eu vie : ils craignent de tuer le moindre insecte , même ceux qui leur sont le plus nuisibles. *

Parmi les habitans de Calicut en Asie, il y a des familles qui ont les jambes presque aussi grosses que les corps des autres hommes : la peau en est dure & rude, & malgré la grosseur énorme de ces parties, ils ne laissent pas d'être fort dispos.

LA sueur de la plupart des Peuples Indiens , tant mâles que femelles , n'a point de mauvaise odeur ; au lieu que celle des Nègres d'Afrique est des plus

* Tels sont aussi en Amérique les Péruviens. Ces hommes si doux , si humains , que nous devrions un peu imiter , les Espagnols les ont exterminés , avec une cruauté inouïe. Ils les chassoient comme nous chassons le Cerf & le Sanglier. Souvent un Espagnol disoit à un de ses amis , prête-moi un quartier d'Indien pour le souper de mes dogues , j'irai demain à la chasse , & je t'en rendrai la moitié d'un. Voyez les remarques de M. DE VOLTAIRE , sur *Octave & le jeune Pompée* , ou le *Triumvirat* , Tragédie.

désagréable, lorsqu'ils sont échauffés : elle a, dit-on, l'odeur des poireaux verts. Les femmes Indiennes aiment beaucoup les hommes blancs d'Europe, & les préfèrent aux blancs des Indes, & à tous les autres Indiens.

LES Peuples de la Perse, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte, & de toute la Barbarie, * peuvent-êtré regardés comme une même Nation, qui, dans le temps de Mahomet & de ses successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des terrains immenses, & s'est prodigieusement mêlée avec les Peuples de ces Pays. Les Princesses & les Dames Arabes qui ne sont point exposées au soleil, sont fort blanches, belles & bien faites ; les femmes du commun, sont brunes & bazanées, elles se peignent aussi la peau.

* Les trois premiers sont Asiatiques, & les deux autres Africains. Ceux dont on va parler, jusques & compris les Grecs, sont Asiatiques.

PEUPLES DE L'OCCIDENT.

LEs Egyptiens, quoique voisins des Arabes, & soumis comme eux, à la domination des Turcs, ont cependant des coutumes fort différentes des Arabes. Dans toutes les Villes & Villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer : les gens riches se font, en mourant, un devoir de piété de fonder des maisons d'hospitalité, & de les peupler de filles, qu'ils font acheter dans ces vues charitables. Les Egyptiennes sont fort brunes ; elles ont les yeux vifs ; les hommes sont de couleur olivâtre.

EN lisant l'Histoire des Peuples d'Afrique, on ne peut apprendre sans étonnement, que les habitans des montagnes de la Barbarie sont blancs ; au lieu que les habitans des côtes de la mer & des plaines, sont basanés & très-bruns. Cette petite élévation au dessus de la surface de la terre, produit le même

effet que plusieurs degrés de latitude sur sa surface.*

ON ne trouve pas un laid visage dans toute la Géorgie ; ** & la Nature y a répandu , sur la plupart des femmes , des graces que l'on ne voit point ailleurs : elles sont grandes , bien faites ; extrêmement déliées à la ceinture : elles ont le visage charmant. Les hommes sont aussi fort beaux , ils ont naturellement de l'esprit ; mais il n'y a aucun Pays dans le monde où le libertinage & l'ivrognerie soient à un si haut point qu'en Géorgie.

LES femmes de Circassie sont fort belles & fort blanches : elles ont si peu de sourcils , qu'on diroit que ce n'est qu'un filet de soie recourbé. L'été , les femmes du peuple ne portent qu'une simple chemise , qui est ordinairement

* A ce trait & à plusieurs autres répandus dans cet article , on reconnoit le coup d'œil de l'Aigle. J'ai cru les devoir emprunter de M. DE BUFFON.

** La Géorgie ou *Gurjestan*, Province d'Asie , qui fait partie de la Perse & de la Turquie Asiatique.

bleue, jaune ou rouge, & cette chemise est ouverte jusqu'à mi-corps : elles ont le sein parfaitement bien fait ; elles sont libres avec les étrangers, mais cependant fidelles à leurs maris, qui n'en sont point jaloux.

LES Mingreliens * sont aussi beaux que les Géorgiens & les Circassiens ; & il semble que ces trois Peuples ne fassent qu'une seule & même race d'hommes. Il y a en Mingrelie, dit CHARDIN, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage & de taille admirables : elles ont, outre cela, un regard engageant qui caresse tous ceux qui les regardent. Les maris sont très-peu jaloux : quand un homme prend sa femme sur le fait avec un galant, il a droit de le contraindre à payer un cochon ; & d'ordinaire, il ne prend pas d'autre vengeance : le cochon se mange entr'eux trois. Ils prétendent que c'est une très-bonne & très-louable coutume d'avoir plusieurs femmes & con-

* La Mingrelie fait partie de la Géorgie.

cubines , parce qu'on engendre beaucoup d'enfans que l'on vend argent comptant , ou que l'on échange pour des hardes & pour des vivres. Au reste, ces esclaves ne sont pas fort chers ; car les hommes , âgés depuis 25 jusqu'à 40 ans , ne coûtent que quinze écus ; & les belles filles , d'entre 13 & 18 ans , vingt écus. *

LES Turcs , qui achètent beaucoup de tous ces esclaves , sont un Peuple composé de plusieurs autres Peuples. En général, les Turcs sont robustes , & assez bien proportionnés ; leurs femmes sont belles , blanches & bien faites.

LES femmes Grecques sont encore plus belles & plus vives que les Turques : elles ont de plus l'avantage de n'être pas si gênées que les Turques , de n'être pas enfermées comme elles dans des ferrails.

* J'ai dit en parlant du croisement des races , (p. 110.) que rien ne prouve mieux combien nous sommes encore barbares , que notre indifférence à attirer chez nous des femmes de ce Pays-là , pour perfectionner & embellir notre espèce.

LES Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corse, de Sardaigne, & les Espagnols, étant situés à peu près sous le même parallèle, sont assez semblables pour le teint; tous ces Peuples sont plus basanés que les François, les Anglois & les autres Peuples moins méridionaux. Lorsqu'on fait le voyage d'Espagne, on commence à s'appercevoir dès Bayonne, de la différence de couleur: les femmes ont le teint un peu plus brun: elles ont aussi les yeux plus brillans. Les Espagnols sont maigres, assez petits: ils ont la taille fine, la tête belle.

DEPUIS la mer Rouge jusqu'à l'Océan, on retrouve des hommes si basanés, qu'ils paroissent presque tous noirs: on trouve aussi des Nègres. En rassemblant les témoignages des voyageurs, il paroît qu'il y a autant de variété dans la race des Noirs que dans celle des Blancs.

LES Nègres du Sénégal * ont d'aussi belles

* C'est-à-dire, qui habitent le long du

belles femmes, à la couleur près, que dans aucun autre Pays du monde: elles ont beaucoup de goût pour les blancs. Au reste, ces femmes ont toujours la pipe à la bouche, & leur peau a aussi un peu d'odeur défagréable, lorsqu'elle est échauffée.

LES Nègres de l'Isle de Gorée, sur la côte d'Afrique, aiment passionnément l'eau-de-vie, dont ils s'enivrent souvent: ils vendent leurs enfans, leurs parens, & quelquefois ils se vendent eux-mêmes pour en avoir.

QUOIQUE les Nègres de Guinée soient d'une santé ferme & très-bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieillesse: ils paroissent vieux dès l'âge de quarante ans. L'usage prématuré des femmes, est peut-être cause de la brièveté de leur vie. Rien n'est si rare que de trouver, dans ce Peuple, quelque fille qui puisse se souvenir du temps auquel elle a cessé d'être vierge.

Sénégal ou Sénega. Ce fleuve qui coule d'Orient en Occident dans une espace de 400 lieues, a des débordemens réglés comme le Nil.

EN général les Nègres ont peu d'esprit, mais ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment; ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéans, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien, & qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, & la satisfaction est peinte sur leur visage; mais quand on les mène rudement, ils prennent le chagrin à cœur, & périssent quelquefois de mélancolie. Ils portent une haine mortelle contre ceux qui les ont maltraités; lorsqu'au contraire, ils s'affectionnent à un maître, il n'y a rien qu'ils ne fussent capables de faire pour lui marquer leur zèle & leur dévouement. Ils sont naturellement compatissans, & même tendres pour leurs enfans, pour leurs amis, pour leurs compatriotes; ils partagent volontiers le peu qu'ils ont, avec ceux qu'ils voient dans le besoin, sans même les connoître autrement que par leur indigence. Ils ont donc, comme on le voit, le cœur excellent, ils ont le germe de toutes les vertus. » Je ne puis écrire

» leur histoire, dit M. DE BUFFON,
» sans m'attendrir sur leur état : ne sont-
» ils pas assez malheureux d'être réduits
» à la servitude, d'être obligés de tra-
» vailler toujours, sans pouvoir rien ac-
» quérir ? Faut-il encore les excéder,
» les frapper, & les traiter comme des
» animaux ? L'humanité se révolte con-
» tre ces traitemens odieux, que l'avi-
» dité du gain a mis en usage. On les
» force de travail, on leur épargne la
» nourriture même la plus commune.
» Ils supportent, dit-on, aisément la
» faim ; pour vivre trois jours il ne leur
» faut que la portion d'un Européen
» pour un repas ; quelque peu qu'ils
» mangent & qu'ils dorment, ils sont
» également durs & forts au travail.
» Comment des hommes, à qui il reste
» quelque sentiment d'humanité, peu-
» vent-ils adopter ces maximes, en
» faire un préjugé, & chercher à légi-
» timer par ces raisons, les excès que
» la soif de l'or leur fait commettre !,

NOUS détestons la barbare coutume
des Cannibales ; qui mangent les prison-
niers que le sort des armes leur livre,

40 HISTOIRE NATURELLE

& nous faisons souffrir mille morts, & des malheureux, sur lesquels nous n'avons d'autres droits que ceux de la force & de la violence.

IL vaudroit mieux pour eux qu'on les tuât tout d'un coup, & avec autant de noirceur & de barbarie que le firent, il y a quatre ans, * quelques Anglais, dont voici en peu de mots l'affreuse

* Notre siècle est cependant celui de l'humanité & de la Philosophie, mais l'une & l'autre passent difficilement les mers. Il semble que les Européens cessent tout-à-fait d'être hommes aussi-tôt qu'ils ont franchi les abîmes qui les séparent des autres peuples. Cela vient aussi de ce qu'on n'envoie souvent dans les Isles, que des Colonies de gens sans mœurs & même de scélérats qu'il faudroit garder & corriger chez nous. On diroit que nous regardons le nouveau monde comme un cloaque, où il faut jeter toutes les immondices de l'ancien, & cela est de la plus grande injustice. Je n'ajouterai pas au tableau que je vais faire, celui des scènes horribles dont le Canada a été le théâtre : la juste sévérité avec laquelle on a puni les coupables, prouve combien nous devenons Philosophes & humains.

histoire : * je n'en donnerai point les détails ; on ne doit , autant qu'il est possible , peindre le crime qu'en détournant la tête ; on ne le doit peindre que d'un seul trait jeté avec horreur & à demi formé.

QUELQUES familles, restés infortunés de six nations sauvages , habitoient la plaine de *Connestoga* en *Pensilvanie*, Province de l'Amérique septentrionale ; on les nommoit *Connestoges* du nom de cette plaine.

LORSQUE les Anglais y arrivèrent en 1701 , les chefs de familles » présen-
» tèrent à ceux de la Colonie , du
» gibier , des grains & des peaux.
» c'étoit là toutes leurs richesses , ils
» eussent également offert de l'or ,
» s'ils eussent eu des mines. *M. Guil-*
» *laume Penn* , se hâta de faire avec
» cette peuplade , un traité d'amitié.

* Je vais l'extraire du *Journal Encyclopédique* (15 Juin 1764 ,) où elle est rapportée d'après un papier public d'Angleterre, intitulé *Gentlemans Magazine* , dans lequel *M. FRANKLIN* l'a consignée.

» qui devoit , suivant les expressions des
 » Connestoges , durer autant que le so-
 » leil lairois & que l'eau couleroit dans
 » la mer & dans les rivieres. Ce traité
 » a depuis été souvent renouvelé ; &
 » la chaine , comme ils disoient , a été
 » polie & repolie de temps en temps ;
 » la plaine que ces sauvages habitoient
 » a été peu à peu occupée par les
 » blancs , & ils y ont formé des ha-
 » bitations. Les Connestoges se sont
 » referrés , & se sont bornés à une pe-
 » tite partie de leur ancienne posses-
 » sion. On a souvent observé que la
 » population des Indiens va toujours
 » en décroissant quand ils se trouvent
 » établis dans le voisinage des blancs :
 » il seroit à désirer que quelque savant
 » entreprît de découvrir les causes phy-
 » siques ou morales de ce phéno-
 » mène. »

LES malheureuses familles Indiennes
 réduites à vingt personnes (sept hom-
 mes, cinq femmes & huit enfans.) étoient
 gouvernées par SHEHACS , honnête &
 respectable octogénaire , l'un de ceux qui
 avoient conclu le traité d'alliance &

d'amitié avec M. GUILLAUME PENN, en 1701. On ne s'entretenoit dans l'habitation que des bons amis les Anglais. On se feroit fait un crime de les soupçonner d'avoir réduit la peuplade à un si petit nombre ; on donnoit aux enfans des noms Anglais ; la digne fille de SHEHACS avoit pris le nom de PEGGI ; on bénissoit le ciel, on vivoit tranquillement sur la foi des traités ; on regardoit comme frères , aussi-bien les blancs & les mulâtres que les noirs ; on tâchoit de les obliger tous également....

Le mercredi 14 Décembre 1763 , au lever du soleil , cinquante-sept hommes qui étoient parti cette même nuit de la ville Anglaise , bâtie sur la frontière , investirent le Hameau de *Connestoga* : les trois quarts des habitans étoient déjà en chemin pour aller vendre aux Anglais quelques denrées , & sur-tout pour causer avec eux. Le premier objet qui les frappa , lorsqu'ils revinrent au Hameau vers les neuf heures du matin , furent les membres sanglans & dispersés du vénérable vieillard SHEHACS , & de cinq autres des leurs qui y étoient.

resté: Ils allèrent demander vengeance au Gouverneur, qui paroissant avoir perdu dans ce moment-là les sentimens de probité & d'honneur que l'on reconnoît dans sa nation, se contenta d'accorder froidement aux malheureux Conestoges un asyle dans la forteresse de *Lancastre*, où ils furent égorgés quelques jours après par les mêmes assassins qui avoient immolés leurs frères; & personne ne s'y opposa.

Il semble que les Européens, dès qu'ils ont vû la probité & les autres vertus de ces *barbares*, en aient été offensés, & qu'ils se soient dit entre eux: » Le bonheur seroit-il donc pour » des sauvages, pour des hommes sans » culture & presque sans loix; tandis » que nous en sommes encore si éloignés, nous qui avons changé la face de la terre & qui connoissons les cieux.... Ils nous admirent sans que cela les empêche de nous aimer; » (preuve de leur stupidité *) mais ils

* Il n'est que trop vrai, qu'en Europe le commun des hommes n'admire qu'avec ja-

» finiroient sans doute par nous haïr,
 » & nous faire la guerre, car la paix
 » ne peut durer long-temps entre des
 » hommes aussi opposés qu'eux & nous.
 » De deux choses l'une, il faut ou que
 » nous renoncions à nos principes, à
 » nos connoissances, & que nous sui-
 » vions à peu près leurs mœurs; **
 » & ce n'est pas la peine d'avoir fait
 » tant de progrès dans les Sciences,
 » dans les Arts, pour rétrograder ainsi;
 » ou que nous les élevions à la hauteur
 » où nous sommes parvenus, & cela
 » n'est pas possible, ils n'ont pas assez
 » d'esprit. Il ne reste donc qu'un parti
 » à prendre, c'est de les exterminer.

lousie, & ne conçoit pas que l'on puisse
 aimer ce qu'on admire. Il y a dans cette mi-
 sérable façon de penser, bien de la dépra-
 vation & de la bassesse; deux vices dont
 ni l'un ni l'autre ne peut se trouver que dans
 l'homme anciennement civilisé, & sur-tout
 avili depuis long-temps par l'esclavage.

** Nous pourrions les suivre ces mœurs
 simples & douces, sans renoncer à ce qu'il y
 a de bon dans nos principes & dans nos
 connoissances.

» Cela est facile , ils nous regardent
 » comme leurs frères , profitons de
 » cette confiance pour les tromper ,
 » pour les faire tomber dans nos piè-
 » ges , & qu'ils y périssent. »

EST-il donc vrai, comme le prétend
 M. ROUSSEAU de *Genève* , que les
 Sciences & les Arts aient corrompu nos
 mœurs & nous aient rendu cruels ! Est-
 il donc vrai que pour être bon & hu-
 main , il faille être aussi ignorant & aussi
 simple qu'un *Connestoge* ou aussi stupide
 qu'un *Huron* !..... Il existe un autre
 moyen plus sûr de réunir en soi toutes
 les vertus dont un homme est capable ,
 c'est d'être , ou aussi philosophe que
 SOCRATE , ou aussi savant qu'ARCH-
 MÉDE , ou , ce qui ne vaut pas moins ,
 c'est de savoir comme KLIYOGG ,
 comme les PIGNONS * &c. mener à la
 campagne une vie innocente & occupée.

* Dans la nouvelle édition du SOCRATE
 RUSTIQUE , (qui est l'histoire de KLIYOGG)
 on trouve des détails intéressans sur l'an-
 cienne & respectable famille des PIGNONS ,
 près de *Thiers* en *Auvergne*.

M. FRANCKLIN, après avoir rapporté, peut-être avec un peu trop de circonstances, le meurtre des Connétogés, veut, comme le doit tout honnête écrivain, affoiblir cette impression par une autre beaucoup plus douce ; il peint le respect religieux des Maures & de quelques autres peuples pour l'hospitalité & les asyles.

UN Espagnol qui venoit de tuer en duel un jeune Maure, se fatva par-dessus une muraille dans un jardin. Le propriétaire qui l'apperçut le soupçonna d'avoir fait quelque mauvaise action. Cependant il vint à lui & lui dit, en lui offrant la moitié d'une pêche, *Mange ce fruit, sur fais que dès que tu l'auras dans la bouche, je ne puis, quand je le voudrois, te refuser les droits de l'hospitalité.* En lui parlant ainsi, il le cacha dans un pavillon dont il emporta la clef. Il reprenoit le chemin de sa maison & s'applaudissoit de ce qu'il venoit de faire, lorsqu'il vit dans sa cour son fils mourant porté sur un brancard. Il demanda qui étoit le meurtrier ; on le lui dépeignit ; il reconnut l'Espagnol qu'il

venoit de sauver & retourna au pavillon :
sortez, dit-il, au jeune cavalier, *celui*
que vous avez tué est mon fils, je l'ai
 aimois tendrement, sa perte me met au
 désespoir : mes voisins affligés ont porté
 mon malheureux fils chez moi ; ils vous
 ont si bien peint que je n'ai pu vous
 méconnoître ; je pourrois vous punir,
 je le devrois si je n'écouois que la voix
 de la vengeance ou plutôt du plus juste
 ressentiment : mais je vous ai offert à
 manger, je vous ai donné ma parole
 je la tiendrai ; *sortez & suivez moi* : il
 conduisit ensuite l'Espagnol dans son
 écurie, lui donna le meilleur de ses
 chevaux & le congédia en ces termes :
dérobez-vous à ceux qui vous poursui-
vent, profitez des ombres de la nuit :
demain au point du jour vous serez en
sûreté : vous avez répandu le sang de
 mon fils, ce coup affreux a déchiré mon
 cœur, mais Dieu est juste & bon ; je
 le remercie de me donner assez de force
 pour étouffer ma colère, & assez de
 vertu pour remplir mes engagements.

L'HISTOIRE des Connestoges & celle
 du Maure, ne doivent pas être regar-

dées comme étrangères au sujet que je traite. Elles expriment les variétés morales de deux peuples d'Europe & d'un peuple du nouveau monde.

Si l'amour de la vérité ne devoit l'emporter dans mon cœur sur celui de la patrie ; & s'il n'étoit d'ailleurs à propos de prouver aux Français, mes compatriotes, comme je viens de le prouver aux Anglais, que ni eux ni nous ne sommes pas encore aussi humains que nous croyons l'être, je ne dirois pas que ce sont les Français qui passent pour avoir les premiers fait la traite ou commerce des Nègres, & que d'autres Français ont le courage de la faire encore. Il faut lire tout ce que dit là-dessus, M. de MONTESQUIEU, dans *L'Esprit des Loix*, & changer le commerce infâme & barbare, en quelque autre plus honnête & plus humain.

Les Nègres ont une telle horreur de l'esclavage, que quand on les emmène de leur pays, ils se mordent la langue & tâchent de la couper pour s'étouffer en l'avalant. Il faut pour consoler ces malheureux, & prévenir l'effet de leur

désespoir, jouer autour d'eux de divers instrumens de Musique.

ON appelle *Négrillons* les petits Nègres, & *bâtimens Négriers*, ce qu'on pourroit appeller les étabes à Nègres.

UN Edit de 1685 touchant le Gouvernement, la Police & le Commerce des Nègres dans les Isles Françaises de l'Amérique, se nomme le *Code-noir*.

IL naît quelquefois parmi les Nègres, des blancs de père & de mère noirs; & chez les Indiens couleur de cuivre, des individus couleur de blanc de lait: mais il n'arrive jamais chez les blancs, qu'il naisse des individus noirs. Le blanc paroît donc être la couleur primitive de la Nature, que le climat, la nourriture & les mœurs altèrent & changent, & qui reparoît dans certaines circonstances, mais avec une si grande altération, qu'il ne ressemble point au blanc primitif.

IL semble, dit encore M. de BUFFON, qu'on peut admettre trois causes, qui, toutes trois, concourent à produire les variétés que l'on remarque dans les différens peuples. La première est

Influence du climat; la seconde qui tient beaucoup à la première, est la nourriture; & la troisième, qui tient peut-être encore plus à la première qu'à la seconde, sont les mœurs.

NOUVEAU CONTINENT.

L n'y a, pour ainsi dire, dans ce second hémisphère qu'une seule race d'hommes, qui tous sont plus ou moins basanés. A l'exception du nord de l'Amérique, où il se trouve des hommes semblables aux Lapons, & aussi quelques hommes à cheveux blonds, semblables aux Européens du nord; tout le reste de cette vaste partie du monde, ne contient que des hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune diversité, ce qui peut être l'effet de l'uniformité de leurs mœurs & de leur manière de vivre.



L'HOMME SAUVAGE

ET L'HOMME MARIN.

Tous les peuples que nous venons de passer en revue, & tous ceux que nous pourrions y joindre, sont, les uns Sauvages ou du moins à peu près, & les autres Civilisés; ce qui pourroit encore me fournir un article de l'homme naturel & de l'homme vivant en société. Mais il suffira de dire, que la différence de l'un à l'autre est, que le premier est trop brut, trop paresseux, trop insensible; & que l'autre a trop de besoins, c'est-à-dire, trop de caprices; que souvent il pense trop, d'où il arrive qu'il pense mal; qu'il seroit infiniment plus heureux que l'homme naturel, s'il ne formoit que des sociétés nombreuses toutes conduites par des loix sages, simples, & à-peu-près uniformes dans tous les pays.

On prétend que l'homme Sauvage

& sur-tout l'homme Marin, ne sont que des animaux ordinaires : on dit, pour appuyer ce sentiment, qu'ils diffèrent de l'homme en deux points essentiels, le don de la parole & celui de la perfectibilité, * ou faculté de se perfectionner, c'est-à-dire, d'acquérir des vertus & des talens.

Si ces deux espèces d'hommes ne parlent pas, ils ont cependant, comme nous, les organes propres à former des sons articulés, ** & le peu de communication & de liaison qu'ils ont ensemble, le peu de choses qu'ils ont à se dire, est sans doute la seule cause de leur taciturnité. S'ils ne se perfectionnent pas, s'ils paroissent n'avoir aucune idée

* *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, à la fin de l'article, HOMME SAUVAGE.

** Il n'y a presque point d'animaux qui n'aient les organes de la voix semblables aux nôtres, & s'ils ne se font pas un langage, c'est parce qu'ils ont peu d'idées à se communiquer, & que d'ailleurs nous les gênons, que nous les persécutons, que nous nous opposons à leurs progrès.

dé-vertus ni de talens , c'est qu'ils n'ont pas encore trouvé, comme nous, par certains concours d'événemens, les moyens de former des sociétés; or, ce n'est que dans les sociétés que l'on peut non-seulement acquérir des talens, des vertus, mais même en prendre une idée juste & complete, à moins que vous ne donniez ces noms aux choses qu'un instinct machinal & nullement raisonné fait faire aux animaux, & que vous n'érigiez en vertus la douceur, la bonté de quelques-uns; en talens, l'adresse, l'industrie toujours uniformes de quelques autres, & que par la même raison vous ne fassiez des crimes à quelques autres de leurs astuces, de leurs fourberies ou de leur férocité; toutes choses, où en effet le moral semble se joindre un peu au physique. Loin de convenir que ni l'homme Marin ni l'homme Sauvage, ne soient des animaux d'une espèce très-inférieure à la nôtre, quelques philosophes, quelques observateurs de la Nature, qui sont persuadés qu'elle agit toujours par les voies les plus simples, estiment que l'homme marin,

l'homme sauvage ou des bois, * & nous, ne sommes qu'une seule espèce, à laquelle il s'en faut peu qu'ils ne joignent le singe.

Ils disent que le globe de la terre ayant probablement été couvert d'eau pendant plusieurs siècles, ** les premiers hommes ont été poissons ou hommes marins, qu'une partie du globe s'étant ensuite peu à peu desséchée, plusieurs espèce de poissons, & entr'autres les hommes, sont devenus amphibies, *** & de

* J'entends par homme^d des bois, l'homme naturel: on attribue quelquefois ce nom à une espèce d'hommes que l'on met au nombre des singes, & qu'on appelle *Orang-Outang*.

** Des inductions, des raisonnemens appuyés de faits connus, semblent autoriser ce système, mais il ne le faut considérer que comme une hypothèse ingénieuse.

*** Mais quelques-uns se trouvant dans les mers éloignées des lieux d'où les eaux s'étoient retirées, y restèrent, & leurs races ont continué de s'y multiplier, d'où vient que l'on trouve encore aujourd'hui en pleine mer des espèces d'hommes, des chiens, des bœufs, &c.

332 HISTOIRE NATURELLE

Les animaux terrestres ou oiseaux ; que les hommes s'étant dispersés à mesure que la terre est devenue habitable, les uns se sont assemblés en société, d'où sont venus celles que nous formons aujourd'hui ; & les autres sont restés dans les bois, ce sont ceux-là que nous appelons hommes sauvages.

QUOIQ'IL en soit de ces conjectures, il est au moins certain que nous devons traiter, avec une sorte de respect, tout animal qui nous ressemble tant soit peu, que nous devons tâcher de l'appivoiser, de l'aider, en le rendant heureux, à étendre, à déployer toutes les qualités qu'il possède, & à en acquérir de nouvelles, s'il en est capable. Quelle conquête, quelle vraie gloire, si nous réussissions à rendre aussi habiles, & meilleurs que nous, des animaux qui n'ont été jusqu'ici que brutes & méchants !

SANS doute les hommes marins étoient plus connus autrefois qu'à présent, car les anciens en ont souvent parlé ; ils ont servi de modèles aux Tritons, aux Néréides, aux Syrénes,

* que les Peintres & les Poètes font nager en bondissant, & en sonnant de la conque, ** autour du char écumeux de Neptune.

AUJOURD'HUI, nous désignons les hommes marins par le nom de Syrène; & pour distinguer la femelle, nous l'appellons *poisson femme*, ou *ambize*, ou *femme marine*; ou bien, ce qui vaut encore mieux, nous appellons le mâle *Triton*, & la femelle *Syrène*. On trouve des Syrènes dans les mers d'Afrique; ce sont des monstres ou animaux qui semblent appartenir à deux classes diffé-

* Les Tritons étoient, selon les Poètes, fils de Neptune & d'Amphitrite; ils s'unirent aux Néréïdes qui étoient au nombre de cinquante, toutes filles de Neptune & de la Nympe *Doris*. Les Syrènes étoient, au dire des Poètes, filles du fleuve *Achelous* & d'une des neuf Muses; elles habitoient la côte de Sicile, où elles chantoient si harmonieusement qu'elles attiroient les voyageurs dans des écueils, où presque toujours ils périssoient.

* On appelle conque plusieurs espèces de grandes coquilles de mer: celles dont il s'agit ici, ressemblent à un cornez à bouquin.

rentes, car ils sont hommes & poissons : ils ressemblent parfaitement à l'homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, mais leurs cuisses & leurs jambes, au lieu d'être séparées, se joignent, sont couvertes d'une peau écailleuse, & se terminent en queue large & fourchue, semblable à celle du poisson Dauphin. Ils ont la taille ordinaire d'un homme, la tête arrondie, les yeux un peu gros, les joues plates, le nez fort camus, les dents très-blanches, des cheveux grisâtres, & quelquefois bleus, plats & flottans sur les épaules, la peau blanche & assez délicate. Le mâle & la femelle ont le sexe de l'homme & de la femme. Les femelles ont le sein ferme & arrondi comme celui des jeunes filles qui ne se laissent point flétrir par les carresses trop fréquentes & trop vives de l'amour.

LE mâle ou Triton a la barbe longue & grise, dès sa jeunesse ; il a, de même que la femelle, les bras courts & larges, sans coude apparent : * ses doigts

* Ce n'est pas que leurs deux bras se

Sont à moitié palmés, c'est-à-dire, à moitié joints par une membrane, & lui servent de nageoires.

LA chair des hommes marins ressemble dit-on, pour le goût, à celle de cochon; je voudrois bien pour l'honneur de l'humanité, que, hors le cas d'un besoin pressant, on ne goûtât jamais de cette chair. Il ne faudroit tuer, ni les hommes marins, ni les hommes sauvages, ni même les singes, ni les *trettes-trettes*, * ni les autres animaux qui ont à peu près la face humaine; on ne doit tuer aussi qu'avec répugnance, & en leur faisant le moins de mal qu'il est possible, ceux d'une nature entièrement différente de la nôtre.

soient composés de deux os, comme le nôtre; mais l'habitude qu'ils ont de les tenir toujours très-étendus pour nager, fait qu'ils n'ont pas à l'emboîtement des deux os, le plis qui forme le coude, lequel plis est formé lui-même par les flexions réitérées que nous faisons faire à nos bras.

* L'animal que le Dictionnaire des Animaux, & le Dictionnaire d'Histoire Naturelle, nomment ainsi, est appelé dans le Manuel Lexique, *Tréraléze*.

EN Norwége, * où il y a beaucoup d'ignorance, de superstition, & par conséquent de visions ridicules, on a vu, dit-on, des hommes marins qui ressembtent les uns à des Evêques, les autres à des Moines. RONDELET, & après lui JONSTON, ont cru devoir orner de ces figures ridicules, leur histoire naturelle des poissons.

LARREY, ** dans son Histoire d'Angleterre, (part. première, p. 403.) rapporte qu'en 1187, on pêcha à Oxford, *** dans le Duché de *Suffolck*,

— un

* La Norwége est comprise avec le *Danemarck* & la *Suède*, dans la partie septentrionale de l'Europe que l'on nomme la *Scandinavie*.

** Isaac de Larrey naquit à *Lintor*, près de *Bolbec*. Ses principaux ouvrages sont 1°. l'Histoire d'Auguste. 2°. L'Histoire d'Eléonore, Reine de France. 3°. L'Histoire d'Angleterre, qui est très-estimée. 4°. Celle des sept Sages. 5°. Celle de Louis XIV. Cette dernière est un peu verbeuse, elle contient 3 vol. in-4°. Larrey mourut en 1719, âgé de 80 ans.

*** Cette Ville n'est point celle où il y a une célèbre Université, & qui est la capitale de la Province d'Oxford.

Un homme marin que le Gouverneur garda fix mois, mais qui s'échappa un jour, gagna la mer, (il avoit apparemment des pieds au lieu de queue, ou bien il se traîna) & ne reparut plus.

ON lit dans les *Délices de la Hollande*, qu'en 1430, après une furieuse tempête, qui avoit rompu les digues & donné passage à la mer dans les prairies, des filles d'Edain en *Westfrise*, passèrent en bateaux par *Surmerand*, pour aller traire des vaches, & que l'eau s'étant retirée, elles apperçurent une femme marine dans la boue avec très-peu d'eau. Elles l'emmenèrent à Edain, où on l'habilla, & elle usa de nos alimens. On lui apprit à filer; on la mena à *Harlem*. Elle y vécut quelques années sans pouvoir apprendre à parler, * & ayant tou-

* C'est sans doute, ou parce qu'on n'avoit pas employé pour cela une aussi bonne méthode que celle de M. RODRIGUE PEREIRE, célèbre Portugais, dont j'ai parlé à l'article de l'*ouie*, ou plutôt parce que cette femme manquoit (je ne fais comment) de quelqu'un des organes qui servent à former des sons articulés.

jours un instinct qui la conduisoit vers l'eau. *

L'HISTOIRE générale des voyages dit, qu'en 1560, des pêcheurs de l'Isle de Ceylan, ** prirent d'un coup de filet, sept tritons & neuf syrènes; qu'un Médecin Espagnol en fit l'Anatomie en présence de plusieurs Missionnaires Jésuites, *** & qu'il trouva toutes leurs

* Le Dictionnaire d'Histoire Naturelle ajoute à ce récit, que son cri imitoit assez les accens d'une personne mourante; si telle étoit la voix des Syrènes, tant célébrée par les Poëtes, elle ne devoit pas être enchanteresse.

** Cette Isle, l'une des plus belles des Indes, produit un arbre extraordinaire nommé *Tallipot*, dont les feuilles sont si prodigieusement larges, qu'une seule couvre quinze ou vingt hommes; on en fait, quand elles sont sèches, des tentes solides & commodes.

*** Si le Médecin & les Missionnaires les firent tuer pour les disséquer, sans avoir au moins essayé de les apprivoiser & de les nourrir, cela ne fait nullement l'éloge de leur cœur: il y a de la barbarie dans cette espèce de curiosité.

parties intérieures semblables à celles de l'homme.

MALGRÉ ces détails, qui sont bien circonstanciés, on peut raisonnablement douter de l'existence des hommes Marins. Pour lever tous les doutes à cet égard, il faudroit ou qu'on trouvât encore, dans les mers, quelques tritons, ou que l'on pût citer un Naturaliste qui en eût, sinon un squelette entier, au moins quelque fragment. Le savant Suédois, Pierre ARTEDI, * après avoir parlé d'une syrène trouvée près de la nouvelle Marseille en Amérique, & avoir cité plusieurs Auteurs qui en ont aussi traité, la décrit, & ajoute qu'il désireroit que quelque habile Naturaliste, s'assurât bien de l'existence de cet animal, mais que lui, qui ne l'a pas vû, aime mieux ne rien décider à cet égard, que de prononcer trop hardiment.

ON est plus sûr de l'existence des hommes Sauvages, que de celle des

* Voyez la *Bibliothèque Ichthyologique*, (ou l'Histoire Naturelle des Poissons, III^e. Partie.)

hommes Marins, & on les traite assez généralement en bêtes, de même que ces derniers.

Le P. LE COMTE Jésuite, qui, malheureusement pour lui, n'est pas de notre siècle, appelle l'homme Sauvage une espèce de bête. * On va

* S'il étoit né de nos jours, il auroit lu sans doute le discours de M. ROUSSEAU, sur l'origine & le progrès de l'inégalité parmi les hommes, & ces mots de la note 8. l'auroient empêché de décider si hardiment. Supposons, (dit M. Rousseau, en parlant de Mrs. de la CONDAMINE, de MAUPER-TUIS, &c.) Supposons que ces nouveaux Hercules de retour de ces courses mémorables fissent ensuite à loisir l'Histoire Naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leurs plumes, & nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre. Je dis quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, & de cet autre que c'est une bête, il faudra les en croire, mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de faire sur d'autres animaux. »

juger par la description qu'il donne de ceux de l'Isle de Borneo * & de la côte de Coromandel , ** & par les traits qu'il en rapporte , s'il le faut croire sur sa parole. » L'homme Sauvage ou des bois , a une force extraordinaire , & quoiqu'il marche sur ses deux pieds seulement , cet animal est si léger à la course , qu'on a bien de la peine à le forcer. Les gens de qualité le courent comme nous courons ici le cerf. * Il a la peau fort velue , les yeux enfoncés , l'air féroce , le visage brûlé , mais tous ses traits sont assez réguliers , quoique rudes & grossis par le soleil. Son corps est couvert d'une espèce de laine blanche , grise ou noire.

* Isle d'Asie dans les Indes.

** Grand Pays de l'Inde en deça du Gange.

*** Que doivent penser , que doivent dire de nous ces malheureux ainsi poursuivis & immolés , sur-tout s'ils sont à peu près de la même classe que nous... Je voudrois bien que l'un d'eux acquit tout d'un coup l'usage de la parole , & qu'il pût nous dire quels sentimens nous lui inspirons. Je crois l'entendre & je frémis d'horreur.

» EN passant de la *Chine* à la côte
 » de *Coromandel* (continue le même
 » Auteur) je vis dans le détroit de
 » *Malaca*, une espèce de Singe, qui
 » me rendoit assez croyable ce que je
 » viens de raconter de l'homme Sauva-
 » ge. Celui-là marche naturellement
 » sur les deux pieds de derrière, qu'il
 » plie tant soit peu comme un chien
 » à qui on a appris à danser. Il se
 » sert, comme nous, de ses deux bras :
 » son visage est bien formé : il a le
 » cri parfaitement semblable à celui
 » d'un enfant. Toute l'action extérieure
 » de *cet animal* est si humaine, & ses
 » passions si vives & si marquées, que
 » les muets ne peuvent guères mieux
 » exprimer leurs sentimens & leurs
 » volontés. Ces sortes d'*animaux* pa-
 » roissent sur-tout d'un naturel fort
 » tendre ; & pour témoigner leur
 » affection aux personnes qu'ils con-
 » noissent & qu'ils aiment, ils les em-
 » brassent & les baisent avec des transf-
 » ports qui surprennent. * Quoiqu'ils

On pourroit demander au Père le *Comte* »

« soient fort grands (car ceux que j'ai
 « vû , ajoute-t-il , avoient au moins
 « quatre pieds de haut ,) leur légèreté
 « & leur adresse est incroyable ; c'est
 « un plaisir qui va jusqu'à l'admiration
 « que de les voir courir dans les cor-
 « dages d'un vaisseau où ils jouent
 « quelquefois , comme s'ils s'étoient
 « fait un art de voltiger.

CETTE espèce de Singe, est l'homme
 des bois, l'*Ourang-outang* des Indiens, &
 le *Barris* de *Nuremberg* ; on le nomme
 aussi le vrai *Satyre*, parce qu'il est fort
 amoureux de nos femmes , nouvelle
 preuve qu'il est d'une espèce peu dif-
 férente de la nôtre.

M. DE LA MARTINIÈRE , dans
 son Dictionnaire de Géographie , rap-
 porte qu'on prit un homme Sauvage au

quelle étoit , je ne dis pas sa Religion ,
 mais sa Philosophie quand il écrivoit ces
 détails ; comment la plume ne lui est-
 elle pas tombée des mains en cet endroit ?
 il ne paroît pas aisé de refuser une ame à
 de si bonnes créatures : que de patience , que
 de douceur , il faudroit avoir eu , que d'ex-
 périences il faudroit avoir tentées avant
 que d'affirmer le contraire.

344 HISTOIRE NATURELLE

commencement de ce siècle , dans les bois d'Hanovre , d'où il fut transporté en Angleterre ; que George I. qui y régnoit alors , en fit avoir un soin extrême , mais que ne cessant pas pour cela de vivre dans l'ordure , & ne pouvant être apprivoisé , * on le donna en garde à un particulier. Cet homme Sauvage mourut au bout de quelque temps. **

ON lit dans les Mémoires de Trévoux (Janvier & Février 1701 ,) une Lettre dont l'Auteur dit avoir vû sur la Fré-

* Il ne vivoit sans doute d'une manière si sale & si contraire à la Nature , & ne restoit farouche que parce qu'il étoit au désespoir de se trouver enfermé & de ne pouvoir fuir des lieux où il ne voyoit presque rien de naturel , & où il se croyoit le seul animal de son espèce.

** Le particulier aux soins duquel il fut remis , n'avoit peut-être pas pris les seuls soins nécessaires , qui étoient de l'enfermer dans un parc où il eût de quoi courir ; de lui mettre à manger , toujours à la même place pour l'accoutumer à y venir ; de manger souvent avec lui , & de ne lui faire voir qu'une ou deux personnes à la fois , sur-tout dans les commencemens.

gate Angloise , le London , un enfant Sauvage qui n'avoit que trois mois : il étoit haut de deux pieds & tout couvert d'un poil fort court ; il étoit fort camus & avoit déjà autant de force qu'un enfant de sept ans. L'auteur de la Lettre en jugea par la résistance extraordinaire qu'il sentit en le tirant par la main. Il marquoit du chagrin quand on le tiroit de sa loge , ses actions sembloient humaines ; quand il se couchoit, c'étoit sur le côté , appuyé sur une de ses mains, le pouls du bras lui battoit comme à nous.

LE Mercure de France du mois de Décembre 1731 , fait mention d'une jeune fille Sauvage , trouvée dans le bois de *Songi* , près de *Chalons* en Champagne.

J'AI oui dire qu'elle s'est fait nommer M.^{lle} LE BLANC ; qu'avoir un nom lui paroît une chose fort raisonnable dans la société , mais qu'elle n'y trouve pas beaucoup d'autres choses qui lui plaisent ; qu'au commencement de son séjour en France, c'est-à-dire , avant qu'on lui eût communiqué un peu de notre

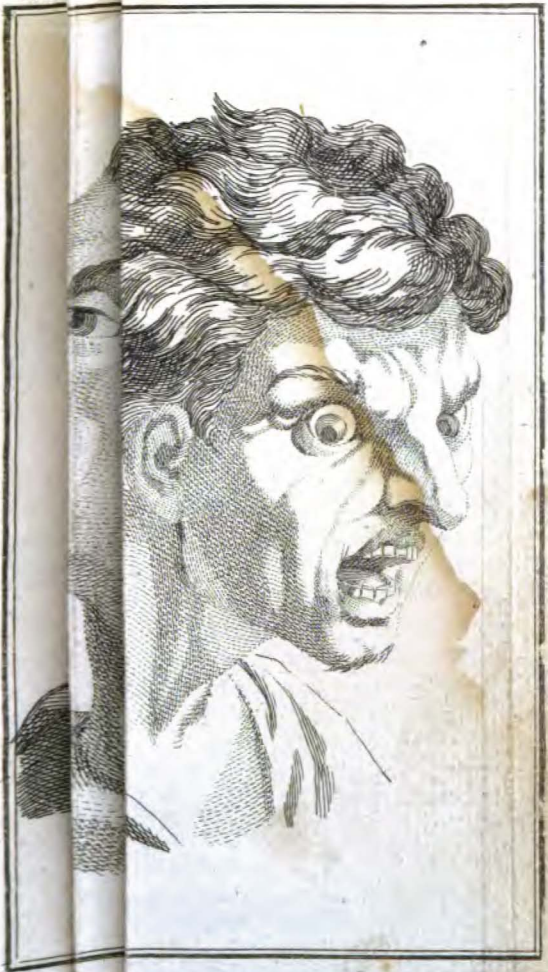
346 HISTOIRE NATURELLE, &c

mollesse, elle atteignoit les lièvres la course: il lui a fallu des années entières pour s'accoutumer à se passer de chaires crues, son estomac ne pouvoit supporter la fadeur des alimens cuits... N'a-t-elle jamais regretté les bois d'où on l'a tirée.... Quand en sortant des mains de la Nature, on voit nos mœurs, nos injustices, &c. si on ne retourne pas dans les forêts, au moins doit-on n'occuper dans la société, que la place du bon & honnête payan.





RISTESSE



L'EFFROI

COURS
D'HISTOIRE
NATURELLE.

Des Animaux en général.

DES ANIMAUX

EN GÉNÉRAL.

APRÈS l'Homme, qui est, sans contredit, le chef-d'œuvre de la Nature, * parcourons les autres espèces d'animaux, & voyons d'abord en quoi ils ressemblent à l'homme, & en quoi ils en diffèrent.

ON peut se rappeler l'emblème dont je me suis servi au commencement de cet ouvrage, (p. 3.) & regarder la Nature entière comme une pyramide, dont l'homme est la pointe. Il s'élève d'un côté vers Dieu, le seul être qui existe au-dessus de la pyramide, & d'un autre côté il s'abaisse, il communique à toutes les natures inférieures, & jouit de toutes.

* C'est-à-dire, l'être le plus accompli que Dieu ait placé sur la terre, car il peut en avoir mis de plus parfait dans les autres globes.

VOYONS comment l'homme participe aux qualités des autres êtres, & comment aussi, il s'élève au-dessus d'eux.

TOUT animal n'a que deux manières d'être, le mouvement & le repos, la veille & le sommeil, deux états successifs qui se continuent sans interruption : c'est de leur équilibre que dépendent la santé & la vie ; il faut donc qu'ils soient non-seulement alternatifs, mais à peu près égaux. Toujours rester dans l'inaction, toujours dormir, est un état de langueur ; toujours être en mouvement, toujours veiller, est un état encore plus affreux, & une cause prochaine de mort. **

* Non-seulement les animaux, mais les végétaux & les minéraux mêmes ont des rapports intimes avec lui ; car il est composé des mêmes élémens qu'eux, il est soumis aux mêmes loix naturelles d'attraction & de répulsion, de mouvement & de repos, &c.

** J'ai lu que dans l'ancienne Egypte un scélérat ayant commis un très-grand crime,

DANS l'animal qui dort, il n'y a d'autre espèce d'action que celle des poumons, du cœur & du cerveau. Cette action est involontaire, indélibérée, & ne suppose l'animal que dans un état passif. On peut donc regarder l'huître, la moule, &c. & sur-tout les zoophytes ou animaux-plantes, comme dormant presque toujours. L'action continuelle du cerveau que le sommeil même ne peut arrêter, est la cause des rêves. Il agit alors indépendamment de notre volonté, & par la même force, par la même impulsion que Dieu lui a donné pour rendre continuels ses mouvemens.

VEILLER & dormir, sont deux modifications essentielles à tous les animaux; il n'y a à cet égard aucune différence entr'eux & les hommes: le

on voulut lui faire de sa prison même, un tourment plus cruel que la mort, ce que l'on exécuta en le faisant veiller jour & nuit, & l'empêchant de dormir un seul instant; pendant plus de quinze jours; cela seul auroit suffi pour le faire mourir, si on avoit tardé à le condamner au dernier supplice.

cœur & tout ce qui en dépend, c'est-à-dire, les poumons, les trachées, tout ce qui sert à la circulation & à la respiration, est à peu près le même dans toutes les espèces, sans en excepter la nôtre.

IL semble, au premier coup d'œil; qu'il n'y ait rien de commun entre les animaux & les végétaux. J'ai tâché de prouver le contraire dans l'Introduction qui est à la tête du premier volume; & en effet, tout concourt à nous persuader que tel est l'ordre des œuvres de la Nature, que chacune de ses productions tient à toutes les autres, par des ressemblances générales. L'ame ou l'esprit a un rapport général avec la matière, c'est d'exister, c'est d'être susceptible de modification. * La matière a, avec l'esprit, le rapport général que je

* L'ame n'a qu'une seule, mais admirable modification, c'est la pensée; la matière en a plusieurs qui répandent dans l'assemblage des êtres visibles, une variété charmante, ce sont les figures, les couleurs, les saveurs, en un mot, tout ce qu'on appelle *accident*, ou *manière d'être*.

viens de dire; elle a de plus deux qualités particulières qui lui sont essentielles, l'étendue & l'impenétrabilité; * elle se divise naturellement en trois classes, les minéraux, les végétaux, les animaux: **

* Le repos où elle reste quand rien ne l'en tire, & le mouvement qu'elle éprouve quand elle est poussée par une force étrangère, sont les effets de son étendue & de son impenétrabilité; comme étendue, les parties qui la composent, sont liées les unes aux autres, & n'ont par elles-mêmes aucun moyen de sortir de cet état; voilà le repos: comme impenétrable, elles résistent aux forces qui tendent à la comprimer, & c'est la cause du mouvement. Car, si la matière étoit pénétrable, c'est-à-dire, si un corps dur qui en choque un autre moins dur pouvoit le comprimer au point de le réduire à rien, le corps le moins dur, au lieu de résister & de reculer, seroit absorbé par le corps le plus dur, & il n'y auroit pas de mouvement.

** On pourroit réduire ces trois classes à deux: *matière brute* & *matière organisée*, mais il faudroit subdiviser la seconde en *matière organisée vivante*, & *non vivante*; d'ailleurs, ce que nous appellons *matière brute*, n'est peut-être pas non plus, tout-à-fait dénuée d'organes.

& chacun des individus de ces trois classes, a de commun avec la matière & l'esprit, l'existence & l'aptitude à être modifié; il est de plus étendu & impénétrable, & par là il appartient à la matière seule: les minéraux joignent à ces qualités générales, d'autres qualités qui leur sont particulières, il en est de même des végétaux, & des animaux.

LES principales différences entre les trois classes, ou règnes de la Nature, sont très-sensibles; celles de chaque espèce à l'espèce qui la précède, & à celle qui le suit, le sont beaucoup moins; il y en a cependant, car la Nature qui fait tout avec ordre fait tout par nuances, par dégradations.

SELON le système de M. DE BUFFON, il y a un très-grand intervalle de l'homme, même le plus stupide, à l'animal même le mieux organisé, le plus parfait, tels que le singe, l'éléphant, &c. l'Auteur de la Nature lui paroît avoir dérogé, en faveur de l'homme, à la loi universelle qu'il s'est prescrite, de ne séparer les êtres que par des

nuances insensibles , & de faire enforte que tout dans son ouvrage se communiquât , que tout fut lié , que tout fut plein & vivant.

LES animaux les plus parfaits , sont ceux qui n'ont pas seulement de commun avec l'homme , la veille & le sommeil , la circulation du sang & la respiration de l'air , * mais qui ont le tronc du corps à peu près semblable au sien , & n'en diffèrent que par les extrémités , tels sont l'Eléphant , le Cheval , le Singe , l'Ours , le chien , le chat , &c.

Il est à propos de remarquer que tous les animaux qui se ressemblent par le cœur , se ressemblent aussi beaucoup dans le reste de leur conformation ; **

* L'air circule aussi dans nos corps , il y est nécessaire à la vie , il passe dans les poumons & dans les trachées , comme le sang dans le cœur & dans les artères. (Voyez dans l'Histoire de l'Homme l'économie animale.)

** » La tortue , dont le cœur est singulièrement conformé , dit M. DE BUFFON , est aussi un animal singulier , qui se res-

Or, tous ceux que je viens de nommer, ont le cœur fait comme celui de l'homme.

ILS ont aussi les mêmes sens que l'homme, & ils ont comme lui un sens intérieur universel, où aboutissent tous les autres; ce sens appelé imagination, dont le siège est dans le cervelet, a sur les autres, l'avantage, non-seulement de réunir les impressions que chacun d'eux reçoit, mais de fixer pour ainsi dire, en lui, ces mêmes impressions, & de les garder long-temps comme présentes : les yeux ne jouissent que des objets qu'ils voient actuellement, il en est de même du tact, &c. * le cer-

» semble à aucun autre animal » La Nature est-elle donc ici en faute? N'a-t-elle pas mis de nuance entre la Tortue & les animaux qui la précèdent & la suivent dans l'ordre de la création? On peut répondre à cela que des animaux, qui nous sont inconnus, remplissent sans doute cet intervalle.

* Il faut cependant convenir que les sons, les odeurs, & les saveurs, sont sur le cerveau des impressions fort légères, & par conséquent peu durables; mais ce que nous voyons vu ou touché, s'y grave bien, parce

veau au contraire, voit & touche quand il veut, tout ce que nous avons jamais vu & touché; & par la faculté qu'il a de le retracer des images; il combine tout ce que les yeux ont vu, tout ce que les mains ont touché; & se fait une suite de tableaux, tantôt charmans, tantôt hideux, selon que nous sommes tristes ou gais, selon que nous avons bien ou mal digéré, &c.

UNE des différences les plus marquées qu'il y ait de l'homme aux animaux, selon M. DE BUFFON, c'est que le cerveau de l'homme crée des images, & les varie de mille manières, parce qu'il est dirigé par l'ame, substance pensante & libre; & que dans les animaux, au contraire, tout se fait machinalement; que leur cerveau est un magasin où ils retrouvent au besoin les impressions que les sens y ont portées, mais qu'ils n'y trouvent que cela,

que ces deux sens sont plus actifs, plus étendus que les autres, & servent plus directement qu'eux à nous faire communiquer avec tout ce qui nous environne.

(& ce n'est pas un souvenir proprement dit) qu'ils n'ont point d'imagination, & qu'ils n'ont pas plus la faculté d'imaginer, que celle de raisonner ; * d'où vient qu'ils font presque toujours les mêmes choses, & de la même manière.

AU lieu de ces avantages dont ils sont privés, ils ont ordinairement celui de se conduire plus sûrement & avec plus de sagesse que nous ; s'ils n'ont pas les secours de la raison, ils tirent le meilleur parti possible de leurs organes ; en un mot, s'ils nous sont beaucoup inférieurs en lumières, s'ils n'ont pas, comme nous, la faculté de penser, de réfléchir, ils sont presque toujours plus heureux que nous, ils n'ont que des biens & des maux physiques, & les

* Les Animaux n'ont-ils donc nulle espèce de raisonnement, & LA FONTAINE n'a-t-il été que Poète, quand il les a si bien fait raisonner dans ses Fables, *du Lièvre & la Perdrix ; De deux Rats ; le Renard & l'Œuf ; Des Souris & le Chatuant, &c.*

premiers l'emportent toujours sur les autres. * » Dans l'homme, au contraire, » dit M. DE BUFFON, le plaisir & la » douleur physiques ne sont que la » moindre partie de ses peines & de » ses plaisirs; son imagination qui tra- » vaille continuellement fait tout, ou » plutôt ne fait rien que pour son mal- » heur, car elle ne présente à l'hom- » me que des fantômes vains, ou des » images exagérées, & la force à s'en » occuper. Plus agitée par ces illusions » qu'elle ne le peut être par les ob- » jets réels, l'ame perd sa faculté de » juger, & même son empire: elle ne » compare que des chimères, elle ne » veut plus qu'en second, & souvent » elle veut l'impossible. »

* Du moins pour les Animaux que nous abandonnons à la Nature, ou pour ceux que nous traitons avec humanité. Car si je parlois d'un Chien enchaîné, ou d'un Ane que l'on excède tous les jours de fatigue; je dirois de lui ce que LA FONTAINE dit d'un malheureux Bucheron :

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?

CECI me rappelle un entretien qu'eurent ensemble deux amis, tous deux retirés à la campagne. „ On n'est heureux qu'ici, disoit l'un, mais pour „ y être heureux, il faut s'y occuper „ beaucoup, faire usage de tous ses „ sens, (& cependant éviter les grands „ dîners, & les personnes oisives qui „ les aiment) être honnête-homme, „ bienfaisant sur-tout, cultiver son jardin, „ & du reste, si je l'ose dire, „ *vivre en bête.*

IL est vrai, répondit l'autre ami, qu'en général elles sont plus heureuses que nous, ces créatures irraisonnables, parce qu'elles le sont plus également, plus constamment; mais aussi leur bonheur est bien plus limité, plus étroit, bien moins piquant que le nôtre ne pourroit l'être.

PAR ces mots, *vivre en bête*, qui pourroient choquer les oreilles délicates, il faut entendre, vivre sans beaucoup de soins, sans beaucoup d'ambition : mais si nous vivions ainsi, que deviendroient, me direz-vous, les sciences, les arts, la magistrature,

gistrature, &c. &c. ? La plupart de ces choses s'accordent mieux qu'on ne l'imagine avec la simplicité champêtre, celles qui ne s'y accordent pas on y renonceroit, & ce feroit un bien....

A l'égard de la justice, des armes, des sciences, on pourroit être en même-temps Agriculteur & Juge, ou Soldat ou Savant. C'est ainsi qu'il faut, sans doute, entendre la sage réponse de **KLIYOGG** ou le **SOCRATE RUSTIQUE**, à un Officier, qui lui demandoit un de ses fils, & lui promettoit de l'avancer dans le service.... „

„ selon
 „ vos idées, lui dit l'Officier, il n'y
 „ auroit donc qu'une seule profession
 „ dans le monde, du moment que les
 „ enfans embrasseroient constamment
 „ celle de leurs pères. Et quel mal y au-
 „ roit-il que cela fut, reprit **KLIYOGG**,
 „ avec un sourire ? Si tous les hom-
 „ mes cultivoient la terre, & se nour-
 „ rissoient du travail de leurs mains,
 „ on n'entendrait plus parler de mau-
 „ vaise foi ni de violence; on verroit
 „ la paix, le contentement & la tran-
 „ quillité régner sur la terre; car enfin,

„ je n'ai encore trouvé personne avec
 „ qui j'aurois voulu changer de situa-
 „ tion ; je n'ai pas jusqu'à présent éprou-
 „ vé le moindre besoin , ni senti naî-
 „ tre en moi le moindre désir de pos-
 „ séder rien de ce qui appartenoit à
 „ autrui „ Voilà le bonheur , le
 seul vrai bonheur , celui dont jouissent
 les deux amis que je viens de citer.

M. DE BUFFON , après avoir prouvé
 que les animaux ne sont sensibles qu'aux
 plaisirs & aux peines du moment , &
 qu'ils ne s'en font jamais d'imaginaires,
 entreprend de prouver qu'ils ne se sou-
 viennent guères mieux du passé qu'ils
 ne prévoient l'avenir : il répond à la
 plupart des objections qu'on lui peut
 faire , sur la reconnoissance ou la ven-
 geance que les animaux portent quel-
 quefois beaucoup plus loin que nous ,
 mais j'ai peine à me rendre à ses preu-
 ves quoiqu'elles soient fort séduisantes.

LES partisans des animaux soutiennent
 qu'ils ont de la mémoire , qu'ils ont ce
 qu'on appelle la conscience de leur exis-
 tence passée , & que leur sens intérieur,

leur cerveau, n'est pas une machine qui ne puisse être mise en action, que par l'ébranlement actuel qu'elle reçoit des objets extérieurs ; ils disent, pour le prouver, qu'un chien rêve, qu'il croit être à la chasse, ou caresser son maître, &c. quoique dans le moment où il rêve, aucun objet extérieur ne frappe ses sens, & ne puisse lui rappeler machinalement l'un ou l'autre de ces deux souvenirs.

NOUS avons de commun avec les animaux, ce sens intérieur universel, qui est matière, qui est machine comme le leur, & jusques-là nous tenons encore à la terre ; mais nous avons au-dessus d'eux, le principe spirituel, l'ame qui nous élève dans les espaces célestes, dans le sein de Dieu-même. Ainsi le MOI où l'homme intérieur est double, le cerveau semble agir sans le secours de l'ame dans les rêves ; (du moins dans la plupart) il agit presque seul aussi, lorsque nous sommes fortement occupés, & c'est ce que nous appellons être distraits : voilà une partie de l'homme intérieur, voici la seconde ; l'ame de son côté n'emprunte

presque rien du cerveau, du sens matériel, lorsqu'elle médite sur des objets qui ne sont pas susceptibles d'images, tels que des spéculations morales & métaphysiques.

POUR que nous jouissions d'un bonheur vif & solide, il faut que les deux parties de l'homme intérieur, c'est-à-dire, l'ame & le cerveau y contribuent ensemble. Les idées sublimes, rendent heureuse la plus belle partie de nous même, mais elles n'en rendent heureuse qu'une partie qui ne l'est même que par intervalle & par des secousses un peu violentes, car les hommes qui s'élevent souvent aux Cieux, sont souvent aussi obligés d'en descendre pour de vils mais inévitables besoins; du ciel à la terre, le passage est sensible, il est même âpre & fatigant; il vaut mieux voltiger dans la moyenne région.

Si vous voulez jouir du vrai bonheur, végez tranquillement, pensez moins, imaginez plus, & sur-tout n'occupez votre imagination que de choses riantes, simples & faciles. * Vouloir toujours

* Nous pourrions disposer notre imagi

penfer profondément , ou toujours imaginer de grandes chofes, c'eft reffembler à un Prince qui ne voudroit pas fe réfervier quelques infans pour jouir de la vie privée ; ou à quelques acteurs ridicules qui parlent toujours fur le ton de la déclamation , & qui ne quitteroient volontiers jamais leurs habits de théâtre.

L'AME , cette fource féconde & inépuifable du bien & du mal moral , pourroit verfer le bonheur fur tous nos infans , & ne fait fouvent que nous rendre la vie odieufe ; c'eft par l'ame feule que nous fommes diftingués des animaux , c'eft par elle que nous pour-

nation de manière qu'elle ne nous offrit prefque jamais que des plaifirs ; mais cela n'eft poffible que dans la vie champêtre proprement dite ; ce n'eft que dans ce genre de vie qu'on peut fimplifier le bonheur au point qu'il foit inaltérable..... On ne commence qu'alors jouir d'une gaieté habituelle & douce , de cette gaieté qui fait que l'on rit en dedans , & prefque toujours fans malignité ; ce qui vaut beaucoup mieux qu'une joie bruyante ou caufique

rions être infiniment plus heureux qu'ils ne le sont : cependant ils le sont à bien des égards , plus que nous , parce qu'au lieu de jouir , comme eux , des plaisirs de la Nature , & d'y ajouter seulement quelques petits traits qui les rendent plus vifs , (ce que nous pouvons & qu'ils ne peuvent pas) nous défigurons , nous altérons ces mêmes plaisirs , & les changeons en douleur. Delà vient que les hommes les plus stupides , qui approchent le plus de l'état des animaux , & qui ne connoissent , comme eux , que les plaisirs de la Nature , sont ordinairement plus gais , plus sains , que les gens de beaucoup d'esprit, * & qu'ils

* Il y a encore une autre chose qui rend un homme plus gai , plus robuste & plus sain qu'un autre , en supposant même qu'ils aient tous deux , à peu près , la même portion d'esprit ; c'est une vie sobre , un peu pénible , & le bon air de la campagne ; c'est cette différence qui fait que KLIYOGG se porte toujours bien & qu'il vit gaiement , tandis que M. HERZEL a des accès de mélancolie : voyez là-dessus les raisonnemens de ce savant Médecin dans le SOCRATE RUSTIQUE, 2. Edit. pag. 271. On pourroit me

ont presque toujours un air de *jubilations* que ceux-ci n'ont pas.

POUR réparer l'espèce d'injure qu'il fait aux animaux en leur refusant le raisonnement, M. DE BUFFON, croit devoir avouer qu'au moins les plus grands animaux paroissent approcher de l'homme ; il dit que les sociétés que forment quelques-uns & même la plupart d'entre-eux, » semblent dépendre » du choix de ceux qui la composent. » Les Eléphans, les Castors, les Singes, » &c. se cherchent, se rassemblent, vont » par troupes, se secourent, se défendent, » s'avertissent, & se soumettent à des » allures communes. Si nous ne trou- » blions pas si souvent ces sociétés &

dire qu'il y a à la ville des ouvriers & d'autres gens occupés qui font aussi gais qu'on puisse l'être à la campagne ; qu'ainsi j'ai tort de compter l'air & les autres avantages de la campagne parmi les causes de la gaieté ; mais comparez la gaieté d'un homme de la ville à celle d'un paysan, vous verrez combien celle-ci est presque toujours plus douce, plus cordiale, & j'ose dire, plus délicate & plus aimable.

» que nous passions les observer aussi
 » facilement que celles des mouches ;
 » nous y verrions sans doute bien
 » d'autres merveilles , qui cependant ne
 » seroient que des rapports & des con-
 » venances physiques. »

LA société la mieux composée & la plus parfaite , c'est-à-dire , la plus heureuse , seroit celle des hommes , si la raison , qui finira sans doute par l'embellir & la perfectionner , ne lui avoit été jusqu'aujourd'hui , plus souvent nuisible qu'utile.

IL y auroit de la témérité à vouloir ; dans un ouvrage élémentaire comme celui-ci , passer en revue tous les animaux & les décrire. Mais je tâcherai du moins de bien faire connoître les principales espèces , de peindre leurs mœurs , leurs caractères. Je joindrai aux animaux qui habitent le même hémisphère que nous , ceux de l'autre continent.

CE continent est l'Amérique , ou nouveau monde , ainsi nommé parce que les voyageurs n'y ont pénétré que

depuis la découverte qu'en firent CHRISTOPHE COLOMBE ou COLOMB, Génois, vers la fin du quinzième siècle; & quelques années après AMÉRIC VESPUCE, Florentin, qui pénétra plus avant dans les terres, & donna son nom à cette moitié de notre globe.

ON divise l'Amérique en septentrionale & méridionale. * La première est dans une situation semblable à celle de l'Europe, & de l'Asie, c'est-à-dire, qu'elle occupe la partie inférieure de celle des deux zones tempérées qui est du côté du pôle arctique ou septentrional, & que l'Europe & l'Asie;

* L'Amérique septentrionale contient la Louisiane, le Canada, la Floride, le Mexique, ou nouvelle Espagne, le nouveau Mexique, la nouvelle Angleterre, l'Acadie, la Pensilvanie, la Virginie, la nouvelle Géorgie, la terre de Jessô; & dans la mer, les Isles de Terre-Neuve, & les Antilles. La partie méridionale contient la terre ferme, le Pérou, le Chili, la terre de Magellan, le Pays des Patagons, le Paragouais, le Brésil, & le Pays des Amazones séparé du Brésil par le fleuve de l'Orénoque.

occupent la partie supérieure de la même zone. L'Amérique méridionale avance beaucoup vers le milieu du globe & répond à l'Afrique, l'une & l'autre se rapprochent par conséquent du pôle antarctique ou méridional.

L'EUROPE, l'Asie * & l'Afrique se touchent, elles forment ce qu'on appelle l'ancien continent ; l'Amérique les égale toutes trois ensemble & forme le nouveau continent. Une partie de l'Asie se nomme Indes, grandes Indes, ou Indes orientales ; & la partie de l'Amérique opposée à celle-là se nomme Indes occidentales.

J'AI cru devoir donner à mes lecteurs, ou plutôt leur rappeler cette idée générale de la Géographie, avant de dire, comme je vais le faire dans ce volume, quels animaux peuplent chaque partie du globe.

LA plupart de ceux d'Europe se trouvent en Asie & en Afrique, mais

* Celle-ci paroît avoir été la patrie des premiers hommes.

avec les variations que la différence des climats a dû produire. Quelques-uns qui ne peuvent supporter qu'un climat tempéré, ne se trouvent qu'en Europe; d'autres qui ont besoin d'un climat plus chaud, habitent l'Asie; d'autres enfin, que la Nature a conformé de manière à pouvoir supporter la plus ardente chaleur ne se trouvent que dans l'Afrique, & sous la ligne, c'est-à-dire, dans la partie la plus élevée du côté du midi.

QUELQUES animaux d'Europe paroissent avoir passé en Amérique par des terres immenses couvertes de forêts, qui communiquent de l'une à l'autre, le long des mers glaciales du pôle arctique. *

* On pourroit dire qu'il est aussi probable que ces animaux sont passés d'Amérique en Europe; mais à cela il y a deux réponses, dont cependant la première n'est pas sans réplique. 1.^o Ils sont plus grands & plus forts en Europe; il est donc plus probable que ce sont ceux d'Europe qui ont passé en Amérique & y ont dégénéré. 2.^o Depuis que nos Colonies habitent l'Amérique nous

M. DE BUFFON observe, que d'environ deux cens espèces d'animaux quadrupèdes que l'on connoît, près de cent trente sont originaires de l'ancien continent; & que des soixante-dix autres, il y en a quarante qui ne se trouvent que dans le nouveau monde, & trente qui sont communs aux deux continens.

POUR que l'on puisse plus aisément comparer les animaux d'espèces à peu près semblables, nous mettrons quelquefois dans un même article, un animal de l'ancien monde avec celui qui y correspond dans le nouveau monde.

IL y a trois manières de considérer les animaux pour les classer, pour les ranger méthodiquement. La première, est de suivre les nuances insensibles par lesquelles la Nature les a séparés; mais cela n'est possible qu'à l'Étre

avons qu'il y arrive des animaux d'Europe par les Terres du nord, & l'on n'a, au contraire, jamais observé, ni en Norwege ni en Laponie, qui sont les extrémités septentrionales de l'Europe, qu'il y soit arrivés des animaux étrangers.

Suprême qui les a créés & en qui se réunit le premier & le dernier chaînon de la chaîne des Êtres. La seconde manière, est de former du règne animal plusieurs pelotons, dans chacun desquels on met tous les animaux qui ont entre eux quelque ressemblance frappante, quoiqu'ils diffèrent en beaucoup d'autres choses. Cette méthode est celle des nomenclateurs, c'est-à-dire, des savans, qui en rapprochant les animaux à raison de leurs principaux caractères, nous aident à les reconnoître & à les fixer dans notre mémoire. La troisième manière de classer les animaux qui n'est peut-être pas la plus utile, quand on veut faire une étude méthodique de l'Histoire Naturelle, mais que l'on doit préférer quand on ne veut que parcourir les animaux, est de les voir à peu près dans l'ordre où ils sont autour de nous : cette méthode est celle que je suivrai.

LA première des trois méthodes est impraticable ; la vouloir suivre ce seroit vouloir lire l'Illiade d'Homère sans savoir le Grec. Par la seconde, nous faisons ce que fait un enfant, qui sans pres-

que lire les mots qu'un Imprimeur assemble, les décompose, met chaque lettre dans la casse où elle doit être, & ne fait que très-peu de chose de l'ouvrage qui lui a passé par les mains. Cette méthode est bonne au moins en ce qu'elle remet à leurs places des élémens qui pourront former de nouvelles combinaisons. La troisième, est à peu près celle que suivroit un homme à qui on auroit marqué plusieurs beaux endroits de l'Iliade d'Homère, & qui tâcheroit d'entendre au moins ces endroits-là, ne pouvant se flatter d'entendre le reste.

DIVISION DES QUADRUPÈDES.

POUR faire connoître la seconde des trois méthodes * dont il s'agit ici, je vais dire quelles sont les divisions générales des animaux, du moins, des qua-

* La première étant impossible, il est inutile d'en parler; la troisième est aisée, elle est simple, nous l'allons suivre & elle n'a pas besoin d'explication: ainsi, il ne me reste qu'à donner une idée de la seconde.

drupédes, par rapport à la forme des pieds : j'indiquerai ensuite les divisions plus détaillées que l'on tire des autres ressemblances qui se trouvent entre eux.

» ON les divise en *solipédes*, en » pieds *fourchus* & en *fissipédes*.

» 1.^o LES SOLIPÉDES, (*Solipeda* » aut *Soliungula*) sont ceux qui n'ont » qu'un seul ongle aux pieds, comme » sont le cheval, l'âne & le zèbre. »

» 2.^o LES ANIMAUX A PIEDS » FOURCHUS OU BISULCES, (*bisulca*, » ont le sabot fendu en deux, comme » le bœuf, la brebis, la chèvre, le » cerf; &c. »

» 3.^o LES FISSIPEDES OU DIGITÉS, » (*digitata*;) ils sont ainsi appelés » à cause de la pluralité des doigts fen- » dus qu'ils ont aux pieds; tels sont, le » chien, le lièvre, le lion, le renard, » &c. »

» DES Naturalistes ajoutent à ces » divisions, celles des quadrupédes qui » ont le pied fendu en trois, *trisulces*; » tel est le rhinocéros; ou qui ont » le pied fendu en quatre *quadrifurces* » comme l'hippopotame, ou le pied

» fendu en cinq *pentifulces* , comme
 » l'éléphant : mais à examiner de bien
 » près , ces animaux ne sont qu'ou
 » *bifulces* ou *quadrifulces* ; le porc par
 » exemple , que l'on regarde comme
 » *quadrifulce* ne s'appuie que sur deux
 » ongles en marchant. »

» ON donne le nom D'ONGULÉS ,
 » (*ungulata* ,) à ceux des quadrupèdes
 » qui ont les doigts , ou les extrémités
 » des pieds couvertes & entourées d'on-
 » gles ; cette substance est dure , de con-
 » sistance de corne & concave ; elle
 » couvre & contient les extrémités des
 » doigts ; & c'est sur elle que l'animal
 » marche en partie ; tels sont les solipè-
 » des , les *bifulces* & les *quadrifulces*. »

» PAR ANIMAUX ONGUICULÉS ,
 » (*unguiculata* ,) on entend ceux qui
 » ont les doigts découverts & seule-
 » ment armés au bout supérieur d'on-
 » gles naiffans , souvent étroits , pointus ,
 » courbés & garnis de poils , sur-tout
 » en dessous , & quelquefois larges
 » comme sont ceux des singes , ils
 » se nomment aussi *quadrumanes* , ou
 » animaux à quatre mains. »

» ON peut encore considérer les
 » quadrupèdes comme *ruminans*, tel
 » est le genre des bœufs, celui des
 » brebis, celui des chèvres, celui des
 » cerfs, ou comme non *ruminans*,
 » tels que sont les porcs, &c. »

» M. LINNÆUS donne trente-quatre
 » genres de quadrupèdes dans six or-
 » dres qu'il établit. »

» LE premier ordre contient les
 » *anthropomorphes*, c'est-à-dire, ceux à
 » figure humaine; tels sont les Singes,
 » les Bradypes, ou les Paresseux du
 » Ceylan & de l'Amérique. Tous ceux-
 » ci sont quadrumanes. »

» DANS le second, il comprend les
 » féroces, (*feræ*) tels que l'Ours,
 » le Lion, le Léopard, le Loup-
 » cervier, le genre des Martes, la
 » Loutre, les Chiens, les Loups, le
 » Renard, le Phocas, le Blaireau, la
 » Civette, le Hérisson, les Armadilles,
 » la Taupe & les Chauve-souris. »

» DANS le troisième ordre, les bêtes
 » sauvages, (*agriæ*) telles que les
 » Tamandua ou Fourmilliers. »

» DANS le quatrième ordre, qui

„ comprend les *Gliras*, * sont renfer-
 „ més les Porcs-épics, les Ecureuils,
 „ les Lièvres, le Castor, les Souris,
 „ les Rats, le Cochon-d'Inde, les
 „ Marmotes, les Philandres. „

„ DANS le cinquième sont les *Ju-*
 „ *menta*; tels que l'Eléphant, le Rhino-
 „ céros, l'Hippopotame ou Cheval de
 „ rivière, le Cheval, l'Ane, le Zébre,
 „ le Mulet, les Cochons, les Sangliers.

„ DANS le sixième, sont les *pecora*;
 „ tels que le Dromadaire, le Pacos,
 „ le Chameau, la Gazelle, les Cerfs,
 „ les Chèvres, les Chevreuils, le
 „ Bouquetin, l'Elan, le Chamois, le
 „ Rhenne, le Daim, la Brebis, le
 „ Bœuf, le Bison, & le Buffle. „

„ M. KLEIN réduit tous les qua-
 „ drupèdes vivipares à deux genres:
 „ le premier comprend les *ongulés*,
 „ c'est-à-dire, qui ont des ongles ou
 „ cornes au pieds, & il en fait cinq
 „ familles; le second renferme les

* Ce mot est Latin; il se prononce comme
 il s'écrit, & signifie Loire.

„ *digités* ou *onguiculés* , dont il fait
 „ aussi cinq familles. Voyez l'ouvrage
 „ de cet Auteur , imprimé à Leipfick ,
 „ & intitulé : *Quadrupedum dispositio* ,
 „ *brevisque Historia Naturalis*.

„ CE même Auteur a aussi fait une
 „ classe de *quadrupèdes ovipares* , dans
 „ laquelle il comprend les Grenouilles ,
 „ les Crocodilles , &c. Tous animaux
 „ que l'on trouve chez M. Linnœus ,
 „ dans la classe des amphibies , & qui
 „ composent la quatrième classe de
 „ M. Brisson , sous le nom de *reptiles*.

„ M. BRISSON a divisé tout le règne
 „ animal en neuf classes , qu'il a sou-
 „ divisées en dix-huit ordres , dont les
 „ caractères sont tirés du plus ou du
 „ moins de dents, soit molaires, soit ca-
 „ nines, soit incisives, même de leur
 „ position & de leur figure. Ce Na-
 „ turaliste y joint aussi la comparaison
 „ ou les marques caractéristiques que
 „ fournissent les pieds, tant ongulés
 „ qu'onguiculés, dans les folipèdes,
 „ dans les bisulces, &c. ainsi que le
 „ nombre des doigts antérieurs & des

„ postérieurs , celui des mamelles , &
 „ la longueur différente des jambes. „
 „ D'AUTRES Zoologistes * ont con-
 „ sidéré les animaux par l'espèce d'ha-
 „ billement & d'habitation , par la
 „ manière de vivre , par leurs armes ,
 „ &c.

DES ANIMAUX

DOMESTIQUES.

LES plus grands Philosophes ont
 cru qu'il n'y avoit point d'état où
 l'on ne pût jouir de plus ou moins de
 bonheur , pourvu que l'on ne fût exposé
 ni à la misère ni à la servitude (celle-
 ci n'est pas incompatible avec l'opulen-
 ce ,) mais ils ont cru aussi que de toutes

* On appelle Zoologistes les Ecrivains
 qui traitent de la Nature vivante , c'est-à-
 dire , des animaux. J'ai déjà expliqué ce mot
 dans la Préface qui est à la tête de ce
 volume.

les espèces de bonheur, il y en avoit une infiniment supérieure aux autres, que c'étoit de vivre à la campagne, d'y vivre en société, & de s'y occuper sérieusement de l'Agriculture. Tous les hommes devroient donc vivre à la campagne & y former des sociétés, car il ne faut pas vouloir être heureux à demi. Il est vrai qu'avec de la vertu on peut-être heureux, même en vivant seul, (ou à la campagne ou à la ville;) mais on l'est bien plus encore quand on communique son bonheur. Le vrai bonheur est diamétralement opposé aux richesses factices; on ne peut les partager sans les diminuer; & plus on le partage plus il s'accroît: *

* Si un homme a cent pistoles, & qu'il ait cinquante pauvres autour de lui, à chacun desquels il en donne une, voilà son bien diminué de moitié; mais s'il a des terres ou une manufacture, & des enfans, & qu'il rassemble encore beaucoup de personnes pour les faire travailler, & qu'il les fasse vivre avec lui dans l'abondance; il est heureux de son bonheur, du leur, & de celui des nouveaux associés que l'augmentation de sa fortune le mettra en état de prendre.

tout le bien que l'on fait, on en jouit ;
 Rendez heureux vos proches, vos concitoyens, les étrangers ; & non seulement tout ce qui porte l'auguste caractère de l'humanité, mais les animaux, mais jusqu'aux êtres insensibles..... Le Berger AMYNTAS voit un arbre, autour duquel la terre est arrachée par des torrens, il y fait une digue avec des pieux qu'il avoit destinés à une autre usage ; il y travaille avec un vrai plaisir, & pour ceux qui jouiront de l'ombre de cet arbre, & pour l'arbre même. (GESSNER, *Ydille* VII.).... Combien un honnête homme, paisible possesseur d'une métairie, fait d'heureux de toute espèce ! Il en fait autant & peut-être plus, qu'un grand Seigneur son voisin ne fait souvent de malheureux.

TU le fais, & tu l'apprends encore tous les jours par une douce expérience, Ô toi, respectable père de famille, qui ne connois de vrai bonheur pour toi-même, que celui que tu procures à ta femme, à tes enfans, à tes colons, à tes bestiaux, à tout ce qui respire & qui végète autour de toi. Tes mains

pures, tes mains bienfaisantes & créatrices, répandent la vie & la joie ; tu es le coopérateur de la Nature. Depuis tes enfans jusqu'aux troupeaux de tes étables, jusqu'aux plantes de tes jardins & de tes champs, tout pullule, tout s'anime, tout s'embellit par ta présence. L'amour semble t'avoir rempli du feu divin qui éternise la jeunesse de l'Univers ; & tous les charmes dont il orne la Nature, il semble les avoir réunis dans la compagnie de ton bonheur.... * Laisse le riche fastueux, admirer ses trésors & les prodiguer ou les enfouir ; laisse le gentilhomme oisif & le savant visionnaire, s'extasier sur d'anciens noms & sur de vains songes. Pour toi, qui as une toute autre carrière à fournir, ne t'occupe que de l'agréable soin d'enrichir ton ame de toutes les vertus, &

* On entend bien que je ne parle pas ici d'un couple de *paysans proprement dits*, de ces paysans que nous accusons avec raison d'être grossiers, &c. & dont la grossièreté & les autres vices, n'ont cependant pour première cause que notre luxe, notre mollesse, nos procédés injustes.

de faire régner au dedans & au dehors de ta maison , l'abondance & la paix.

CETTE abondance , que la paix accompagne presque toujours , nous la devons sur-tout aux animaux domestiques , animaux précieux , que nous ne saurions ni trop bien traiter , ni trop ménager ; je joindrai à l'Histoire Naturelle de chacun d'eux , quelques détails sur la manière de les élever , de les gouverner. On pourra regarder ces objets comme un peu étrangers à mon ouvrage , mais on me le pardonnera sans doute en faveur de leur importance. Je voudrois sur-tout pouvoir prescrire , d'après les plus savans Naturalistes , les meilleurs moyens de garantir les animaux domestiques , des maladies auxquelles ils sont exposés , & dont ils seroient exempts si nous ne les gouvernions aussi mal que nous nous gouvernons souvent nous-mêmes.

LA partie de la Médecine , qui traite de la curation de leurs maladies , se nomme *Médecine vétérinaire*. Il y en a aujourd'hui plusieurs écoles en France. Cet établissement , & celui des pépi-
nières

nières Royales * sont du nombre de ceux qui assurent à LOUIS LE BIEN-AIMÉ, la réconnoissance de ses Sujets actuels & de leurs derniers neveux.

M. CLERC établit deux maximes très-sages, suivant lesquelles on épargneroit au bétail la plupart des maux qui le ravagent. Ces maximes sont précédées, sont amenées par un début aussi éloquent que solide.

„ Un Auteur (M. le M. de ***)
„ ** dont le nom survivra à l'oubli des

* Ces pépinières sont distribuées dans plusieurs Provinces du Royaume; elles empêcheront la disette universelle des bois dont nous sommes menacés; on y cultive sur-tout les peupliers d'Italie, (ces arbres ne sont que quinze ou dix-huit ans à croître) & pour faire deux biens en même temps, le Roi veut que ces pépinières soient exploitées par des enfans trouvés qui y jouiront d'un sort heureux qu'on doit s'empresse de leur procurer en qualité d'Orphelins, à qui l'état doit toute sa protection.

** Cette belle pensée, *un grain de bled est le germe des sceptres*, &c. se trouve, comme l'annonce M. CLERC, dans le discours préliminaire des *Elémens de la Philosophie Rurale*, pag. lxx.

„ siècles, a dit, un grain de bled est
 „ le germe des sceptres & des Couron-
 „ nes ; le soc qui fonda les Empires,
 „ soudoie les potentats ; & le froment
 „ que je sème doit germer en munitions
 „ de guerre, en artillerie, en vaisseaux,
 „ &c. &c. Rien n'est si vrai ; la terre
 „ est la corne d'abondance d'où sortent
 „ les productions utiles, les richesses
 „ réelles, & la perpétuité de leur
 „ cours.

„ MAIS cette même terre, qui change
 „ la pluie en alimens, veut être vivi-
 „ fiée par des mains laborieuses ; ce
 „ qu'elle exige est juste, la reproduc-
 „ tion augmente en raison des travaux.
 „ Pour perpétuer & étendre le cercle
 „ de la prospérité commune, quatre
 „ choses sont indispensablement néces-
 „ saires. 1.^o La protection constante
 „ du Gouvernement, 2.^o l'intelligence
 „ du Propriétaire, 3.^o les bras du
 „ Fermier, * 4.^o le ménagement &

* Les bras du Fermier doivent aussi être
 conduits par beaucoup d'intelligence, M.
 CLERC l'entend ainsi, & s'il veut que le pro-

” la conservation des animaux qui sont
” le nerf de l'Agriculture.

” DE profondes réflexions sur les
” maladies qui les affectent, me per-
” suadent, (ajoute M. CLERC,) que
” leurs causes dépendent moins des
” vices de l'air & des exhalaisons dont
” ce fluide est empreint, que de la
” manière dont on soigne, dont on
” nourrit ces animaux. Si mes doutes
” sont fondés, c'est un devoir de
” bienfaisance & d'utilité publique, que
” d'indiquer aux cultivateurs les moyens
” de mieux faire.

” 1.^o DÈS que les frimats ne per-
” mettent plus de vaquer aux travaux
” de la campagne, on réunit ensemble
” un grand nombre d'animaux dans
” des étables peu spacieuses, dont les
” portes & les fenêtres sont fermées :
” or, il est certain qu'un grand nom-
” bre d'animaux concentrés dans un

priétaire ait l'intelligence d'un MIRABEAU,
d'un NEUVE-ÉGLISE, d'un TURBILLY ; il
veut que le Fermier ait celle d'un KLIYOGG,
d'un PIGNON, &c. &c.

„ air étouffant ne tarderont pas à de-
 „ venir malades , & le danger augmen-
 „ te en raison du nombre des animaux
 „ & de la chaleur de l'étable.

„ 2.^o TOUT extrême est un vice ;
 „ c'est un extrême que de passer ra-
 „ pidement du mouvement au repos ,
 „ d'un travail habituel à un repos pres-
 „ que absolu , pendant quatre à cinq
 „ mois. Dans l'oïfiveté , les animaux
 „ accumulent des fucs qu'ils auroient
 „ dû transpirer. On transpire moins
 „ quand on prend moins d'exercice , &
 „ sur-tout en hiver , *HISTOIRE NA-*
 „ *TURELLE DE L'HOMME , DANS*
 „ *L'ÉTAT DE MALADIE. Cinquième*
 „ *Partie. Art. prem.*

JE parlerois volontiers ici du bon-
 heur que nous pourrions procurer aux
 animaux domestiques , bonheur qui aug-
 menteroit beaucoup le nôtre : mais je
 crois que ce tableau sera plus à sa place
 dans le parallèle que je ferai ailleurs des
 animaux sauvages & des animaux domesti-
 ques. (Voyez le discours qui est à la tête
 de *l'Histoire des Animaux sauvages.*)

ON peut distinguer les animaux do-

domestiques en deux classes. Les uns nous aident dans nos travaux, d'où vient leur nom latin, *jumenta*. On les nomme en Français, bêtes de charge, ou de somme, ou de trait. Ce sont le *Cheval*, le *Bœuf*, l'*Ane*, le *Mulet* & le *Jumart*. Les autres servent à notre nourriture; on les nomme *Aumailles*, du latin *Almus*, (qui nourrit) ils ont encore un autre nom latin, *Altilia* d'*Alitum*, (nourrir.) Ces animaux sont le *Mouton*, la *Chèvre*, le *Cochon* & le *Bœuf*. Ainsi le Bœuf appartient à deux classes: & on peut dire, qu'il est le plus utile des animaux. Les Aumailles sont dans toute la terre à peu près les mêmes qu'en Europe. Il n'en est pas ainsi des bêtes de charge; le *Chameau*, le *Dromadaire* & le *Buffle*, servent en Asie, en Afrique, & ce dernier en Italie: le *Rhenné* en Laponie. Les Américains emploient aux divers travaux le *Lama*, le *Pacos*, &c. &c.

ON trouvera après l'article du *Cochon*, le plan d'une Basse-Cour où l'on pourroit distribuer commodement les animaux domestiques.

LE CHEVAL.

AUTANT par sa beauté que par sa force, le Cheval mérite le premier rang parmi les animaux que nous avons su accoutumer à vivre parmi nous.

ON trouve dans HORACE & dans LA FONTAINE, une Fable ingénieuse sur la manière dont nous avons fait la conquête du Cheval. Il avoit, dit-on, été injurié par le Cerf, qui lui disputoit un pâturage, & voulant se venger,

Il eut recours à l'Homme, implora son adresse ;

L'Homme lui mit un frein, lui s'attacha sur le dos,

Ne lui donna point de repos

Que le Cerf ne fut pris & n'y laissât la vie.

Et cela fait, le Cheval remercie

L'Homme son bienfaiteur, disant je suis à vous,

Adieu ; je m'en retourne en mon séjour
sauvage.

Non pas cela , dit l'Homme , il fait meilleur
chez nous ,

Je vois trop quel est votre usage.

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie ,
Mais il n'étoit plus temps : déjà son écurie
Étoit prête & toute bâtie ,
Il y mourut en traînant son lien. *

Heureux s'il eût pardonné une légère
offense , dit LA FONTAINE. ** Heureux ,
dit HORACE , en parlant de l'homme
avare insatiable , dont le Cheval est l'em-
blème , ,, heureux s'il avoit eu moins
,, d'avidité & moins d'ambition ; il ne
,, languiroit pas dans un esclavage éter-
,, nel. ,,

Serviet æternùm quia parvo nesciat uti.

LE Cheval nous est fort attaché , &
cette amitié n'est pas le fruit de la
seule éducation : il sympathise avec nous

* *Non equitem dorso , non frænum depulis
ore.* Horac. L. I. Ep. X.

** L. IV. Fable XIII.

par son caractère; il est vif, ardent, vigoureux, impatient du repos; il est étourdi, irascible, & difficile à morigerer, si on ne l'a pas dompté dès son enfance. Nous devrions, ne fut-ce que par égard, pour les qualités par lesquelles il nous ressemble, le traiter un peu mieux que nous ne faisons souvent. Mais il ne faut pas que nous jettant dans l'extrémité opposée, nous ayons la funeste complaisance de le faire vivre aussi mollement à sa manière, que nous vivons à la nôtre.

JE pourrois prouver par beaucoup d'exemples, que nous traitons fort mal les Chevaux. N'y a-t-il pas dans toutes les grandes Villes, & sur-tout à Paris, une multitude de ces Chevaux vraiment dignes de pitié, qui n'ayant pas la force de se traîner eux-mêmes, sont obligés de traîner de lourds fardeaux? * N'y-a-t-il pas de deux en deux lieues, dans presque toute l'Europe, des Chevaux de poste?

* Ce qui doit le plus affliger les âmes sensibles, c'est sur-tout le triste état des malheureux conducteurs de ces Chevaux.

„ **LORSQUE** les Chevaux seront fort
 „ occupés, ou pour les labours, ou pour
 „ la moisson, je veux, disoit le **BON**
 „ Empereur **TRAJAN**, que l'on en re-
 „ fuse à mes propres couriers. „

Une telle loi seroit difficile à rétablir
 aujourd'hui ; mais qu'au moins il soit
 défendu aux couriers de porter des épe-
 rons déchirans qui pénètrent jusqu'aux
 entrailles de leurs Chevaux ; mais qu'au
 moins des hommes oisifs, qui lorsqu'ils
 seront arrivés où ils vont, n'y sauront
 que faire, ne se pressent pas tant d'y
 arriver..... Les postes ne sont pas fer-
 vies aussi-bien qu'elles pourroient l'être,
 * parce que ceux à qui elles fournissent
 des Chevaux, ne les traitent pas, à

* Aujourd'hui qu'un Roi digne de proté-
 ger l'Agriculture, la protège en France, les
 postes de ce Royaume, au moins celles de
 la campagne, ont des Chevaux assez vigou-
 reux. J'ai vu avec plaisir sur les terres
 de M. le Duc de **CHAULNES**, près de *Roye*
 en *Picardie*, un maître des postes, riche
 laboureur, qui entretient pour sa culture &
 pour la course plusieurs forts Chevaux tou-
 pareils, tous gris-pomelés.

R. w

beaucoup près, aussi-bien qu'ils le devroient.

L'HISTOIRE naturelle du Cheval ; ne doit contenir que sa description & celle de ses mœurs ; j'y ajouterai cependant quelques détails sur son éducation, sur les haras, &c. Je ne me renfermerai pas non plus trop étroitement dans les bornes de l'Histoire naturelle, en parlant des autres animaux domestiques. Ce sont des objets trop utiles & trop agréables, pour qu'on ne doive pas s'attacher à les observer sous tous les points de vues possibles.

DESCRIPTION DU CHEVAL.

L'AIR majestueux, la forme élégante & légère de ce superbe animal, bondissant au milieu d'une prairie, ou faisant voler d'un pied rapide, la poussière des champs, * est l'emblème du

* Je n'imite ici que foiblement & de loin, cette charmante image de VIRGILE.

*Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula
campum.*

Honneur & de la liberté. Ce même animal couvert de honteux harnois, baissant la tête, & portant avec peine ses pieds l'un après l'autre, sur la terre qu'il fatigue de son poids, est le symbole de l'esclavage, & de la douleur. L'esclavage plus ou moins modifié, est le sort de tous les Chevaux domestiques, ils en portent par-tout la triste empreinte, & jusques dans les pâturages, où il semble qu'on ne les laisse quelquefois en liberté, que pour leur faire mieux sentir ensuite le poids d'un travail accablant, ou l'ennui d'une prison plus ou moins vaste, plus ou moins infecte. Vous avez quelquefois vu paître des Chevaux harrassés par des travaux continuels, ils ne sont plus capables de jouir du peu de relâche qu'on leur accorde, ils ne sont plus sensibles aux douceurs du repos; leur état est un accablement, une tristesse profonde, que rien ne peut charmer, pas même pour quelques instans. Leur col est courbé par un joug trop pesant, qu'ils croient sentir encore, lors même qu'on le leur a ôté; leurs flancs sont déchirés par l'éperon, leurs

pieds sont percés de clous & armés
 d'un fer aussi humiliant & aussi pénible
 qu'une chaîne ; en un mot , ils sont aux
 yeux de la Nature entière , des objets
 de pitié. L'homme seul qui fait leur mal-
 heur , a le barbare courage de le voir
 sans en être touché. Il n'y a pour ces
 animaux qu'un jour heureux , c'est celui
 où ne pouvant plus être utile à leurs
 cruels maîtres , ils sont conduits dans
 un champ qu'ils ont sillonné & dépouil-
 lé mille fois ; & qu'enfin , ils vont fé-
 conder pour la dernière fois , de la dis-
 solution de leurs corps. Ils sentent avec
 plaisir leur sang couler , leurs forces
 s'éteindre ; on diroit qu'un Cheval qui
 va mourir , fait cette réflexion conso-
 lante , que nous ne ferions peut-être pas
 à sa place. „ Mes maux finissent , je
 „ ferai dans peu rendu , sous différen-
 „ tes formes à la masse des êtres , je
 „ serai métamorphosé en vers de terre ,
 „ en insecte volant , deux états oppo-
 „ sés , mais libres , & par conséquent
 „ heureux. „

C'EST une erreur de croire que le
 sort des Chevaux de parade , sur-tout

Des Chevaux de carrosse, vaille beaucoup mieux que celui des Chevaux de somme ou de trait. Toujours dépendre des caprices d'un maître qui ne fait que faire de sa pénible existence, le traîner jour & nuit dans les rues sales & empestées d'une grande Ville, l'attendre trois heures à la porte d'un spectacle ou d'une promenade, est-ce donc là un état si doux..... Non, non, le sort du cocher d'un Grand, ne vaut, à aucun égard, celui d'un humble Laboureur, & ses Chevaux sont beaucoup moins heureux que ceux qui travaillent, qui souffrent & qui meurent paisiblement à la campagne.

„ LA Nature est plus belle que l'art,
 „ dit M. DE BUFFON, & dans un
 „ être animé, la liberté des mouve-
 „ mens fait la belle nature; voyez ces
 „ Chevaux qui se sont multipliés dans
 „ les contrées de l'Amérique Espagnole,
 „ & qui y vivent en Chevaux libres;
 „ sans habitation fixe, sans autre abri
 „ que celui d'un ciel serein, ils respi-
 „ rent un air plus pur que celui de ces
 „ palais voûtés où nous les renfermons,

„ en pressant les espaces qu'ils doivent
 „ occuper ; * aussi ces Chevaux sauvages
 „ sont-ils beaucoup plus forts, plus
 „ légers, plus nerveux que la plupart
 „ des Chevaux domestiques ; ils ont
 „ ce que donne la Nature, la force,
 „ & la noblesse ; les autres n'ont que
 „ ce que l'art peut donner, l'adresse
 „ & l'agrément.

„ LE naturel de ces animaux n'est
 „ point féroce, ils sont seulement fiers
 „ & sauvages. Quoique supérieurs par
 „ la force, à la plupart des autres ani-
 „ maux, jamais ils ne les attaquent, &
 „ s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent,
 „ les écartent & les écrasent.
 „ Ils vont aussi par troupe, & se réunissent
 „ pour le seul plaisir d'être ensemble,
 „ car ils n'ont aucune crainte,

* Nous pourrions conserver à nos Chevaux domestiques les plus grands avantages des Chevaux libres, & y ajouter celui de vivre avec nous, de partager, sans trop de fatigue, nos travaux utiles & nos amusemens, toutes choses auxquelles ils ne sont rien moins qu'insensibles.

„ mais ils prennent de l'attachement
 „ les uns pour les autres. „

CETTE douce union n'est jamais
 troublée par des guerres de voracité.
 Ils vivent de végétaux, ils en ont plus
 qu'ils n'en peuvent consommer ; la paix
 n'est interrompue parmi eux que dans
 la saison des amours, & cette saison
 passe vite.

L'AUTEUR de l'Histoire des Avan-
 turiers Flihusstiers, * (OEXMELIN,))
 dit „ qu'on voit quelquefois dans
 „ l'Isle de *St. Domingue*, des trou-
 „ pes de plus de cinq cens Che-
 „ vaux, qui courent tous ensemble ;
 „ & que lorsqu'ils apperçoivent un
 „ homme, ils s'arrêtent tous ; que l'un
 „ d'eux s'approche à une certaine dis-
 „ tance, souffle des nazeaux, prend
 „ la fuite, & que tous les autres le
 „ suivent. ** Il ajoute qu'il ne fait si
 „ ces Chevaux ont dégénéré en deve-

* Nom tiré de l'Anglais qu'on a donné
 aux Corsaires des Isles de l'Amérique.

** Les Cerfs, les Chevreuils & les Dains,
 font à peu près la même chose.

77 tant sauvages, mais qu'il ne les a
 77 pas trouvés aussi beaux que ceux
 77 d'Espagne, quoiqu'ils soient de cette
 77 race. Ils ont, dit-il, la tête fort
 77 grosse, aussi-bien que les jambes,
 77 qui, de plus, sont raboteuses; ils ont
 77 aussi les oreilles & le cou longs; les
 77 habitans du pays les apprivoisent aisé-
 77 ment, & les font ensuite travailler; les
 77 chasseurs leur font porter leurs cuirs;
 77 on se sert pour les prendre, de lacs
 77 de corde, qu'on tend dans les en-
 77 droits où ils fréquentent; ils s'y
 77 engagent aisément, & s'ils se pren-
 77 nent par le cou, ils s'étranglent eux-
 77 mêmes, à moins qu'on n'arrive assez-
 77 tôt pour les secourir. On les arrête
 77 par le corps & les jambes, & on
 77 les attache à des arbres où on les
 77 laisse pendant deux jours sans boire
 77 ni manger. Cette épreuve suffit pour
 77 commencer à les rendre dociles; *
 77 & avec le temps ils le deviennent.

* M. de GARSULT donne pour le même
 objet une méthode à peu près semblable,
 il ajoute à la privation du boire & du man-
 ger celle du sommeil.

„ autang que s'ils n'eussent jamais été
 „ farouches ; & même , si par quelque
 „ hazard ils se retrouvent en liberté ,
 „ ils ne deviennent pas sauvages une
 „ seconde fois , ils reconnoissent leurs
 „ maîtres & se laissent approcher &
 „ reprendre. „

LES Chevaux , tant sauvages que domestiques , ont des mœurs douces & des qualités sociales ; car les Poulains qu'on élève ensemble , qu'on mène en troupeaux , se plaisent à ce genre de vie , s'animent , se provoquent , se défient à la course ; ceux qui marquent le plus d'ardeur & qui réussissent le mieux dans ces exercices naturels , sont les plus généreux , les meilleurs & souvent les plus dociles quand une fois ils sont domtés.

ON observe que dans chaque espèce d'animaux sauvages , tous les individus sont à peu près de la même couleur ou pelage , excepté quelques espèces où l'on trouve le contraste du blanc & du noir. Ainsi , il y a des Ours blancs , ainsi il y a des Loups blancs & des Loups noirs , des Corbeaux blancs ,

des Merles blancs, * &c. La robe des animaux domestiques est sujette à bien plus de changemens, dont les causes sont, les soins de l'homme, l'air souvent trop épais des lieux fermés où on les retient, les nourritures plus ou moins saines, plus ou moins abondantes, & le mélange des races étrangères, lorsqu'on n'a pas soin d'assortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois des singularités étonnantes, comme on le voit sur les Chevaux pies.

LA couleur des Chevaux sauvages est le bai-brun, ils varient un peu selon les climats, non seulement pour la couleur, mais pour la taille & la forme.

QUAND on choisit un Cheval, ce n'est pas à la couleur qu'il faut avoir égard, (à moins qu'il ne doive faire partie d'un bel attelage) mais observer s'il a les qualités essentielles qui font la vigueur & la beauté. On exige qu'il

* Ce dernier fait ne s'accorde pas avec certain proverbe qui est faux de même que beaucoup d'autres.

ait la tête petite, les yeux noirs, les narines ouvertes, les oreilles courtes & étroites, le chenon du col large & doux, les crins épais & pendans du côté droit, la poitrine large, ouverte & fort musculeuse, les épaules grandes & droites, les côtés ronds, l'échine double, le ventre serré, les testicules pareils & petits, les reins larges & avalés, la queue longue & erépuée, les jambes égales, hautes & droites, le genou rond & petit & non tourné; les fesses rondes, les cuisses grosses & fortes, la corne dure & haute, creuse & ronde, la couronne * bien petite, enfin qu'il soit joyeux & doux.

Si nous en croyons les connoisseurs, c'est un défaut dans un Cheval qui n'est ni blanc ni gris, de n'avoir pas une pelote blanche ou étoile au front; mais ce défaut ne tient à aucun vice intérieur, & on peut aisément le réparer;

* On verra plus bas dans l'énumération des parties du pied du Cheval ce que c'est que la couronne.

car il y a plus d'une manière de faire venir du poil blanc. Je ne citerai qu'une de celles que donne M. de la GUERNIÈRE, dans ses *Elémens de Cavalerie*. Je choisis la plus aisée & celle qui exige le moins d'art; c'est d'appliquer toute brûlante, sur le front d'un jeune Cheval, une pomme cuite au feu. Cela forme une escare, & le premier poil qui y revient est blanc: au reste, de quelque manière que soit faite la pelote artificielle, on peut toujours, en y regardant de près, s'en appercevoir, car les poils blancs survenus sont plus longs que les autres, & il y a presque toujours au milieu de la pelote un petit espace sans poils.

LE Cheval a trois allures naturelles, le pas, le trot, & le galop. On peut y ajouter l'amble, * mais cette allure est un peu forcée, elle est contraire aux

* Ce mot paroît venir du Latin *ambulare* (se promener) parce que l'amble est un pas plus propre à une promenade qu'à un voyage.

loix de la mécanique. Un cheval ne va l'amble que quand il est foible, & ne peut prendre le trot ou le galop. Si vous montez un Poulain qui n'ait pas encore les hanches bien affermies, ou un Cheval ruiné par de longs voyages, il ira ce train & se fatiguera beaucoup. La preuve qu'il doit se fatiguer, c'est que quand il marche l'amble, ses deux jambes droites posent sur la terre, tandis que ses deux jambes gauches sont levées, & ainsi alternativement: * de sorte, que tout le poids ne porte jamais que sur un côté ou sur l'autre, ce qui l'oblige à changer de centre de gravité à chaque demi-pas, & souvent le fait tomber. Cette vacillation si fatigante & si incommode pour le cheval est douce pour le cavalier; il est bercé, il est comme dans une litière. Mais une telle allure ne convient tout au plus qu'aux femmes, & les femmes même ne devroient pas

* Voyez l'*Ecole de la Cavalerie* de M. de la GUERINIERE. Paris 1751, in-folio, & l'*Histoire Naturelle* de M. DE BUFFON.

Faimer, elle est trop uniforme & d'ailleurs dangereuse.

„ IL y a encore deux autres allures,
 „ l'entre-pas & l'aubin, que les Che-
 „ vaux foibles ou excédés prennent
 „ d'eux-mêmes, qui sont beaucoup plus
 „ défectueuses que l'amble: on a ap-
 „ pellé ces mauvaises allures, des
 „ *trains rompus*, desunis, ou com-
 „ posés: l'entre-pas tient du pas &
 „ de l'amble, & l'aubin tient du trot
 „ & du galop; l'un & l'autre viennent
 „ des excès d'une longue fatigue, ou
 „ d'une grande foiblesse de reins. Les
 „ Chevaux de Messageries qu'on sur-
 „ charge, commencent à aller l'entre-
 „ pas au lieu du trot à mesure qu'ils
 „ se ruinent, & les Chevaux de poste
 „ ruinés, qu'on presse de galoper vont
 „ l'aubin au lieu du galop. „

UN Poëte moderne, qui imite assez heureusement VIRGILE, peint d'une manière noble & hardie les différentes allures naturelles du Cheval; „ lors-
 „ qu'un homme, dit-il, est pressé de
 „ l'aiguillon de la gloire ou de l'amour,
 „ ou de la cupidité, soit qu'il veuille

„ Voyager promptement, ou braver la
 „ mort dans les combats, il faut qu'il
 „ ait un Cheval dressé, manégé, un
 „ Cheval à la démarche fière, au ja-
 „ ret flexible, & qu'il le prépare de
 „ loin à l'usage auquel il le destine;
 „ il faut qu'en lui faisant mâcher
 „ un mord d'acier, qui est dans sa
 „ bouche écumeuse un nouveau sens,
 „ tantôt il le presse d'un coup d'épe-
 „ ron, & lui fasse traverser comme un
 „ trait, de vastes plaines; tantôt lui
 „ ferrant la bride, il lui fasse décrire
 „ & répéter cent fois à pas redoublés,
 „ un grand cercle; tantôt il le promè-
 „ ne mollement au petit pas, pour le
 „ tenir frais jusqu'au moment où il vou-
 „ dra lui faire précipiter sa course. *

* Voici les vers latins que je viens de traduire ou plutôt de paraphraser. (cette tournure, *mollia crura composito glomerare gradu*, m'a paru si belle, que je n'ai osé tenter de la rendre en Français) on la trouve aussi dans le III.^e Livre des Géorgiques. *Insultare solo & gressus glomerare superbas.* Pelotoner ses pas & fouler orgueilleusement la terre.

LES principales parties du Cheval
sont

A	Le front. (voyez Planche I.)	O	Le boulet.
B	Les salières.	P	La couronne.
C	La ganache.	Q	Le sabot.
D	Les naseaux.	R	La pince.
E	Le menton.	S	Les reins.
F	La barbe.	T	Les flancs.
GG	L'encolure.	U	La croupe.
H	Le toupet.	V	Les fesses.
II	Le gosier.	X	Les hanches.
K	Le garot.	Y	Le grasset.
L	Le poitrail.	Z	Les cuisses.
M	Le coude.		
N	Le bras.		

Je pourrois parler ici des moyens de se procurer de belles races de Chevaux, mais je crois devoir renvoyer cet article à celui des haras.

ÉDUCATION

*Qui longas amat ire vias, aut horrida Martis
Castra sequi, tenera facilem cervice domari
Fingat equum, doceatque pedes & mollia crura
Composito glomerare gradu, spumosaque franis
Ora regens, plano vel in aequore cursibus acrem
Calce citet, pressis vel in orbem flectat habenis;
Aut molli placidum jubeat procedere gressu.*

PRÆD. RUST. L. III.

Ces mots *spumosaque franis ora regens*, sont comparables à cette belle expression d'HORACE, *equi franato est auris in ore.* L. 1. Epist. XV.



PROFIL DU CHEVAL



EVAL

ÉDUCATION DU CHEVAL.

IL s'en faut bien que l'éducation du Cheval soit aussi parfaite qu'elle pourroit l'être. Et comment le seroit-elle ? La nôtre est encore si loin de ce but, qui n'est cependant pas difficile à atteindre, quand on prend le chemin que la Nature elle-même nous indique ! l'éducation que nous donnerons aux animaux sera toujours imitée de la nôtre : celle-ci commence à devenir bonne, la leur le deviendra aussi.

COMMENT faut-il loger les Chevaux, les nourrir, les domter, les faire travailler & former des haras où l'on puisse se procurer les plus belles espèces ? Je donnerai quelques détails sur chacun de ces articles.

LE Cheval sauvage ne reçoit d'éducation que celle de la Nature ; il est aussi fort, aussi beau, * aussi heureux

* Le croisement des races dont nous parlons.

qu'il puisse l'être ; & si nous voulions le former pour lui-même , nous ne pourrions mieux faire , que de le rendre en quelque sorte à la Nature , c'est-à-dire, l'appriivoiser , lui procurer les avantages de notre société , sur tout la subsistance & l'abri , & du reste le laisser parfaitement libre ; mais il faut pour le service que nous en voulons tirer , que nous l'accoutumions au joug dès son enfance. Il s'y soumet , il semble vouloir bien payer d'une partie de sa liberté , le plaisir de vivre avec nous & de nous servir Que nous abusons quelquefois cruellement de sa facilité , de sa soumission ! Il travaille continuellement , & il semble qu'il voudroit nous épargner la peine même de le conduire. Cependant , non seulement nous le fatiguons avec excès , mais nous

lerons bientôt , qui est si nécessaire pour la beauté des Chevaux , ne se feroit pas à beaucoup près aussi exactement dans les forêts , qu'il se fait dans nos haras ; on y verroit cependant aussi des Chevaux passer d'un climat dans un autre , & cela seul suffiroit pour empêcher la dégénération de l'espèce.

P'assujettissons à vivre étouffé dans une écurie, les pieds cloués & pourrissans dans son fumier, au lieu de le laisser jouir de l'air, de lui procurer les moyens d'être toujours propre, avantage que la Nature ne refuse à aucun animal. Toutes ces injustices, dont nous sommes coupables envers le meilleur & le plus utile des animaux, sont l'effet de la barbarie, où la misère & la grossièreté des mœurs plongent le plus grand nombre des hommes, tandis que le reste s'y précipite aussi par un autre chemin; ce chemin c'est le luxe & la mollesse.

LA saison des amours est pour les Chevaux, depuis la fin de Mars jusqu'à la fin de Juin. La chaleur de l'étalon dure pendant ces trois mois, celle de chaque Jument n'est que de quinze jours ou trois semaines. La gestation dure ordinairement onze mois & un peu plus. Ainsi le temps de la naissance des Poulains, est entre le commencement de Mars & le commencement de Juin; les Jumens accouchent debout, au lieu que presque tous les autres que-

drupédes se couchent. Le Poulain, de même que les autres animaux, se présente ordinairement la tête la première; il rompt ses enveloppes en sortant de la matrice, d'où il tombe en même-temps plusieurs morceaux solides que l'on nomme l'*hippomanès*. * Si le Poulain se

* On l'appelle *hippomanès* du Poulain : il faut le distinguer de celui de la Jument; ce dernier est une liqueur épaisse qui suinte de la vulve dans le temps du rut. Une liqueur semblable, mais beaucoup moins abondante, & quelquefois presque insensible, se trouve dans toutes les femelles, lorsqu'elles désirent ardemment le mâle. Cette liqueur produit, à certains égards, le même effet que celle de la membrane humide & salutaire qui rafraîchit le cœur à chacune de ses pulsations; secours, sans lequel il se dessécheroit extérieurement par sa propre chaleur..... Ces détails sur l'*hippomanès* pourront déplaire à quelques personnes trop délicates; j'en suis fâché, mais la Nature mérite d'être observée dans ses opérations les plus secrètes, & on gagne beaucoup à oser l'y suivre. J'ajouterai encore touchant l'*hippomanès* des Poulains, qu'on l'employoit autrefois dans des philtres que l'on croyoit très puissans, très-capables d'inspirer de l'amour, & qui n'étoient propres, comme

présente mal, on l'aide, on le tourne un peu, cela facilite sa sortie, & abrège les douleurs de la Jument.... Il arriveroit rarement, petit-être même n'arriveroit-il jamais, qu'un Poulain se présentât mal, si sa mère n'avoit été accablée ou de fatigue, ou de repos & de mollesse; deux excès qui causent presque tous nos maux, & ceux des animaux que nous nous sommes attachés.

ON ne laisse tetter les Poulains que cinq, six ou sept mois, & on ne feroit pas mal de leur en accorder huit ou neuf. Après les mois de lait, on leur donne du son deux fois par jour, & un peu de foin, on les tient quelque temps à l'écurie, jusqu'à ce qu'ils commencent à oublier leur mère; il vaudroit mieux les laisser courir dans une enceinte un peu vaste. Les premiers temps de la vie sont ceux d'où dépend la bonne ou mauvaise constitution d'un animal; il y a très-peu à espérer d'un enfant qu'on ne fait presque point sortir de sa chambre.

tous les philtres possibles, qu'à causer des maladies dangereuses.

& d'un Poulain qu'on élève à l'écurie.

LES Poulains naissent, comme nous l'avons dit, aux mois de Mars, Avril, Mai & Juin; il faut au mois de Mai de l'année suivante, les mener au pâturage, où on les laisse même la nuit, jusqu'au mois d'Octobre.

EN réunissant plusieurs Poulains, & les laissant vivre en liberté, ils acquerront les qualités sociales, leurs mœurs s'adoucisent, ils deviennent d'ailleurs plus forts, plus vifs, ils s'animent mutuellement: les sociétés un peu nombreuses sont très-utiles à toute espèce d'animaux.

DE jeunes Chevaux que l'on met ensemble dans des endroits spacieux se piquent d'émulation; ils cherchent à se devancer à la course, ils s'animent au péril, en se défiant à traverser des rivières, sauter des fossés, & ceux qui, dans ces exercices naturels, donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, & souvent les plus dociles, & les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domtés.

ON dirige les Poulains en les faisant paître le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'été, jusqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les tire du pâturage pour les nourrir d'herbe sèche. Ce changement de nourriture demande des précautions; il en faut aussi pour les accoutumer à passer les nuits du mois de Mai en plein air, après avoir passé toutes celles d'hiver dans des écuries, où on doit aussi avoir fait en sorte qu'ils n'aient eu qu'une chaleur modérée. En général, on ne sauroit trop se rappeler, dans tous les cas possibles, le principe de M. DE BUFFON, de M. CLERC, & de tous les hommes qui connoissent bien la Nature, c'est qu'il ne faut ordinairement faire passer trop vite aucun être animal ou végétal, d'un extrême à un autre.

QUELQUES personnes croient, que quand on commence à faire changer de nourriture aux jeunes Chevaux, il est à propos de leur faire prendre aussi un

* Voyez la fin du discours sur les animaux domestiques.

Meuvage contre les vers, mais cela est peut-être inutile, car l'estomac des Chevaux de tout âge, de même que celui des Anes, est fasci. d'une grande quantité de vers, qui paroissent ne pas leur nuire.

C'EST à un an ou dix-huit mois, ou à deux à trois ans dans certaines Provinces, qu'on hongre les Poulains; la saison de cette opération cruelle est le printemps ou l'automne; elle ne se fait ni en Perse, ni en Arabie, ni en plusieurs autres endroits de l'Orient, les animaux sont respectés dans ces Pays; là, on n'y châtre que les hommes....

Que notre espèce est peu conséquente, aussi-bien à l'Orient qu'au Couchant, aussi-bien en-deçà de la ligne qu'au delà.

ON dit que la castration, si elle rend les Chevaux un peu plus foibles, les rend aussi plus doux & plus dociles. Je parlerai plus bas cependant de la manière de dompter les Chevaux, quoiqu'entiers, & de les rendre propres à toutes sortes de services. Voyons d'abord quels doivent être leur logement & leur nourriture.

DU LOGEMENT DES CHEVAUX.

Sous le Ciel, sous le Ciel ! Voilà où il faudroit ordinairement loger les Chevaux ; c'est une bien belle voûte que le Ciel, & presque la seule qui devroit couvrir les hommes & les animaux, du moins pendant le jour. Il est vrai qu'un abri, contre les plus mauvais temps est une chose fort agréable pour les uns & pour les autres, j'en conviens volontiers : car je ne suis pas de ces écrivains intraitables, qui veulent que l'homme vive en ours, & qu'il laisse vivre de même les animaux avec lesquels il pourroit être heureux ; mais je voudrois que nos maisons ne fussent pas le profane asyle de la mollesse, du luxe, & par conséquent de tous les maux ; & je désirerois aussi que les lieux où nous retirons nos animaux domestiques, cessassent d'être plus funestes pour eux, non-seulement que les intempéries de l'air, mais même que la cruauté des animaux carnaciers.

LES écuries & les étables, sont pres-

que toutes si petites, si peu élevées, si mal situées, qu'il vaudroit mieux que les animaux fussent exposés en plein air, aux attaques de leurs ennemis, & aux rigueurs des saisons, que de languir ainsi dans des repaires étouffans & fétides.

PUISQU'ENFIN l'agriculture est encouragée par la liberté de l'exportation, puisque les fermiers sont enfin assurés de vendre les productions de la terre ce qu'elles valent, & de pouvoir augmenter chaque année les frais de culture, ce qui augmentera nécessairement la reproduction, il est permis d'espérer aussi qu'enfin, ils logeront sainement & commodément les animaux qui font leur richesse. Leur propre intérêt les y engage. Les animaux sont pour ainsi dire, une terre vivante : plus on la soigne, plus on la cultive, plus elle rapporte.

MAIS il est des soins meurtriers, ne l'oublions pas, (on en pourroit citer pour exemples la plupart de ceux que nous prenons pour nos enfans en bas-âge,) le moyen de traiter les animaux de la manière qui leur doit être la

plus utile, c'est de les laisser vivre à peu près comme ils feroient dans l'état de Nature, en y ajoutant seulement l'abri, une subsistance assurée, & le travail.

CE que je vais dire des écuries, peut s'appliquer, à quelques différences près, aux bergeries & autres étables; aussi ne reviendrai-je plus sur le plan que je vais tracer, lorsque je parlerai de la Brebis, du Bœuf, du Cochon, &c.

Le sol d'une écurie doit être un peu plus haut que celui de la cour. Si on a beaucoup de chevaux à loger ensemble, (ce qui est un bien, car la pluralité des animaux de même espèce dans un même lieu est toujours avantageuse, quand ils ne sont pas destructeurs,) il faut bâtir une écurie double, c'est-à-dire, où il y ait une rangée de Chevaux de chaque côté sur la longueur, & séparer chacun d'eux de son voisin par une longue barre de bois. L'écurie doit être bien pavée & avoir une pente douce, qui facilite le prompt écoulement des urines de cha-

que côté, dans un ruisseau qui la traverse par le milieu.

LE toit de l'écurie ne sauroit être trop élevé : il faut que les vapeurs de la transpiration des Chevaux y circulent librement. * Les murs doivent être épais pour que le froid & le chaud y pénètrent moins. Au-dessus du ratelier de chaque côté, on perce quelques fenêtres dont la capacité est remplie d'un treillis de bois, doublé en dedans d'un canevas clair qui arrête les mouches & n'empêche pas l'air d'y entrer. Deux portes, l'une à l'orient, l'autre au couchant, doivent servir d'entrée à l'écurie dont les murs de face doivent être tournés, l'un au midi, l'autre au nord. ** Durant les grandes chaleurs,

* Voyez la fin du discours sur les animaux domestiques.

** Les écuries de Chantilly, monument digne du grand Prince qui les a fait bâtir, sont situées de cette manière. C'est ainsi que le sont les étables beaucoup moins magnifiques, mais bien plus utiles de l'Abbaye de Maroële en Hainaut, & de quelques autres grandes maisons économiques.

on peut remplir de paille les fenêtres du côté du midi & celles du côté du nord dans le temps des gelées.

ON manqueroit à une loi essentielle d'économie & de propreté, si on ne nettoyoit soigneusement l'écurie, si on ne rassembloit dans une fosse profonde les urines & les fumiers.

IL faut, encore plus l'été que l'hiver, que les portes de l'écurie soient toujours fermées, excepté le matin une heure avant, & une heure après le lever du soleil, car le soir, si on les laissoit ouvertes, on n'y feroit entrer que des cousins, des chauve souris, &c.

LORSQU'ON accoutume des Chevaux à vivre ensemble, ils conçoivent souvent les uns pour les autres une amitié dont on voit peu d'exemples parmi nous.

Il y avoit, dit-on, dans un Régiment de Cavalerie, un Cheval si vieux qu'il ne pouvoit broyer sa paille ni son avoine, les deux chevaux que l'on mettoit habituellement à côté de lui broyoient sous leurs dents la paille & l'avoine & la jettoient en-

„ fuite devant le vieillard , qui ne
 „ subsistoit que par leurs soins géné-
 „ reux. „ Ce fait est rendu vraisem-
 blable par un autre du même genre que
 je citerai dans l'Histoire du RAT.

PEUT-ÊTRE que des Chevaux élevés ensemble depuis l'enfance , & qu'on laisseroit en liberté dans l'écurie sans aucune séparation , & avec des licols très-courts qui ne tiendroient qu'à leur tête, y vivroient paisiblement, & que chacun d'eux s'y choisiroit un ou deux amis avec lesquels il mangeroit & travailleroit plus volontiers..... Au reste , je ne donne cette conjecture que pour ce qu'elle peut valoir : elle suppose d'ailleurs deux conditions essentielles, l'une qu'un homme robuste armé d'un fouet, soit toujours prêt à rétablir l'ordre si quelque mutin vouloit exciter du trouble ; la seconde, que les Chevaux fussent gouvernés & domés à peu près de la manière que je le proposerai bientôt.

L'ÉCURIE devrait-être contiguë à une Esplanade assez vaste , entourrée d'une double barrière , ou d'une haie un peu haute ; on y laisseroit courir & folâtrer

les Chevaux : cet exercice que les Latins nommoient *spaciari*, (comme qui diroit *jouir de l'espace*,) est excellent pour conserver leur santé, & pour augmenter leurs forces. On les laisseroit-là tout le temps qui ne seroit pas destiné au travail, excepté pendant les grandes chaleurs, qu'on les feroit rentrer à l'écurie depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'environ quatre heures du soir, pour les sauver des mouches, qui sont plus cruelles vers le milieu du jour que le matin & le soir.

IL faudroit de même auprès des étables & des bergeries avoir deux parcs. Celui des Bœufs entourré seulement de barrières ou d'une haie, comme celui des Chevaux ; & on environneroit de palissades ou même seulement de claies d'osier, celui des moutons ; de cette manière on ne perdroit pas le fumier des Bestiaux, ils ne gâteroient ni les chemins ni surtout les prairies où ils foulent la terre, quand elle est imbibée de pluie, ce qui pourrit la racine des herbes ; & on seroit à portée de les faire rentrer d'un moment à l'autre.

quand la pluie ou la grêle, &c. seroit trop violente, & de les faire sortir aussi-tôt que le Ciel seroit un peu serain. On gagneroit beaucoup en sacrifiant quelques arpens de terre à cet usage, sur-tout, si, au lieu de faire paître les Bestiaux dans des prairies immenses, qu'on pourroit employer plus utilement, on suivoit dans leur nourriture, la méthode que je vais indiquer, & qui est la même pour les Bœufs que pour les Chevaux; mais que l'on doit modifier pour les Moutons, comme je le dirai en parlant de ces derniers animaux.

DE LA NOURRITURE DES CHEVAUX.

JE m'arrêterai peu à cet objet, qui est assez connu & que l'on trouve dans tous les Livres d'Economie Champêtre. Je dirai seulement, d'après les plus habiles Agriculteurs de nos jours, qu'au lieu du foin ordinaire qui occupe beaucoup de terrain, & qui n'est souvent qu'une espèce de filasse très-peu substantieuse & propre à rendre les Chevaux

pouffifs ; on devoit avoir beaucoup de fait-foin , ou bourgogne , beaucoup de trefle , de ray-grasse , & d'autres foins artificiels , &c. qu'on leur donneroit abondamment à l'écurie & dans le parc dont j'ai parlé. Cette méthode coûte moins de dépense & d'embarras que celle de les mener dans de grandes prairies , dans des communes , où ils n'ont que des herbes médiocres & souvent mauvaises , où d'ailleurs leurs excréments tombent en pure perte puisqu'on n'en peut pas faire de fumier.

LES écuries , & sur-tout les mangeoires , doivent être très-propres ; on doit avoir soin que les poules n'y entrent pas , elles fientent sur la paille , sur l'avoine , elles y laissent des plumes , & tout cela fait beaucoup de mal aux Chevaux. Une espèce de petite souris nommée Musaragne , est encore pour les Chevaux un ennemi redoutable , elle les mord , & sa morsure est vénimeuse.

DANS les Pays où les nourritures sont rares , ce qui annonce ou la paresse des laboureurs , ou le peu d'aisance de leur fortune , on mêle à l'avoine un

quart ou un tiers de paille hachée, que l'on nomme du *coupin*; invention qui trompe les Chevaux, c'est-à-dire, qui les remplit sans les nourrir: leur maître perd aussi beaucoup à ce jeu-là; car on ne fait pas tourner des moulins avec de la poussière, il faut de l'eau, & le meunier qui néglige les moyens d'en avoir abondamment, ou qui ne peut pas s'en procurer, est bientôt lui-même à sec.

MANIERE DE DOMTER LES CHEVAUX.

LES hommes sont destinés à vivre en société, on en peut donner pour preuves, le besoin qu'ils ont les uns des autres, les services mutuels, qu'ils peuvent continuellement se rendre, & le bonheur que la société leur procure, quand tout y est dans l'ordre.

IL devoit résulter de leur union, & sur-tout des diverses combinaisons de leurs idées, & de leurs forces rapprochées, une vive lumière, & une es-

pièce de toute-puissance qui soumettent les êtres intellectuels à l'examen du génie, & les corps à toutes les formes que le génie & l'industrie voudroient leur donner.

DE premiers succès irritèrent la cupidité; on n'arrête pas facilement les désirs quand ils ne demandent rien qui ne paroisse possible, & ils savent presque toujours faire paroître possible ce qu'ils demandent. On avoit imaginé des machines très-simples qui multiplioient les forces, mais on s'aperçut que quelques grands animaux étoient des machines organisées qui produiroient le même effet d'une manière plus continuelle, plus efficace, & sur-tout moins pénible pour l'homme; on apprivoisa le Cheval, le Bœuf, l'Ane, le Chameau, l'Eléphant même. Les premiers que l'on apprivoisa, on les prit dans leur enfance, c'est l'âge de la docilité. *

* On pourroit dire que cet âge est aussi celui de la *docibilité*, (mot qui manque à notre langue) être *docile*; c'est se prêter à l'instruction, n'avoir aucune passion vio-

Après un certain nombre de générations, ils se trouvèrent tellement changés que même la forme extérieure de leur corps en fut un peu altérée.

Je ne chercherai pas à expliquer comment nous avons accoutumé le Cheval à vivre avec nous, à nous aider dans nos travaux, ni quels sont les vrais caractères du Cheval naturel & du Cheval esclave. Il nous suffit de savoir comment l'homme exerce son empire sur ce superbe animal, comment il profite de sa docilité pour l'assujettir au joug.

LA liberté étant le plus précieux des biens, on ne peut plus se résoudre à la perdre quand on en a joui long-temps ; & si on en sacrifie alors une petite partie, on veut en être dédommagé par quelques avantages solides. L'amour de la liberté est un de ces sentimens innés qui se déclarent même dès la première enfance, & qu'il ne faut point contrarier alors, parce que les animaux

lente qui s'y oppose ; être *docile* c'est ne manquer ni d'intelligence, ni d'aptitude aux choses dont on veut nous instruire.

qui viennent de naître, sont tendres, délicats, & que toute impression désagréable, & à plus forte raison celle de l'esclavage, nuit plus qu'on ne sauroit jamais croire, à leur développement, à leur santé, à leur caractère, &c.

IL ne faut donc ni garotter des enfans dans des maillots, ni les gêner d'aucune autre manière, jusqu'à six ou sept ans, ni exiger le moindre service des Poulains jusqu'à trois ou quatre ans. Tout ce qu'il y a à faire pour les uns, & pour les autres, est de les éloigner des dangers, de les maîtriser un peu, mais sans rigueur, sans emportement sur-tout; en un mot, les veiller sans cesse, empêcher qu'ils ne contractent aucun vice, aucune mauvaise habitude, être inflexible sur ce point, & du reste les laisser libres.

QUAND le Poulain est parvenu à sa seconde année, on l'accoutume dans l'écurie au cliquetis des harnois qu'il doit porter un jour, & on les lui fait voir; on commence ainsi à se rendre maître de deux de ses sens, la vue & l'ouïe.

UN an plus tard, on le dresse en procédant par degrés, en l'accoutumant d'abord à supporter la selle, & à souffrir le bridon; mais on ne doit pas le monter avant l'âge de quatre ou même six ans, parce qu'avant ce temps, il est trop foible pour le poids du Cavalier. On commence aussi au même âge à dompter le Cheval de trait, en l'attelant avec un autre déjà domté, & tout cela se doit faire avant que l'on ait mis les Chevaux au grain & à la paille, car alors ils sont plus difficiles à dresser.

C'EST aussi avant ce temps-là qu'il faut les mener près des moulins & des autres objets qui pourroient leur faire peur; qu'il faut les accoutumer à voir du feu, à entendre des coups de fusil, &c. On pourroit les exercer utilement à la plupart de ces choses dans la grande enceinte où il faudroit les lâcher lorsqu'on les fait sortir de l'écurie. (p. 422.)

IL n'est, je crois, aucun animal, qui recevant dès la première enfance une bonne éducation, puisse n'en pas profiter. Mais il faut ne pas négliger ce que cette bonne éducation à com-

commencé. Ayez dans votre écurie de jeunes Chevaux qui soient dociles, qui n'aient aucuns vices, parce qu'on les a dressés avec soin; ils deviendront capricieux, rétifs, indomtables, si on ne les monte & ne les fait travailler tous les jours. Il en est des Chevaux comme des hommes, l'oïfiveté les perd. Qu'un Cheval de carrosse, qu'un Cheval de selle porte ou traîne tous les jours quelques fardeaux qui l'exercent & même le fatiguent, ce sera le moyen d'augmenter ses forces, sa santé, d'entretenir la douceur & la souplesse de son caractère, sans lui rien ôter de sa forme ni de ses graces.

QUAND un Cheval n'a pas été bien élevé, ou qu'on n'a pas continué ce que l'éducation avoit commencé en lui, il devient quelquefois méchant, il mord, il rue, &c. on ne le peut plus corriger que par un jeûne rigoureux & par la privation du sommeil, comme je l'ai dit plus haut, (p. 400.)

» C'EST avec le mors & l'éperon que nous commandons aux Chevaux; le mors rend les mouvemens plus précis,

» & l'éperon les rend plus prompts. Mais
 » sans ces ressources de l'art les Numides
 » couroient à nud sur leurs Chevaux dont
 » ils étoient obéis comme nous le som-
 » mes de nos chiens. Nous montons
 » sur nos Chevaux à l'aide de l'étrier ;
 » mais les Perses avoient appris à leurs
 » Chevaux à s'accroupir lorsque le Ca-
 » valier vouloit les monter. »

» L'ART de dresser & de monter
 » le Cheval se nomme *Munége* ; les
 » détails en sont immenses ; l'exercice
 » du Cheval qui conserve de la vigueur
 » à la jeunesse ; qui ne le prend que
 » pour ses plaisirs , est quelquefois pour
 » certaines personnes & dans certaines
 » maladies ; sur-tout dans celles qui
 » attaquent les poulmons , le meilleur
 » remède qu'on puisse employer.

DÈS que l'on a domté le Cheval,
 qu'on l'a accoutumé au-jong, il n'est
 pas difficile de l'accoutumer aussi au
 travail. Mais il faut le ménager beau-
 coup la première année, & ne le pas
 rebuter par trop de fatigue. Il faut
 ensuite ne plus jamais lui laisser perdre
 l'utile & saine habitude du travail, à
 quelque

quelque usage qu'on l'emploie.

L'AIR du matin est aussi indispensablement nécessaire au bonheur & à la santé du Cheval , qu'il l'est au bonheur & à la santé de l'homme. Si tous les jours vos Chevaux ne sont pas en pleine campagne au lever du soleil , * & si vous n'y êtes pas vous-même , il vaut autant que vous vous condamnerez à vivre dans une grande ville & à vous y faire traîner deux ou trois fois chaque jour dans une triste & magnifique boîte ambulante.

ON pourroit bien encore à présent regarder ce que je viens de dire comme une déclamation ridicule , mais j'espère qu'un siècle plus tard , (si mon ouvrage me survit) on me saura gré d'avoir dit des vérités dont on sentira alors toute la force , qu'on ne sent pas aujourd'hui.

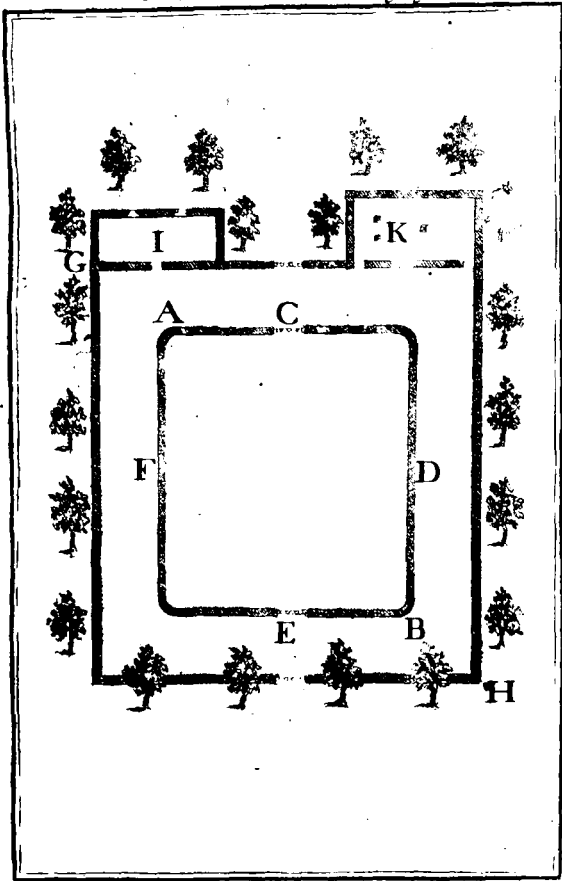
* Je n'en excepte pas les temps les plus nébuleux de l'hiver. La Nature est belle , même sous le crêpe épais des brouillards & des frimats , & on ne la voit bien que quand on est en pleine campagne au point du jour.

DES HARAS.

L'ETABLISSEMENT d'un Haras demande beaucoup de soins & de dépense, & sur-tout un terrain très-spacieux. Les Haras sont le berceau des races futures, pour la perfection desquelles on ne doit ni rien négliger, ni rien épargner.

SI les Chevaux ne servoient que pour la guerre, je dirois; faisons la guerre à pied, sans artillerie, sans équipages, ou ce qui vaut encore mieux, ne la faisons point du tout, & n'ayons quelques Chevaux que par curiosité. Mais l'agriculture, le commerce, & les arts tomberoient bientôt sans le secours des Chevaux; multiplions donc cette précieuse espèce, traitons-la bien, & prévenons tout ce qui pourroit lui nuire & la faire dégénérer.

Il y a des Haras dans les Provinces de France les plus propres à produire de bons Chevaux. On choisit pour cela, un bon terrain, & un lieu convenable; on le divise en plusieurs parties qu'on



PLAN D'UN HARAS

Terre de fossés & de haies. Il faut au moins les diviser en trois , & donner même à la troisième , quoiqu'elle ne soit destinée qu'aux Poulains , une très-grande étendue. Au milieu de chacune de ces divisions, on peut semer du grain, ou du foin artificiel dans l'enceinte A B. qui seroit fermée d'une double barrière ou d'une haie. L'espace CD EF. que je suppose avoir au moins vingt pieds de largeur , suffiroit pour que les Chevaux y pussent courir, paître & s'amuser. Le carré long GI. est un hangar , ou si l'on veut une écurie bien aérée , où les Chevaux peuvent se retirer pendant la nuit & le mauvais temps. Le rectangle K. est un manège découvert. Comme on est généralement assez maître de son loisir à la campagne , on n'y exerce guère les Chevaux que par le beau temps , & on n'est pas obligé d'avoir des manèges couverts , dont les toits coûtent fort cher , à cause de leur très-grande portée. La clôture GH. répétée trois fois , formeroit le terrain entier d'un Haras.

LA première division doit être occupée par les Jumens pleines & par celles qui allaitent leurs Poulains. On met dans la seconde, celles qui sont, ou qui doivent être bientôt en chaleur, & dans la troisième, les Poulains sévrés. Il faut que le terrain de celle-ci sur-tout soit montueux, inégal, fatigant à parcourir, & un peu aride. Cette dernière qualité est essentielle; de jeunes Chevaux élevés dans des pâturages trop abondans sont lâches, foibles, & amassent beaucoup d'humeurs nuisibles; ceux qui habitent un terrain trop uni, acquièrent peu de force & de célérité.

ON doit donner beaucoup à manger, & de bonnes nourritures aux étalons dans le temps du rut. Quand les Jumens sont pleines, ou qu'elles allaitent leurs Poulains, il faut les nourrir abondamment. Il faut au contraire les laisser un peu jeûner quelque temps avant de les faire saillir, afin qu'elles reçoivent avec avidité & qu'elles retiennent mieux la semence, les organes de la génération n'étant pas obstrués de graisse & d'humeurs; c'est aussi pour cela qu'on doit

alors les fatiguer un peu par la course & par le travail. *

QUAND on laisse les Poulains à l'écurie, à cause du mauvais temps, on les y laisse sans licol & en pleine liberté.

DÈS l'âge de deux ans le Cheval de trait peut engendrer ; le Cheval de main commence un peu plus tard, parce qu'il se forme moins vite, & que peu d'animaux sont capables d'engendrer avant qu'ils aient pris tout leur accroissement. Mais on ne doit leur donner de Jument que beaucoup plus tard, c'est à-dire, au Cheval de trait à quatre ans & demi, & au Cheval fin, à six ou sept ans ; car les Chevaux, aussi bien que les hommes, deviennent foibles, infirmes & meurent jeunes, quand ils

* *Atque ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant & fontibus arcent :*

[*Lapithæ*]

*Sapè etiam cursu quatiunt & sole fatigant
Hoc faciunt nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo & sulcos obliquet inertes
Sed rapiat sitiens venerem interiùsque recondat.
Rursus cura patrum cadere, & succedere matrum
Incipit.*

(*Georgic. Lib. III.*)

se livrent trop tôt aux plaisirs de l'amour. Les Juments sont comme les autres femelles, plus précoces que les mâles. On peut reconnoître aux marques suivantes, si un Poulain fera dans la suite un bon étalon, » s'il fera l'espoir & le régénérateur du Haras. Il marche fièrement, » il lève avec grace, avec aisance, » ses jambes menues & bien proportionnées, il est toujours à la tête » de ses compagnons, il ose toujours » le premier traverser à la nage un fleuve menaçant, courir sur un pont » qu'il ne connoît pas, * & il ne craint » aucune sorte de bruit; sa taille est » bien prise, il a l'encolure effilée & » droite, la tête petite, il est mince du » ventre, il a la croupe ronde, le » poitrail plein, & l'on apperçoit la pat-

* VIRGILE semble dire également, ou que ce Poulain parcoure un *pont inconnu*, ou qu'il parcoure le premier qu'il ait vu, aussi hardiment que s'il en avoit vu beaucoup d'autres: *ignoto sese committere ponti*. On ne voit pas dans ce vers, si le Poëte parle d'un pont quelconque, ou de *tel* pont pris en particulier.

» pitation véhémente de son cœur. Si
 » ce poulain est bai-brun ou gris pom-
 » melé, c'est une raison de plus pour
 » qu'on en fasse un étalon; s'il est blanc-
 » sale ou alézan clair, il sera trop foi-
 » ble. * Dès qu'il entend le bruit des
 » armes, il trépigne, il s'agite, il
 » dresse les oreilles & frémit d'impa-
 » tience. Le feu semble sortir de ses
 » narines, sa crinière ondoyante flotte
 » sur son épaule droite, sa poitrine enfle,
 » ses flancs s'élèvent & s'abaissent par
 » des pulsations rapides; ** il frappe la
 » terre qui retentit au loin sous ses
 » pieds. Tel fut le Cheval Cyllare, que
 » Pollux sut domter. Tels furent ceux
 » de Mars & d'Achille, si célébrés par
 » les Poètes de la Grèce. Tel enfin pa-
 » rut l'amoureux Saturne, lorsque surpris

* Ce pronostic tiré de la couleur du poil, n'est pas tout-à-fait juste, c'est une erreur dont on est revenu aujourd'hui.

** Je crois ne pas défigurer VIRGILE en cet endroit, mais au contraire en prendre l'esprit. Car il ne paroît pas qu'il ait voulu dire, *sa double épine se meut entre ses reins.* (*As duplex agitur per lumbos spina.*)

» par Cybèle, il s'enfuit sous la forme
 » d'un Cheval, & fit retentir du bruit
 » de ses henniffemens, les profondes ca-
 » vernes du Mont Pélion. » *

ON doit choisir un Etalon qui soit
 beau, bien fait, sain par tout le corps,
 & qui ait aussi toutes les bonnes qua-
 lités intérieures, du courage, de la
 docilité, de l'ardeur; car on a remar-

* *Continud pecoris generosi pullus in arvis
 Altius ingreditur & mollia crura reponit.
 Primus & ire viam & fluvios tentare minaces
 Audet & ignoto sese committere ponti;
 Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix
 Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga,
 Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
 Spadices glaucique: color deterrimus albis
 Et gilvò. Tum si qua sonum procul arma dedere;
 Stare loco nescit: micat auribus & tremit artus
 Conlectumque premens volvit sub naribus ignem
 Densa juba & dextro jactata recumbit in armis
 At duplex agitur per lumbos spina, cavatque
 Tellurem & solidò graviter sonat ungula cornu.
 Talis Amiclai domitus Pollucis habenis
 Cyllorus & quorum Græci meminere Poetae
 Martis equi Bijuges & magni currus Achyllis
 Talis & ipse jubam cervice effundit equinam,
 Conjugis adventu pernix Saturnus, & altum
 Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.*

Georg. L. III.

qué que le Cheval communique par la génération, toutes ses bonnes & mauvaises qualités naturelles & acquises. Dans ces climats, la Jument contribue moins que l'Etalon à la beauté du Poulain, mais elle contribue peut être plus à son tempérament; c'est pourquoi il faut choisir des Jumens qui soient bonnes nourrices, & d'une excellente constitution. *

LORSQU'ON a choisi un Etalon qui a toutes les qualités requises, & que les Jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées, il faut avoir un autre Cheval entier qui ne servira qu'à faire connoître les Jumens qui sont en chaleur; on fait passer toutes les Jumens l'une après l'autre devant le Cheval entier, il veut les

* Le Gouvernement donne aujourd'hui tous ses soins aux objets qui en sont les plus dignes; il ordonne que l'on passe en revue les Jumens de chaque Généralité, & qu'il ne soit permis de livrer à l'Etalon que celles qui ont assez de force & assez de jeunesse pour produire une bonne race: puisse un ordre aussi sage s'exécuter ponctuellement.

attaquer toutes ; celles qui ne sont point en chaleur se défendent , il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher ; mais au lieu de le laisser approcher tout-à-fait , on le retire , & on lui substitue le véritable Etalon ; » on a soin de déferrer la Jument , car il y en a qui sont châtouilleuses & qui ruent à l'approche de l'Etalon ; un homme tient la Jument par le licol , & deux autres conduisent l'Etalon par des longes ; on aide à l'accouplement en détournant la queue de la Jument ; car un seul crin qui s'opposeroit , pourroit blesser l'Etalon d'angereusement. * On reconnoit que l'acte de la génération a été réellement consommé , lorsque dans les derniers

* Ne vaudroit-il pas mieux natter ou envelopper la queue de la Jument , pour qu'il ne fallût pas la tenir. Il n'est pas bien qu'il y ait tant de monde autour de deux animaux qui s'accouplent ; cela nuit à la tranquillité & à la liberté que demande l'acte sacré de la génération..... Les rieurs ne seront pas ici de mon côté ; mais ce n'est pas à eux que je veux plaire , ce n'est qu'aux hommes qui aiment les vérités utiles.

momens de la copulation, le tronçon de la queue de l'Etalon a eu un mouvement de balancier près de la croupe; car ce mouvement accompagne toujours l'émission de la liqueur séminale.

„ QUOIQU'UN Etalon suffise à couvrir tous les jours une fois pendant les trois mois que dure la monte, il vaut mieux ne lui donner qu'une Jument tous les deux jours pour le ménager davantage.

„ QUELQUES personnes lâchent leur Etalon dans le lieu où sont rassemblées les Juments; ces dernières produisent plus sûrement que de l'autre façon; mais l'Etalon se ruine plus en six semaines, qu'il ne feroit en plusieurs années, étant conduit avec modération.»

IL seroit aisé de prendre une méthode moyenne entre ces deux là, selon laquelle on n'exposeroit pas l'Etalon à s'épuiser tout d'un coup; & on ne l'inquiéteroit pas non plus, lui & les Juments, par la présence de trois ou quatre hommes, ce qui contribue peut-

être à empêcher que quelques-unes d'entr'elles ne conçoivent ; car de quinze ou dix-huit Jumens qu'un Etalon à couvertes , au milieu de l'attirail importun des licols , des longes , &c. il n'y en a que dix ou douze qui conçoivent , & il n'y en a au contraire presque pas une qui ne devienne mère quand elle a reçu le mâle en pleine liberté.

UNE des choses que l'on doit observer avec le plus de soin dans l'établissement & l'ordonnance d'un Haras , c'est le croisement ou mélange des races ; mélange que l'on ne sauroit trop pratiquer dans toutes les espèces , surtout dans celles qui méritent le plus d'être conservées & perfectionnées.



L' A N E.

ON peut regarder l'Ane comme une espèce de Cheval, il est conformé à peu près de la même manière. Les Nomenclateurs mettent ces deux animaux, dans ce qu'ils appellent la même famille. M. LINNÆUS, qui a fait une énumération savante de presque tous les animaux, ne distingue le Cheval de l'Ane, qu'en ce qu'il nomme le premier, *equus caudâ undique setosâ*, (Cheval dont la queue est toute couverte de crins,) & l'autre *equus caudâ extremo setosâ*, (Cheval dont la queue n'a de crins qu'à son extrémité.)

IL y a des Anes de différentes couleurs; ils sont ordinairement gris de souris: il y en a de blancs, de bruns, de roux & d'argentés. Ils ont deux bandes noires, l'une qui va de la tête à la queue, l'autre qui tombe le long des épaules. Ces deux bandes se croisent sur le garot.

L'Ane est folipède, c'est-à-dire, qu'il a le pied composé d'une seule corne, ce qui lui est commun avec le Cheval & le Mulet. * La grandeur de ses oreilles lui rend l'ouïe très-fine. Il réussit sur-tout dans les Pays chauds. Les Anes d'*Arcadie* étoient fameux autrefois, leur race devoit y être devenue très-belle & très-forte, parce qu'elle étoit gouvernée par des Bergers qui ne pouvoient être ni négligens ni grossiers, ni cruels, car ils vivoient dans l'aïfance, ils cultivoient leur esprit & la terre, & n'avoient point de maîtres.

LES plus beaux Anes, (si l'on en excepte l'Ane rayé ou cerclé du *Cap de bonne-Espérance*, que l'on appelle *Zèbre*, **) sont à présent ceux d'*Arabie*. Ils ont le poil poli, la tête haute, le pied léger; on ne s'en sert que pour monture : il me semble qu'on feroit

* Voyez ci-dessus, (page 375) la division des animaux quadrupèdes, en folipèdes, fissipèdes, &c.

** Je ne fais pourquoi on ne cherche pas à naturaliser, en Europe, un si bel animal.

Bien de les employer aussi à d'autres usages , pourvu qu'on les fatiguât moins que nous ne faisons ordinairement. Les Arabes prennent autant de soin de leurs Anes que de leurs Chevaux ; (& c'est beaucoup dire) ils les dressent à aller l'amble , ils leur fendent un peu les naseaux afin de leur donner plus d'haîne ; ces Anes vont si vite qu'il faut galoper pour les suivre.

LES Indiens , habitans de Madure , Ile voisine de celle de Java , respectent beaucoup cet animal , parce qu'ils croient que les ames de toute la Noblesse passent dans le corps des Anes. Heureux les Peuples chez lesquels une semblable opinion est démontrée absurde !

L'ACCOUPEMENT de l'Ane avec une Jument , & même celui d'un Cheval avec une Anesse , produit un Mulet. On accouple en certains Pays , un Ane avec un Vache , ou une Anesse avec un Taureau , & il en naît une espèce de Mulet que l'on nomme *Jumart* ou *Jémart*.

CHEZ les Perses , on estime beaucoup la chair de l'Ane sauvage , &

sur-tout celle de l'Anon. Les Romains l'aimoient beaucoup aussi au rapport de **PLINE**. Celle de notre Ane domestique est dure & d'un goût peu agréable ; si nous le traitons & le nourrissions mieux , elle seroit peut-être meilleure. Elle paroissoit telle , du temps de **LIÉBAUT** , à un Seigneur Français , qui faisoit nourrir soigneusement pour sa table , un troupeau d'Anesses.

LES ANES , de même que les Mulets de *Rieti en Ombrie* , * passoient autrefois pour être d'une très-bonne espèce. Il y avoit en *Phrygie* & en *Lycaonie* de grands troupeaux d'Anes sauvages. Ces Anes s'appriivoisoient aisément , dit **VARRON** , & ne redevenoient jamais sauvages. Nous avons vû (page 401) la même remarque faite sur les Chevaux. Est-ce que la vie civile , malgré toute sa dépravation , auroit tant de douceur pour les animaux même qu'ils ne pourroient se résoudre à la quitter ?... Mais nous les traitons

* Province de l'Etat Ecclésiastique dont *Spolette* est la Capitale.

ordinairement si mal !..... Ne seroit-ce donc pas plutôt qu'ayant eu le malheur d'être attérés , d'avoir le cœur flétri par la servitude , ils n'ont plus le courage de se relever & de rompre leurs liens.

ON croyoit autrefois qu'une Ane avoit autant de crédit auprès des Dieux , quand il étoit mort , que malheureusement il en a peu pendant sa vie auprès des rustres qui le traitent sans pitié. On mettoit le long des champs quelques têtes d'Anes écorchés , & par là on croyoit détourner l'effet de l'intempérie des saisons , & sur-tout la rouille des grains. *

LA force de l'Ane est à proportion plus grande que celle du Cheval , il porte aisément toutes sortes de fardeaux ; pourvu qu'on le charge à plomb , c'est-à-dire , en équilibre ; car on le fatigue beaucoup , & on l'use en peu de temps , quand on n'a pas cette attention. Il peut se monter comme le Cheval , ** &

* Columelle. Lib. X. Vers 344.

** En Normandie on le fait courir la poste.

cette monture est fort douce, elle a été celle de tant de sages, de tant d'heureux, qu'elle devoit être parmi nous plus en honneur qu'elle n'y est.

L'ANE n'est pas aussi fort du poitrail & des épaules que des reins, & il faut le faire beaucoup moins traîner que porter; cependant on peut aussi l'employer quelquefois au trait, mais il faut que cela soit rare, & que ce qu'il traîne ne soit pas trop lourd. Quand on le fait labourer ce ne doit être non plus que des terres légères & sabloneuses. Rien d'ailleurs ne prouve plus complètement la pauvreté d'un Pays & ne contribue autant à l'augmenter que cette misérable & foible culture.

L'ANE a un défaut très-connu que VANIÈRE peint agréablement; „ cet
 „ animal, dit-il, quoiqu'*assez bon-*
 „ *ne créature*, * s'oublie quelque-

Ce malheur est le plus grand qui puisse arriver à un Ane, de même qu'à un Cheval, & c'est peut-être un aussi grand malheur pour nous que nous ayons besoin de tant de célérité.

* J'ajoute ici au texte de VANIÈRE, un

5, fois, devient tout d'un coup pétulant, remue les oreilles & la queue,

mot de LA FONTAINE, qui me paroît y convenir, c'est dans sa Fable de l'Ane & le Chien. (L. VIII. Fab. XVII.)

Il se faut entre-aider, c'est la loix de Nature;
L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
Et ne fais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.

Suivant la loi que je me suis prescrite de citer le latin de VANIÈRE, pour ceux de mes lecteurs qui peuvent l'entendre, je vais mettre ici son texte à côté de la paraphrase que je viens d'en faire.

*Sape sui tamen oblitus, petulantior abdit
Inter genua caput; simul & sinuosa retorquens
Membra procax, dorsum movet in sublime, sedili
Excutiens equitem, caeno quem mergit in alto;
Accitamque rudens vocat ad ludibria plebem,
Interdum mediâ sefforem detinet urbe;
Et luteos rodit caules, frondemque salignam,
Irrequieta parum curans hortamina vocis,
Inflictasque sibi nodoso robore plagas.*

*Mancipiis autem natus licet ille vehendis,
Gestitat & dominas, queis nondum prisca parentum*

*Simplicitas odio est: stricto non ora capistro,
Sed levibus flectunt virgis; asinusque superbus
Auratis phaleris atque ipso pondere ceptum
Urget iter, lentas nec jam movet indecox aures;*

„ frappe l'air de ses deux pieds de der-
„ rière, cache sa tête entre ses jambes
„ & jette son cavalier dans la boue,
„ (car ce petit caprice ne lui prend
„ jamais que dans les plus mauvais che-
„ mins) il commence alors à braire d'un
„ ton, que l'on pourroit appeller in-
„ sultant; il semble appeller la canaille
„ au spectacle ridicule qu'il vient de
„ lui préparer. Si on le mène à la ville
„ & qu'en passant près d'une verduriè-
„ re ou d'un vanier, il lui prenne en-
„ vie de grignoter un chou, de ron-
„ ger quelques petites branches de saule
„ ou d'osier, on a beau le menacer de
„ la voix & même le frapper d'un bâ-
„ ton noueux, il paroît ne rien enten-
„ dre, ne rien sentir, qu'il n'ait fa-
„ tisfait sa fantaisie.

„ QUAND la maîtresse d'une mai-
„ son de campagne tient encore un peu
„ à la bonne & heureuse simplicité de
„ nos pères, elle ne veut pas que
„ l'Ane ne soit que la monture de ses
„ esclaves, elle en fait aussi la sienne;
„ il a, pour cet emploi honorable,
„ la tête ornée d'un beau licol, &

„ le dos couvert d'un caparaçon; il
„ marche alors fièrement, les oreilles
„ droites, & paroît glorieux du poid
„ qu'il porte. „

ON ne peut guère tirer de service d'un Ane que depuis trois ans jusqu'à dix ou douze ans : il pourroit vivre jusqu'à environ trente ans, si on le laissoit vivre & qu'on ne le fatiguât pas trop; mais comme il n'est pas juste de donner à un animal devenu inutile, la nourriture que consommeroit celui qui travailleroit, ou seroit bon à quelqu'autre chose, on tue l'Ane quand il est hors d'état de servir. Peut-être serviroit-il jusqu'à quinze ou dix-huit ans, si en le ménageant bien dans sa jeunesse, on l'avoit mis à l'abri des infirmités que lui cause l'excès du travail. Ainsi on est ordinairement récompensé d'avoir été humain & juste.

L'ANE est d'une santé vigoureuse, que le travail fortifie de plus en plus; il a cela de commun avec l'homme & avec tous les animaux. Au lieu d'avoine, il suffit de lui donner quelquefois un

peu de paille , & le reste du temps de l'herbe , & sur-tout des chardons : à la paille on ajoute un peu de son & de foin ; il ne faut l'étriller & le panser que très-rarement , & même point du tout ; car il ne se vautre point dans la fange , comme fait quelquefois le Cheval ; il se roule seulement dans la poussière. Il évite autant qu'il peut les mauvais chemins , & ne boit pas volontiers de l'eau bourbeuse.

ON dit que l'urine de l'Ane appliquée extérieurement est bonne pour la galle ; pour la goutte & les maladies de reins ; cela me paroît un peu difficile à croire de la goutte, dont les principes sont dans le sang & des maladies des reins , qu'une abondante transpiration peut bien guérir , mais sur lesquelles les topiques ou remèdes extérieures ne doivent produire que très-peu d'effet : je ne crois pas que l'urine d'Ane , quelque rares vertus qu'on lui puisse attribuer , doive être plus efficace pour la galle , que pour la goutte & les maux de reins ; car il est presque généralement reconnu , que ce que l'on appelle la galle , est un chatouillement

douloureux, produit par les piquures d'un nombre infini d'animalcules qui se logent dans la peau : il faut donc tuer ces animalcules , par quelque espèce de caustique ; il n'est pas vraisemblable que l'urine de l'Ane ait cette propriété qui suppose une extrême acrimonie.

QUAND on veut faire couvrir une Anesse, il faut que l'Ane qu'on lui donne pour étalon ait au moins trois ans, & dix au plus, qu'il soit haut & robuste, qu'il ait la tête allerte, les yeux éveillés, les oreilles belles.

DE toute la dépouille d'un Cheval après sa mort, il n'y a que la peau qui nous serve, il en est de même de l'Ane ; mais la peau peut être employée à plus d'usages que celle du Cheval, on en fait des cribles, des tambours, &c.

L'AVIDITÉ, l'injustice, la force, obtiennent tout ce qu'elles veulent, & rien ne peut arrêter leurs entreprises les plus téméraires dans une société dont les loix primitives sont vicieuses ; or, telles ont été jusqu'à présent celles de la société humaine ; on travaille à les rendre meil-

leures : quand elles le seront devenues ; la douceur , la sobriété , la patience seront estimées leur juste valeur , seront récompensées comme elles le méritent ; non-seulement dans les hommes , mais aussi dans les animaux qui vivent avec eux. L'Ane sera alors beaucoup mieux traité qu'il ne l'est aujourd'hui , & en le rendant plus heureux , on en tirera plus de services. On sentira alors combien est juste cette réflexion de M. DE BUFFON , » l'Ane seroit par lui-même & » pour nous , le premier , le plus beau , » le mieux fait , le plus distingué des » animaux , si dans le monde , il n'y » avoit point de Cheval. Il est le second » au lieu d'être le premier , & par cela » seul , il semble n'être plus rien. »



LE MULET ET LE JUMART.*

NOTRE industrie paroît être aussi fertile en expédiens, en stratagèmes, de toute espèce, que la Nature l'est en productions & en combinaisons. Nous ne savons pas, comme elle, joindre la plus parfaite simplicité à une variété infinie, & il résulte de cela seul, une prodigieuse différence entre ses œuvres & les nôtres. Il semble que nous veuillons nous en venger en l'assujettissant à nos caprices, en lui surprenant, par exemple, de nouvelles espèces d'animaux, mais elle se venge à son tour de cette usurpation, en ne souffrant pas qu'ils naissent sans quelques défauts essentiels.

LE Mulet & tous les autres monstres**

* On l'appelle *Jumart* ou *Gémart*.

** On appelle proprement *monstre*, un animal ou qui tient à deux espèces, comme le *Mulet*, ou qui n'a pas toute la perfection

en sont des preuves: ils ont, il est vrai, presque toutes les qualités de leur père & de leur mère, mais le don le plus beau, le plus précieux que la Nature ait fait aux animaux, elle le leur refuse; ils sont incapables d'engendrer.

IL n'y a de monstres parmi les animaux domestiques que le Mulet & le Jumart. Le Mulet est pour l'ordinaire engendré d'un Ane & d'une Jument, & quelquefois d'un cheval & d'une Anesse. Le Jumart provient ou d'un Taureau avec une Jument ou une Anesse, ou d'un Ane avec une vache.

» CETTE bête de charge que l'on
 » nomme aussi *Gémart*, a le mufle & la
 » queue de Vache, les reins larges,
 » le pied de Cheval, des espèces de
 » cornes naissantes: elle est extrême-
 » ment forte, & capable de porter sept
 » ou huit cens livres. » M. de BOMARE,

tion de son espèce, comme un enfant à deux têtes, ou à quatre bras, ou sans oreilles, ou sans pieds, &c. On étend aussi l'acception de monstre, à tout animal excessivement gros ou hideux.

en rapportant dans son *Dictionnaire d'Histoire Naturelle* cette description, telle qu'elle est dans le *Dictionnaire des Animaux*, paroît ne pas croire que le Jumart existe ; il finit par dire que » selon » quelques Auteurs, cet animal se trouve en *Auvergne* & en *Espagne*. » Je ne suis pas à portée de vérifier ce fait, mais il me semble que si le Jumart étoit un animal fabuleux, quelque écrivain d'Auvergne ou d'Espagne auroit détruit cette chimère depuis si long-temps qu'elle se perpétue parmi les Naturalistes.

LES Mulets, dit *la nouvelle maison Rustique*, sont fort portés à l'amour ; mais ils n'engendrent point ici, (en France.) On dit que c'est parce qu'ils viennent, comme les monstres, de deux différentes espèces d'animaux ; cependant ils engendrent dans les pays chauds. * Nous ne

* L'Auteur de *l'Agronome* ou *Dictionnaire portatif du Cultivateur*, assure aussi que les Mulets engendrent dans les pays chauds ; il suit volontiers en tout, la *maison Rustique*. Cependant ce fait n'est rien moins que certain.

« souffrons pas qu'ils s'accouplent, cela les rend vicieux & malins. » *

LES Mulets vivent, comme les Anes, environ trente ans, parce que comme eux, ils sont environ quatre ans à croître; & que la règle de la Nature est, que tout animal vive sept fois le temps qu'il met à croître.

DANS les pays de montagnes on se sert beaucoup de Mulets parce qu'ils ont le pied très-sûr : un autre motif que l'on a de s'en servir par-tout, c'est qu'ils sont très-forts; ils peuvent porter des fardeaux considérables, du moins ceux de la grande espèce, qui par cette raison est de beaucoup préférable à la petite.

ON pourroit, peut-être, en croisant les espèces, former quelques nouveaux monstres, de même que l'on est parvenu à avoir des Jumarts & des

* Pourquoi des animaux, à qui on permet de s'accoupler, seroient-ils plus méchans & plus vicieux que d'autres? Cela ne s'accorde pas avec les Loix que la Nature observe ordinairement.

Mulets ; * mais ce ne seroit toujours que des animaux imparfaits & inhabiles à la propagation. Il y auroit quelques expériences à faire qui pourroient devenir plus avantageuses que celles-là ; ce seroit , par exemple , de changer quelque chose dans la manière de vivre d'un Cheval , ou d'un Ane , comme de le nourrir de pain bis & d'avoine , de le tenir presque toujours en plein air , sur-tout de le bien faire travailler & de le nourrir encore mieux ; car c'est un bon proverbe qu'on ne recueille qu'à proportion de ce que l'on sème : je conviendrais que l'exercice , que l'usage continuel des forces , même avec peu de nourriture les augmente beaucoup ; & qu'une nourriture abondante sans un travail pénible ne fait qu'affoiblir (parce qu'elle produit trop d'humeurs qu'une

* M. de REAUMUR a fait accoupler une Poule & un Lapin , mais il n'est rien résulté de cet accouplement. L'amour veut être libre , & ne se prête , sur-tout à des unions extraordinaires , que dans un désert , dans une forêt , ou du moins dans un parc.

transpiration forcée devoit diffiper, &c.) Mais on doit aussi m'avouer que de deux hommes, & par conséquent de deux animaux, dont l'un mange & travaille beaucoup, & l'autre mange peu & travaille beaucoup, le premier se soutiendra plus long-temps, & jouira d'une meilleure santé que l'autre.

LE plus grand vice qu'aient les Mulets, après celui de ne pouvoir engendrer, c'est d'être indociles, rétifs : il faut, pour les domter, avoir la voix forte, employer de gros mots & de rudes coups de fouet ; il faut que le Muletier les oumette si bien dès leur plus tendre jeunesse, que toute leur vie ils tremblent à son approche & même au seul bruit de sa voix ; j'ai oui dire qu'un Souverain, (je ne fais si ce n'est pas un grand Duc de Toscane,) avoit les plus beaux Mulets du monde, mais indomtables, on n'osoit les approcher. Il trouva enfin un homme qui se chargea de les moriginer, s'il lui permettoit de les traiter comme il voudroit ; le Prince le lui permit. Il les traita d'abord avec une extrême sévérité, &

quelque temps après il n'avoit plus qu'un geste à faire, ou un mot à dire, pour les soumettre à toutes ses volontés.

PRODUIT par deux animaux d'espèces différentes, le Mulet participe aux qualités de son père & à celles de sa mère. Il est patient, laborieux, frugal, comme l'Ane; il est prompt à la course, il est capable de porter ou de traîner des fardeaux comme la Jument, & il fait, comme elle, se plier au joug.

UNE paire de Mules que l'on n'oblige pas à fillonner des terres trop fortes, en fillonne plus, sans quitter sa démarche noble & aisée, que trois paires de Bœufs n'en pourroient faire, en baissant tristement la tête. Mais il faut aussi, je le répète, que cette terre ne soit point trop compacte, trop tenace, car la Mule courageuse, est incapable de

*Progenies, ab utroque refert non nulli parentes:
Nam patiens operum est, & victu parco
pedumque*

Mobilitate viget, dorso nec ferre recusat.

céder au travail, s'épuise, se tue plutôt que d'abandonner la glébe qu'elle ne peut briser.

ELLE porte avec adresse un Cavalier, dans les chemins les plus difficiles & les plus raboteux, il ne lui arrive presque jamais de faire un faux pas. D'où vient qu'en Espagne, où l'on préfère encore l'utile au brillant, on n'élève des Chevaux que pour les batailles, & on monte humblement des Mules quand on veut voyager, parce que si elles ont la tête mal faite & les oreilles longues, on est bien dédommagé de la vue de ces légers défauts, par leur frugalité, par la souplesse & par la sûreté de leur allure.

Pondera, nec gravibus collum submittere plaustris.

*Jugera plura colent grandas, par nobile,
Mula,*

Quam juga terna Roum, &c.....

Ille viatorem dorso phalerata quieto

*Accipit, & placidos alacris per acerba viarum
Tendit, inoffenso pede, gressus. Utile pulchro*

Anteferens, veterisque tenax Hispania moris

Nunc etiam Mulâ vehitur, &c.....

HÉLAS ! qu'est devenu la respectable modestie des anciens Sénateurs Français ! Ils se faisoient porter, (& encore ce n'étoit que dans leur vieillesse,) par une Mule, souvent vieille elle-même. Ils arrivoient ainsi au temple auguste de la Justice, après s'être arrêté plusieurs fois en chemin pour écouter leurs cliens ; & ils ne les accabloient point par un air d'impatience ou de mépris. Comme un seul homme suffisoit dans leurs maisons, aux devoirs (faciles en ce temps-là) de portier, de laquais, de postillon & de cuisinier, la Mule portoit aussi tour-à-tour, du bois, du grain, d'autres provisions, & son maître. Elle le portoit sur-tout avec joie, lui & sa digne épouse, lorsqu'ils vouloient se promener ensemble.

NOUS avons sur nos ancêtres, au lieu de l'avantage des richesses réelles, celui-là seulement d'un luxe fastueux,

*O ! ubi Francigenam venerandam modestiam
patrum,*

*Quos aetate graves ad Sacrum Mula Senatuum
Ipsa gravis senio portabat, &c.*

d'un luxe destructeur des richesses. C'est bien moins par besoin que par vanité qu'on veut avoir autour de soi une troupe de valets importuns. L'Agriculture, & la population les redemandent; ils passent leurs tristes jours dans les bras meurtriers de l'oïveté, & ne font qu'augmenter les embarras de leurs maîtres.

QUE l'écurie d'une maison coûte plus que la table, que le maître de cette maison, nonchalamment panché dans un superbe carrosse, soit environné de domestiques, mieux vêtus que ses propres enfans, c'est déjà un très grand mal, c'est une chose bien affreuse; mais en voici une qui l'est beaucoup plus encore. Un homme harnaché, fanglé, traîne ou porte un autre homme; (qui n'est pas malade,) peut-on profaner à ce point l'espèce humaine, l'image des Dieux!

Fin du premier Volume.

T A B L E

DE CE QUI EST CONTENUE DANS
LE PREMIER VOLUME.

	pages
P Réface.	i
Introduction à l'Histoire Naturelle des Animaux.	ii
Histoire Naturelle de l'Homme.	45
De la Naissance & du premier Age.	58
De la Puberté ou Adolescence.	96
De l'Age viril.	121
De la Vieillesse & de la Mort.	147
Des Sens.	178
De la Vue.	189
De l'Ouïe.	208
De l'Odorat.	218
Du Goût.	229
Du Toucher.	236
De l'Economie animale.	246
De l'Etat de Maladie.	280
Variétés de l'Espèce humaine.	293
L'Homme Sauvage & l'Homme Marip.	328
Tome II.	

268 TABLE.

<i>Des Animaux en général.</i>	349
<i>Des Animaux domestiques.</i>	380
<i>Le Cheval.</i>	390
<i>L'Ane.</i>	445
<i>Le Mulet & le Jumar.</i>	457

Fin de la Table du premier Volume.

